// AU SERVICE DU ROCK'N'ROLL DEPUIS 1966 //

rock&folk

FERRÉ, MJC, PAVÉS
LE ROCK FRANÇAIS A-T-IL RATÉ MAI 68 ?

PRETTY THINGS, PINK FAIRIES, SYD BARRETT, JIMI HENDRIX
TWINK SE SOUVIENT

PARQUET COURTS
ESTHÈTES ENGAGÉS

JOAN BAEZ
EN VILLE

NEW YORK DOLLS
LA LOI DU TALON

STEPHEN MALKMUS
ADOLESCENT ÉTERNEL

MES DISQUES À MOI
TARDI & GRANGE

AND ALSO THE TREES
SPOOKY TOOTH
ASH
GAZ COOMBES
...

OSEZ COURTNEY BARNETT

POURQUOI L'AUSTRALIENNE EST LA PLUS BRILLANTE EN 2018

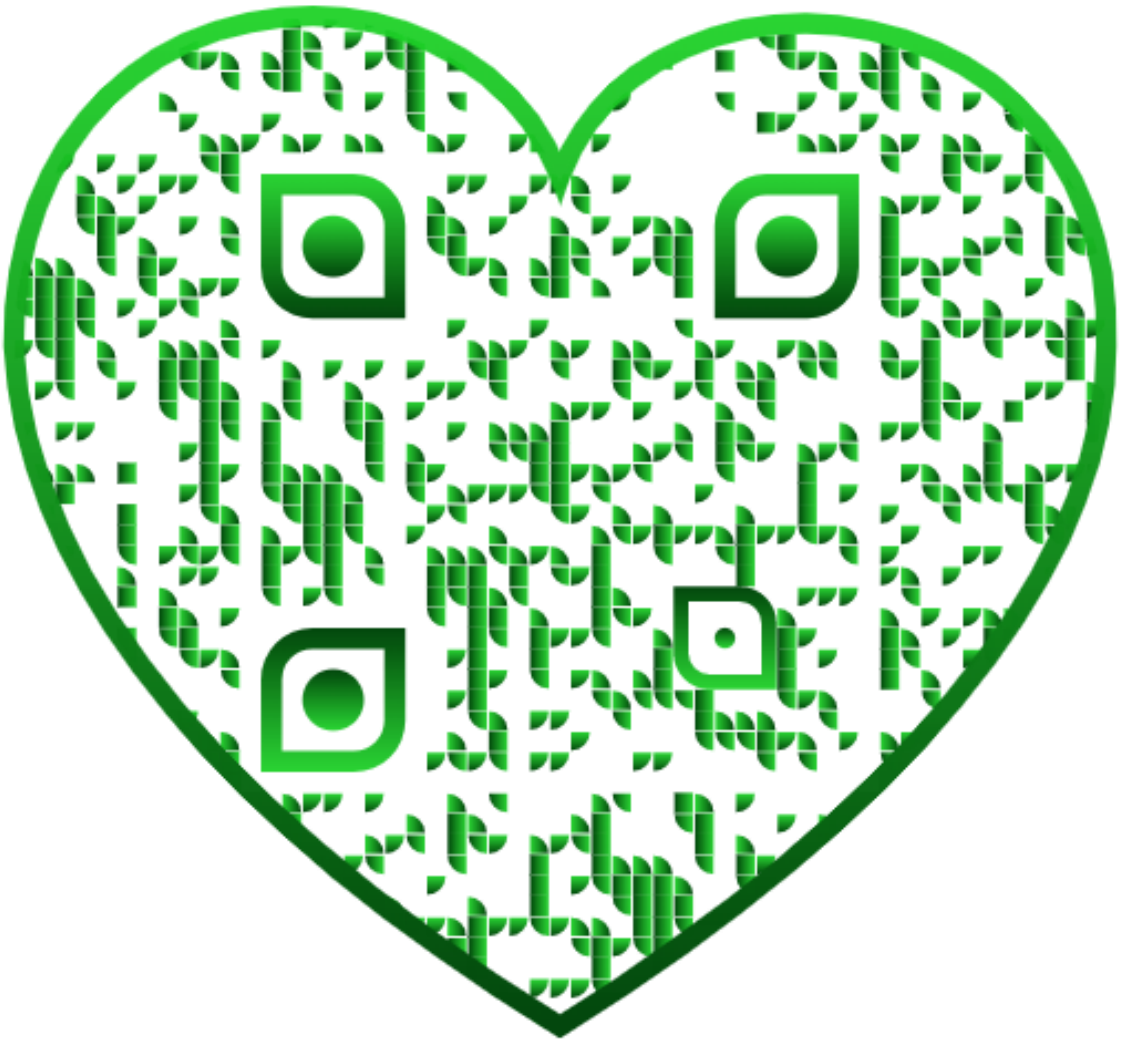
BEL 7,15 € / SUISSE 11,30 CHF / LUX 7,15 € / PORTUGAL CONT 7,40 €
CAN 11,30 $ CAN / ITA 7,40 € / DOM 7,40 € / N CAL (S) 975 XPF
POL (S) 1090 XPF / ESPAGNE 7,40 € / ILE MAURICE 7,40 €

JUIN 2018
N°610 / 6,50 €
MENSUEL

L 19766 - 610 - F: 6,50 € - RD

Editions Lariviere

ROCK&FOLK N°610 ★ JUIN 2018 ★ COURTNEY BARNETT



UNE ALLURE D'EXCEPTION DEPUIS 1820

KEEP WALKING*™

JOHNNIE WALKER®

ASSEMBLÉ AVEC PATIENCE.

Avec plus de 200 ans d'histoire, la Maison Walker a su développer un savoir-faire exceptionnel. Jim Beveridge, Maître Assembleur de génie, sélectionne et dose avec patience les composantes de l'assemblage final.

*Johnnie Walker. *Continuer d'avancer.*

AMBAE - R.C.S. Paris B 378 899 363 - Johnnie Walker, Black Label, Keep Walking, les emblèmes et logos associés sont des marques déposées. © John Walker and Sons 2018.

L'ABUS D'ALCOOL EST DANGEREUX POUR LA SANTÉ. À CONSOMMER AVEC MODÉRATION.

Edito

Courtney, love

Quoi, une fille ?
Encore !
Quoi, jeune ?
Gauchère ?
Quoi, sur du carrelage rouge habillée en blanc ?
Quoi, brune ?
Quoi, vivante ?
Oui.

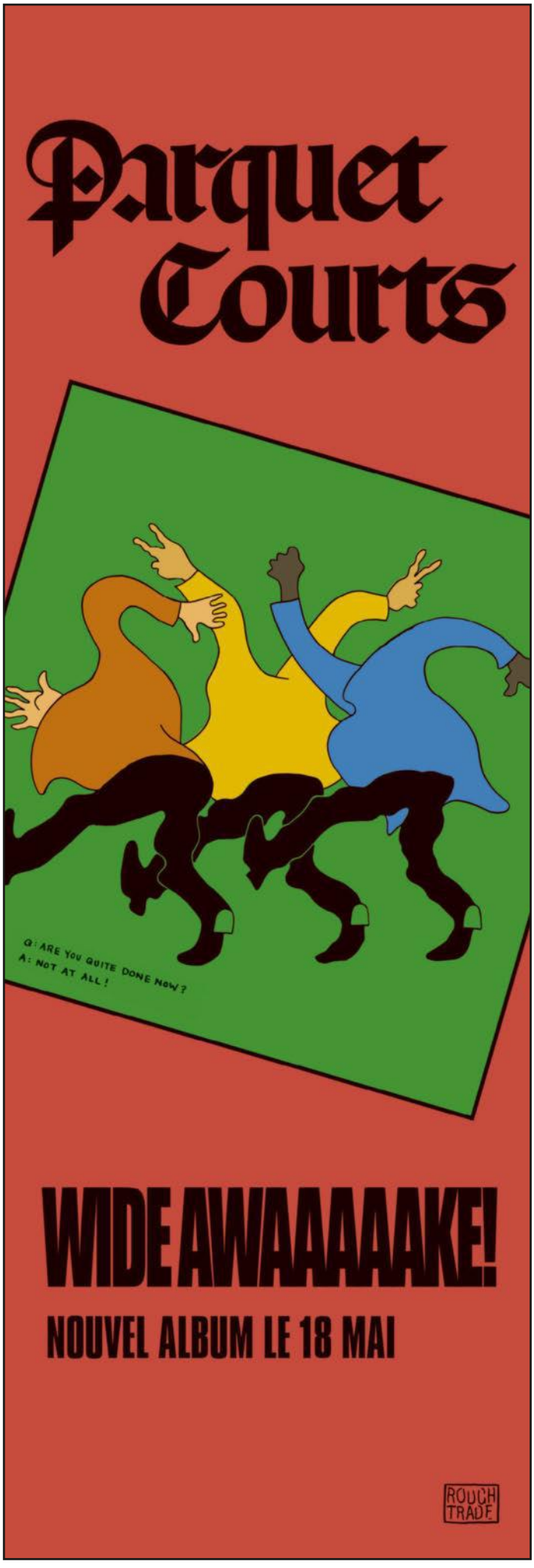
Le rock divise.
Fait des mécontents.
Il divise car, *être rock* ne veut rien dire.
Comme être peinture ou nourriture.
Penser cela, est évidemment ignorer qu'il n'existe pas un seul rock avec un grand *r*, mais des multitudes, générant des bandes, des tribus avec des genres, des styles qui n'ont jamais cessé de rivaliser, se toiser, se moquer, se détester.

Ainsi, les impeccables décadents supportaient peu les barbus en peaux de mouton. Les rockers ne goûtaient guère les minets et leur air supérieur. Les skinheads détestaient les mods mais aussi les punks qui eux-mêmes détestaient les skinheads ainsi que les hippies qui eux faisaient semblant d'aimer tout le monde. Les jeunes gens post-punk n'avaient que sarcasmes et mépris pour ces ados chevelus du hard rock et leurs blousons en jean à manches coupées et leur barda de badges et patchs. La britpop se gaussait allègrement des tenues débraillées et souvent à carreaux des adeptes du grunge, sans parler des types de la fusion, leurs dreadlocks et leurs pantacourts. A ce moment, évoquons gothiques ou corbeaux qui n'effrayaient personne avec leurs gros souliers, leurs maquillages et leurs coiffures rigolotes. Les B-boys firent sourire en réhabilitant le combo casquette-survêt. Pas de concordance des luttes. Aujourd'hui, si cela n'a plus beaucoup de sens, à toutes ces époques ces rivalités furent vitales. Baston pour un bouton de chemise ? OUI.

Courtney Barnett, donc. Arrêtons de penser que parler d'elle aujourd'hui serait envisager l'avenir. Non.
On parle ici au présent, ce qui est considérable.
De quelqu'un de vivant. Que l'on peut voir, applaudir.
Elle est là, à l'ancienne un peu, à la coule en tout cas. Electrique, référencée et subtile. Talentueuse. Un peu rock et un peu folk.
Faite pour nous. Son disque accompagnera notre été ou notre vie.
Pourquoi pas. Certains s'embrasseront en l'écoutant, s'aimeront.
Faisant de son disque le plus important de leur vie, celui sur lequel, pour toujours, ils souriront un peu bêtement en l'entendant.
Osons donc Courtney Barnett. Elle appartiendra peut-être à votre histoire et à la nôtre. C'est dire son importance dans cette époque où l'on voit les choses en petit : *un petit verre, une petite bouffe, un petit week-end, ma petite femme...* Elle nous fait rêver. En grand.

VINCENT TANNIERES

Entendu au JT de France 2 : *"Une tortue punk, rock'n'roll avec ces algues sur la tête, vit dans la Mary River et peut rester trois jours sous l'eau et respire par l'arrière-train"*.
Et oui les amis. Une tortue. Punk.



LIVE NATION FRANCE FESTIVALS, EN ACCORD AVEC LA VILLE D'ARRAS ET LA COMMUNAUTÉ URBAINE D'ARRAS,
PRÉSENTE

6.7.8 JUILLET 2018 ARRAS

MAINSQUARE

LE CRÉDIT MUTUEL DONNE LE LA

DEPECHE MODE ★ JAMIROQUAI
QUEENS OF THE STONE AGE
ORELSAN • LIAM GALLAGHER • IAM • NEKFEU
JUSTICE ★ PAUL KALKBRENNER ★ GOJIRA
DAMIAN "JR. GONG" MARLEY • JUNGLE • PORTUGAL. THE MAN
THE BLAZE ★ GIRLS IN HAWAII ★ OSCAR & THE WOLF ★ PLEYMO
ROMÉO ELVIS • BORIS BREJCHA • FEDER • BB BRUNES
THE BREEDERS ★ LOIC NOTTET ★ WOLF ALICE ★ X AMBASSADORS
NOTHING BUT THIEVES • PVRIS • COURTEENERS • BASEMENT
KID FRANCESCOLI ★ YOUNGR ★ THE HUNNA ★ BLACK FOXXES

WWW.MAINSQUAREFESTIVAL.FR

ET POINTS DE VENTE HABITUELS MAINSQUAREFESTIVAL @MAINSQUAREFEST MAINSQUAREFESTIVAL

© LIVE NATION FRANCE FESTIVALS / LICENCES N°2-1035163 - 3-1035164 / ARTISTE NON CONTRACTUEL / PHOTOS : DR / ALL RIGHTS RESERVED

LIVE NATION · Ville d'Arras · Arras Communauté Urbaine · Crédit Mutuel Nord Europe · Greenroom · Sprite · SNCF TER Hauts-de-France · La Voix du Nord · C STAR · C NEWS · Virgin Radio Pop Rock Electro · sacem · MYROCK · tsugi · LM · rock·folk

Sommaire 610

Parution le 20 de chaque mois

Mes Disques A Moi

Olivier Cachin **JACQUES TARDI & DOMINIQUE GRANGE** 14

Tête d'affiche

Eric Delsart **GAZ COOMBES** 18

Basile Farkas **UNKNOWN MORTAL ORCHESTRA** 20

Isabelle Chelley **METRO VERLAINE** 22

Basile Farkas **ASH** 24

En vedette

Jérôme Reijasse **PARQUET COURTS** 26

Jean-Emmanuel Deluxe **TWINK** 30

Jérôme Soligny **NEW YORK DOLLS** 34

Basile Farkas **STEPHEN MALKMUS AND THE JICKS** 38

Alexandre Breton **AND ALSO THE TREES** 42

François Kahn **JOAN BAEZ** 46

Stan Cuesta **LEO FERRÉ** 50

H.M. **LE ROCK FRANÇAIS A-T-IL RATÉ MAI 68 ?** 54

En couverture

Samuel Ramon & Basile Farkas **COURTNEY BARNETT** 58

www.rocknfolk.com

La vie en rock

Patrick Eudeline **SPOOKY TOOTH** 66

COUVERTURE PHOTO : POONEH GHANA (DR) / GRAPHISME : FRANK LORIOU

34 New York Dolls

58 Courtney Barnett

RUBRIQUES EDITO 003 COURRIER 006 TELEGRAMMES 010 DISQUE DU MOIS 071 DISQUES 072 REEDITIONS 080 VINYLES 084 REHAB' 086 DISCOGRAPHISME 088 HIGHWAY 666 REVISITED 090 QUALITE FRANCE 092 BEANO BLUES 094 ERUDIT ROCK 096 FILM DU MOIS 098 CINEMA 099 SERIE DU MOIS 101 DVD MUSIQUE 102 BANDE DESSINEE 104 LIVRES 105 AGENDA 106 LIVE 110 ROCK'N'ROLL FLASHBACK 113 PEU DE GENS LE SAVENT 114

Rock&Folk Espace Clichy - Immeuble Agena 12 rue Mozart 92587 Clichy Cedex – Tél : 01 41 40 32 99 – Fax : 01 41 40 34 71 – e-mail : rock&folk@editions-lariviere.com

Président du Conseil de Surveillance Patrick Casasnovas **Présidente du Directoire** Stéphanie Casasnovas

Directeur Général Frédéric de Watrigant **Editeur** Philippe Budillon

Rédacteur en Chef Vincent Tannières (32 99) **Rédacteur en Chef adjoint** Basile Farkas (32 93)

Chef des Infos Yasmine Aoudi (32 94) **Chef de la rubrique Live** Matthieu Vatin (32 99) **Conseiller de la Rédaction** Jérôme Soligny

PUBLICITE : Directeur de Publicité Captif : Thierry Solal (33 01) **Directeur de Publicité** Hors Captif : Olivier Thomas (34 82)

Assistante de Publicité Sandra Pinget (32 16)

PHOTOGRAVURE Responsable : Béatrice Ladurelle (31 57) **Ont collaboré à ce numéro :** Christophe Favière

VENTES (Réservé aux diffuseurs et dépositaires) : Emmanuelle Gay (56 95) **ABONNEMENTS : Directrice des Abonnements VPC :** Catherine Veillard

Promotion Abonnements : Carole Rideau (33 48) **Abonnement :** France 1 an-12 numéros : 65,80 €

Suisse et autres pays et envoi par avion : nous contacter au (33) 01 47 56 54 00 ou sur : abo@editions-lariviere.com **VENTE PAR CORRESPONDANCE : Accueil clients** 01 47 56 54 00

Commande par Carte Bancaire ou sur www.rocknfolk.fr **COMPTABILITE** (32 37) Fax : 01 41 40 32 58 **Directeur de la Publication et Responsable de la Rédaction :** Patrick Casasnovas

IMPRESSION : Imprimerie de Compiègne Zac de Mercières 60205 Compiègne Cedex.

Papier issu de forêts gérées durablement, origine du papier : Suède, taux de fibres recyclées : O%, certification : PEFC/ EU ECO LABEL, Eutrophisation : 0,01 kg/ tonne.

DIFFUSION : MLP – Rock&Folk est une publication des Editions Larivière, SAS au capital de 3 200 000 euros. **Dépôt légal :** 2ème trimestre 2018. Printed in France/ Imprimé en France.

Commission paritaire n° 0520 K 86723 **ISSN** n° 07507852 **Numéro de TVA Intracommunautaire :** FR 96572 071 884 CCP 11 5915A Paris RCS Nanterre B 572 071 884

Administration : 12, rue Mozart 92587 Clichy Cedex – Tél : 01 41 40 32 32 Fax : 01 41 40 32 50. **LES MANUSCRITS ET DOCUMENTS NON INSERES NE SONT PAS RENDUS.**

Courrier des lecteurs

Imaginons si Paul McCartney ou Keith Richards...

Illustration par Jampur Fraize

Chiche

Je vais louer un champ, créer un festival et mettre les Greta Van Fleet en tête d'affiche.

PATRICK MOALIC

Rock around the clock

Le changement d'heure, R&F, c'est la chienlit, hein, n'est-ce pas ? Cela dit heureusement, les chansons, comme c'est le cas en toutes circonstances, sont là. Et elles devraient pouvoir contribuer à amortir le choc, arrondir les angles, synchroniser nos horloges internes : en grippant quelque peu le cérémonial de cette tyrannie liée au changement d'heure... Douées qu'elles sont les chansons : de cette capacité à suspendre le temps, à nous maintenir en *éveil* et enfin, à décréter l'antagonisme émotionnel : confrontés ainsi (comme nous le sommes) à la rigidité tonale d'une alarme de radio réveil. Le réveil-matin étant cette jauge implacable qui symbolise, encadre et délimite le passage d'un monde (et d'un niveau de *conscience*) à l'autre. Horaire d'hiver/ horaire d'été. Et nous surprend, d'un contrôle inopiné et intempestif, en flagrant délit de *jetlag*. Tout cela pour produire quoi à l'arrivée ? Des *économies*. D'énergie en l'occurrence. Très bien. Mais et la créativité là-dedans ? Imaginons si Paul McCartney ou Keith Richards avaient subi pareil traitement durant leur sommeil au moment où ils composaient "Yesterday" et "Satisfaction" ? Où en serait la civilisation, le monde moderne aujourd'hui ? Mais revenons à nos *moutons*. La scène se déroule comme suit : autoroute de nos rêveries, une diode de couleur vive clignote dans l'obscurité. On obtempère, on se range sur le bas-côté. Pas grave, se dit-on, car les chansons bien sûr, prendront le relais. Car, en effet, quel meilleur véhicule pour fendre l'*obscurité* que des chansons ? Priorité ainsi dans le choix de ces dernières aux horaires matinales : comme le moment de la journée où j'effectue moi, ma prise de poste... à cinq heures. En commençant par "2 : 45 AM" (Elliott Smith), "4 AM Conversation" (Boo Radleys), "4 AM At Toumani's" (Mali Music), "Il Est 5 Heures, Paris S'Eveille" (Jacques Dutronc), "Just Who Is The 5 O'Clock Hero" (The Jam), "5 AM" (The Millenium), "5 : 15" (The Who), "5 : 15 The Angels Heave Gone" (David Bowie), "5 : 45" (Gang Of Four), "5 : 55" (Charlotte Gainsbourg), "Martin, Doom ! It's Seven O'Clock" (Boo Radleys), "7 O'Clock News/ Silent Night" (Simon & Garfunkel), "10 : 03" (Doves) et "11 O'Clock Tick Tock" de U2 pour finir. Question subsidiaire : une heure perdue l'est-elle à jamais ? (Et inversement). Tandis que Johnny Marr pointe le paradoxe de la situation avec "25 Hours", Dukes Of Stratosphear avec "25 O'Clock" pose l'hypothèse de la paradoxale journée... Alors que Jimi Hendrix étoffe le postulat avec "If 6 Was 9", brouillant la boussole horaire en un inversement poétique des chiffres. A moins qu'il ne s'agisse d'un ramollissement des aiguilles... Ou, rapport aux proverbiales *aiguilles de notre montre* de la quête d'un sens à trouver ? Oui, probablement.

DESIRE DUROY

Ouverture d'esprit

D'habitude, en lisant Rock&Folk, vous nous faites découvrir de sacrés disques à aller dénicher fissa. Mais le mois dernier, vous vous êtes surpassés car, en plus, vous nous avez signalé les disques qu'il faut à tout prix éviter. Exemple : une certaine Juliette Armanet serait la fille (musicale) de Véronique Sanson et de Michel Berger... Bon bah ça va, c'est bon, message compris, on ne va certainement pas s'y risquer. Encore merci.

BEN KENNEDY

Entre 6 et 9

Ça va vous paraître con mais depuis dix ans que je vous lis, le 609 (oui oui avec un 0 au milieu) est de loin le meilleur des numéros. Et merde ! Moi qui adorais vous détester, c'est raté, fait chier...

L'ANNULAIRE GAUCHE

Le souterrain de l'humour

Sacré Alain Delon ! Sans lui, peut-être que le morceau "European Son" n'aurait jamais vu le jour, allez savoir...

E. T. DECONING PEOPLE

Des gens le comprennent

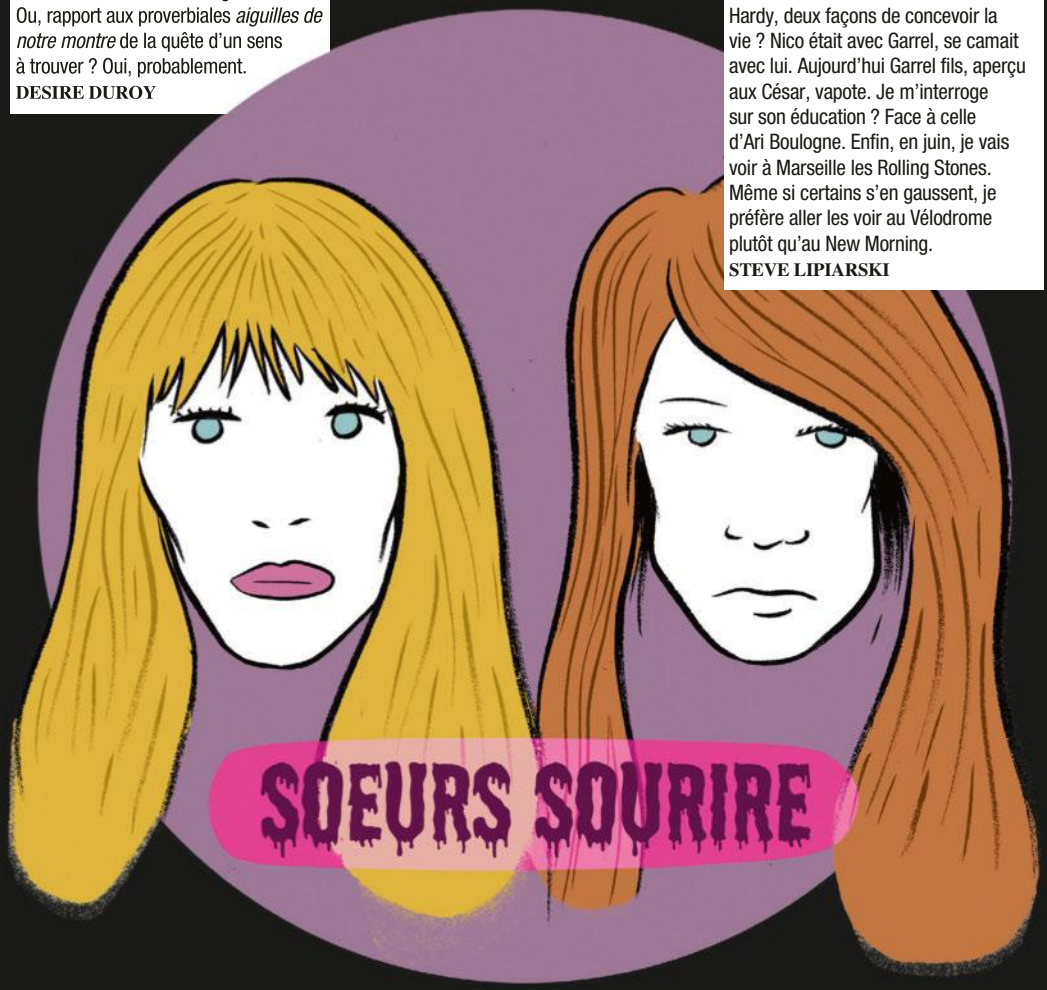
Bonjour, il faut aller jusqu'à l'ultime page du numéro 609 pour dénicher la chronique de Bertrand Burgalat. Elle est là, presque cachée à la fin du magazine, comme celle d'un humaniste qui s'installerait à côté de la sortie de secours, pour pouvoir s'éclipser discrètement si toutefois il dérangeait. *Damned !* on se sent moins seul à la lecture de ces lignes, où l'on découvre que d'autres personnes que nous sont donc sensibles à ce qui sort des haut-parleurs installés dans les espaces publics. Et on rit franchement à la révélation majeure du punk en France : si Julien Doré est effectivement une icône, c'est bien celle en toc de quarante années d'incompréhension, alors qu'on l'aurait, un peu vite et à tort, plutôt située au niveau des salons de coiffure. *Last but not least*, il s'avère que dans le fatras du déluge audiovisuel ambiant, on peut encore trouver des guitares émouvantes et des images qui ont une signification. On attend la suite avec impatience.

LAURENT SARROTE

N'emmène pas Ari

Drôle de numéro, deux destins, Nico/ Hardy, deux façons de concevoir la vie ? Nico était avec Garrel, se camait avec lui. Aujourd'hui Garrel fils, aperçu aux César, vapote. Je m'interroge sur son éducation ? Face à celle d'Ari Boulogne. Enfin, en juin, je vais voir à Marseille les Rolling Stones. Même si certains s'en gaussent, je préfère aller les voir au Vélodrome plutôt qu'au New Morning.

STEVE LIPIARSKI



REBELLE SINON RIEN !

HELLFEST

22-23-24 JUNE 2018
CLISSON FRANCE

Harley-Davidson sera présent au HellFest du 22 au 24 juin.
Venez découvrir nos nouveaux modèles 2018 ainsi que notre Jump Start pour ressentir les sensations que procure une Harley-Davidson®.

H-D.COM

ALL FOR FREEDOM
FREEDOM FOR ALL™

HARLEY-DAVIDSON MOTOR CYCLES

*Tous pour la liberté. La liberté pour tous. © H-D 2018, Harley, H-D, Harley-Davidson et le logo Bar & Shield sont des marques commerciales de H-D U.S.A., LLC.

Achtung wortspiel

CAN Ohé ! Le CAN a son article dans Rock&Folk ! Ne déCANnons pas ! EnCANnaillons-nous ! Passons nos délires au sCANner et plongeons-nous dans les CAN-abysses de CANnerie universelle ! Yes we CAN !

ALAIN BARBOT

Vive Albertine

"Jusque-là, les femmes en musique, c'étaient juste des coiffures coordonnées", énonce John Lydon dans "La Rage Est Mon Energie". *"Un trio de chanteuses absolument pas impliquées dans l'écriture des textes — des porte-voix. Des groupes comme X-Ray Spex et les Slits y sont allé à fond : nous aussi, on est des mecs comme les autres"* ! Un défrichage *en règle* dont se fait l'écho ladite Viv Albertine, ex-Slits, dans son autobio "De Fringues, De Musique Et De Mecs", brûlot punk et véritable claque : *"Je n'aspirais pas à devenir musicienne,* confie-t-elle, *l'égalité n'existait pas à l'époque, il était impensable qu'une fille entre en territoire masculin et fasse partie d'un groupe"*. Et pourtant. Elle poursuit : *"Quant à ceux qui jouaient de la guitare électrique, je pensais qu'il fallait absolument avoir une q.... entre les jambes"*. Ah ça, par exemple. Mais elle tempère : *"à moins d'être géniale comme Joni Mitchell ou Joan Baez (...)"*, concluant ainsi : *"Pour une fille, le seul autre accès au rock'n'roll c'était de faire les chœurs, mais je ne chantais pas"*. Nous y voilà alors. D'où la nécessité de braver d'abord les obstacles : *"pauvreté, North London, collège public, logement social"*. Et par-dessus tout : *"Fille"*. Et on a beau dire, le point de vue d'une fille sur tout ça, change *tout*. Extrait choisi : *"Nos guitares se désaccordent tout le temps et les deux lascars se la jouent très supérieurs parce qu'eux savent les accorder. Mais l'accordage et le tempo sont des restrictions arbitraires"*, suggère-t-elle : *"Je trouve assez peu féminin de taper du pied pour ne pas perdre le tempo"*. Tout juste ! Elle ne capte pas non plus pourquoi *"tenir le tempo est une qualité à ce point essentielle dans la musique occidentale (...) : c'est comme si on nous disait de ne jamais changer de cadence en faisant l'amour."* Au moins ça, c'est un point de vue : décomplexé et génial. Et on l'aura donc bien compris : la posture *et* la bouche en *cul de poule* d'un tas de guitaristes rock, Led Zeppelin, Hendrix en tête, tout ce rock *lourd*, tellement *masculin*, ce n'est pas pour elle. Nous voici donc projetés au cœur des *choses* dans ce bouquin : une autre lecture consistant en effet à constater que toute *expérience* consignée ici, eh bien, participe d'une lente émancipation.
Selon une dialectique qui voit Viv s'arroger le droit de dire *"non"*.
En espérant que son homologue masculin, en face, le *comprenne*.
Ainsi, au plus fort de sa subjectivité de *fille*, ce que Viv nous narre en creux c'est la banale exposition aux crachats, insultes, attaques et moqueries, dont elle fut l'objet. Autant d'actes essentiellement motivés par la peur, l'insécurité, l'insatisfaction primaire, la frustration, l'incompréhension et qui convergent en une défense de territoire stérile (aussi binaire que le punk qui donne son prétexte, son alibi, à ce récit) : celle des skinheads contre les punks, et plus largement des garçons contre les filles. Et puis il y a cette réalité biologique, qui inonde les pages, dans toutes ses déclinaisons intimes, ses largeurs sensorielles, ses angles cru(el)s, impudiques ou effrayants. Laquelle impacte nécessairement la mécanique relationnelle qui est au centre des enjeux, de la mission, du combat. Rectification. De la *guerre* des Slits. Menée par neutralisation de l'*autre* : *"En me voyant,* dit Viv, *ils* (les hommes) *ne savent plus trop (...). L'association vestimentaire met le boxon dans leur tête"*. Les fringues ? C'est aussi un cri primal en quelque sorte. Ces fringues étant en soi une interface, l'émanation d'un point de vue, propre, d'une prise de position critique émergeant de l'être intime. De cette manière, en provocant, en choquant, en mettant mal à l'aise l'auditoire, l'ambition des Slits fut de remettre en cause le fondement de cette doctrine séculière autour des rapports entre les hommes et les femmes, d'impliquer toutes les parties autour de cette question fondamentale. D'aucuns objecteraient : et elles comptaient y parvenir en formant un groupe ? Oui, précisément. Viv percevant *"L'espace d'une seconde, l'infranchissable portail de fer des convenances qui (s'était entrouvert), et si je fais vite et que j'y vais carrément, j'ai une chance de me faufiler de l'autre côté avant qu'il se referme"*. Pionnière, *inventeuse* et révolutionnaire : Viv Albertine. Et le bouquin de poser cette énigme en filigrane : pourquoi forme-t-on un groupe ? J'ai ma réponse, perso : on forme un groupe pour fixer une image de soi indélébile, inoubliable dans l'ornière de ce monde. Et on imagine que les autres comprennent, *savent* ce que l'on veut faire passer, ce qu'il y a d'*unique* là-dedans. Or, on s'aperçoit parfois que c'est faux : on aimerait qu'ils posent leurs oreilles et leurs yeux *ici*, au lieu de les poser *là*. Enfin bref. Toujours est-il que Viv a mené cette quête — pragmatique — jusqu'à son paroxysme, l'a magnifiée... Cela, pas parce que c'est une femme. Non. Mais parce que les autres étaient des hommes. Sans être prêcheuse, ou moralisatrice en plus, ce qui donne d'autant plus de poids au pavé qu'elle lance.

ELEONORE

La classe également

Salut Rock&Folk, franchement, avec votre numéro hors-série Du Post-Punk A La New Wave et la dernière couverture de votre mensuel avec Nico, un article sur Can et un autre, trop court, sur Zappa, vous m'avez troué le cul, pété la rondelle, explosé le troufiniou... La classe à l'état pur ! Je vous aime mais que cela ne vous monte pas trop au bulbe... !

UN FAN D'EARTH WIND & FIRE

Playlist à la volée

C'est bientôt Roland-Garros. Playlist.
1 — "Anyone For Tennis ?" (Stackridge)
2 — "Ping Pong Time Tennis" (Jim Noir)
3 — "White Tennis Sneakers" (Jan & Dean)
4 — "Venus & Serena" (Super Furry Animals)
5 — The Ballad Of Björn Borg (Pernice Brothers)
6 — "John McEnroe" (Dionysos)

BETTINA

Souvenir de Mont-de-Marsan

Bonjour, toujours lecteur de R&F depuis 45 ans, tous les mois je l'épluche pour trouver mon disque du mois à moi. Merci de m'avoir fait découvrir le mois dernier Nathaniel Rateliff, ce mois-ci Greta Van Fleet dans les comptes-rendus live. Je me souviens également des Damned qui nous crachaient dessus lors de la deuxième édition du festival punk de Mont-de-Marsan en 1977. Bon vent à toute l'équipe.

JEAN-BAPTISTE LAGARDE

L'Apple à la révolte

Finalement, la démocratisation massive des plateformes de streaming a fini par nous faire oublier qu'avec ou sans elles, la musique s'*autosuffisait*. Et l'auditeur aussi. Et que, particulièrement pour ce qui concerne nos goûts, personne ne pouvait *décider* à notre place en réalité, eh, eh... Pour sûr, personne ne le peut, non ! Mais, pour autant, il s'en trouvera toujours pour essayer de nous convaincre du contraire.
Toute l'astuce est là selon moi... L'aura d'Apple et consorts repose en 2018 sur ce malentendu. C'est comme la drague sur Tinder, que j'imagine être une jauge qui se substitue à notre libre-arbitre, une interface qui indique que l'on ne se fait plus assez confiance, que nous sommes des obligés, sommés de recourir en toute circonstance à la contribution d'un tiers pour décider. Comme quand tel site *machin chose* nous recommande ceci ou cela, reléguant au second plan, par-là même, notre meilleur conseiller en pareille situation : c'est-à-dire *nous*. Simplement parce que cette ère du divertissement pro-tablette infernal a, en nous proposant mille services — si possible tous à la fois — posé la confusion et l'étourdissement en principes. De telle sorte que quand l'auditeur n'y souscrit pas (ou repousse tous ces éléments au motif qu'ils parasitent l'écoute et diluent le cérémonial), il semble *incomplet*.
Pure hérésie. La technologie a beau nous fournir des accès qui étaient insoupçonnés jusqu'alors, ça ne change rien au fait que dans une discothèque virtuelle, ces millions de titres (qui ne seront pas joués pour la plupart plus d'une fois, ils ne le seront d'ailleurs même pas du tout...) sont aussi un frein à l'esprit d'initiative, d'intervention, d'interaction... C'est ce qui fait à l'arrivée qu'en tant qu'auditeurs, guettés par cette apathie, nous ne serons plus jamais les *auto-entrepreneurs* que nous avons été jadis... Ce qu'on ne dit pas c'est que la technologie, de mon point de vue, *rapetisse* aussi les êtres. Moi, je me sépare délibérément de ça, en m'entichant des disques, en jetant mon dévolu dessus... Ainsi, je les questionne ces albums, les teste, et ils me répondent, d'une certaine façon.
J'ai cessé de me prendre pour ce superhéros qui souhaite soutenir la cadence *infernale*, productiviste, imposée aujourd'hui par l'industrie digitale aux fans de musique. A un moment, la densité est telle, le nombre de sorties d'albums à la semaine si important que le labeur finit pas s'inscrire en faux, *contre* le plaisir, que l'air n'est plus assez respirable, les temps de pause nécessaires à la digestion d'une œuvre d'envergure, simplement pas admis. Ce rapport à la culture-là est écrasant de mon point de vue. Je n'ai ni la force ni le courage de souscrire à cette logique impétueuse ni même ne suis tenté de le faire.
Non par snobisme, encore moins par manque d'ouverture. Simplement parce qu'humainement, c'est impossible !
Alors j'accepte dorénavant ma condition de mortel en allant à mon rythme.
Et de fait, cela me rend plus sélectif : j'ai donc troqué le survol rapide au profit de l'immersion en profondeur.
La musique, je la tiens ainsi en respect, la vénère. Et ainsi, suivant ce principe, moi j'affine depuis deux décennies la ligne musicale que j'ai *choisi* d'explorer. Et je décline à l'envi, de cette façon, la musique qui me permet de transcender la petitesse de ce monde, le carcan de ses incivilités, de ses diktats...
Je m'attache à une note, à un accord, à la force de l'indécision du *G#sus4* sur le "Let It Happen" de Tame Impala par exemple... Et ce qu'Apple voudrait, c'est s'immiscer dans cette intimité-là, espérant en retirer ensuite des dividendes. Mais, je ne compte pas le laisser faire, putain.

RUDY RIODDES

Mauvais pressage

Bonjour, dans son article sur Nico, Nicolas Ungemuth réitère la même erreur qu'avait déjà commise Philippe Manœuvre dans La Discothèque Idéale, concernant la date de sortie de "The Marble Index" : le disque est sorti fin 1968 (novembre, à priori) pour son pressage américain original et non en 1969 (date de sortie du pressage anglais). C'est un peu dommage, personne ne semble relire les articles pour corriger ce type d'erreurs qui sont commises ponctuellement...
Cela ne m'empêchera pas de continuer à vous lire cependant ! Bien à vous.

JACQUES

Ecrivez à Rock&Folk,
12 rue Mozart
92587 Clichy cedex
ou par courriel à
rock&folk@editions-lariviere.com
Chaque publié reçoit un CD

4 JOURS DE MUSIQUE SUR LA PRESQU'ÎLE DU MALSAUCY / BELFORT

QUEENS OF THE STONE AGE • NINE INCH NAILS • PROPHETS OF RAGE
MACKLEMORE • LIAM GALLAGHER • ORELSAN • RICK ROSS
SHAKA PONK • DAMSO • TEXAS • BIGFLO & OLI • ALICE IN CHAINS
PORTUGAL. THE MAN • BETH DITTO • RICHIE HAWTIN CLOSE • LOMEPAL
AT THE DRIVE IN • BALOJI • BCUC • CARNAGE • CAROLINE ROSE
CHRONIXX • CIGARETTES AFTER SEX • DEAD CROSS • DREAM WIFE
EDDY DE PRETTO • FAKA • FFF • FATIMA YAMAHA • GOLDLINK
HAMZA • IAMDDB • INSECURE MEN • JULIETTE ARMANET
JUNGLE • KIDDY SMILE • LEON BRIDGES • MARLON WILLIAMS
MICHELLE DAVID & THE GOSPEL SESSIONS • MOHA LA SQUALE • NAKHANE
NOTHING BUT THIEVES • OUR GIRL • PIHPOH • RICH BRIAN • RILÈS
SAMPHA • SEASICK STEVE • SKI MASK THE SLUMP GOD • SOPHIE
SUPERORGANISM • TANK & THE BANGAS • THE BLACK MADONNA
THE BLAZE • THE LIMIÑANAS • TOUTS • TRUCKKS • VIAGRA BOYS
WARMDUSCHER • WEDNESDAY CAMPANELLA • ZEAL & ARDOR...

4 SCÈNES • 61 CONCERTS • #EUROCKS2018 • EUROCKEENNES.FR

Territoire de Belfort Le Département
CRÉATEUR DES EUROCKÉENNES

DEEZER · L'EST RÉPUBLICAIN · C STAR C NEWS · RÉGION BOURGOGNE FRANCHE COMTÉ · NRJ COULEUR 3 · GRAND BELFORT · sacem · CNV · payfip · Coca-Cola · BE CONCERT · Greenroom
France Inter · 20 minutes · arte · 3 bourgogne franche-comté · TV5MONDE · rockfolk · fnac · Dr Martens · LA POSTE · TGV LYRIA · SNCF · cora · Les Mécènes des Eurockéennes

Télégrammes

PAR YASMINE AOUDI

“Puisqu’on parle de racisme, les cinglés de gauche semblent oublier que Hitler aussi était de gauche” MORRISSEY

THE ARMSTRONGS
Billie Joe Armstrong de Green Day et Tim Armstrong de Rancid ont formé ce *supergroupe* dans lequel jouent également le fils de Bille Joe et le neveu de Tim. Les bénéfices du single, “If There Ever Was A Time”, seront reversés à 924 Gilman (East Bay), le club punk associatif où les deux comparses ont débuté.

BEECHWOOD
L’agité trio new-yorkais enfin dans nos contrées : 26 mai au Joker’s Pub (Angers), 27 mai au Galion (Lorient) et 31 mai au Supersonic (Paris). L’occasion de découvrir “Inside The Flesh Hotel”, deuxième album à paraître le 8 juin.

THE BRIAN JONESTOWN MASSACRE
“Something Else”, dix-septième album de l’insatiable Anton Newcombe sortira le 1er juin. Le groupe sera en concert à la Route Du Rock (Saint-Malo) le 17 août.

ANNA CALVI
La musicienne anglaise enfin de retour après 4 ans de silence. Son troisième album, est attendu pour la fin de l’été et elle sera le 15 juin à la Gaîté Lyrique (Paris).

DOWNLOAD
Pour la troisième année consécutive, la base aérienne 217 (Brétigny-sur-Orge) sera investie du 15 ou 18 juin par plus d’une soixantaine de piliers de la scène metal et rock mondiale : Ghost, Ozzy Osbourne, Marilyn Manson, Foo Fighters, Guns N’ Roses, Offspring, Mass Hysteria, Avatar, Dead Cross, Opeth, Turbonegro, Slaves, Tagada Jones, Wolf Alice, Starcrawler...

DUTRONC
Ces Anglais sillonnent depuis 1994 les routes en revisitant le répertoire du dandy national Jacques Dutronc. Ils seront le 17 mai à la Boule Noire (Paris) pour distiller leur garage sixties.

BOB DYLAN
Le barde a lancé sa propre collection de whisky, Heaven’s Door. Elle contient un *rye whisky*, un bourbon et un *double fût*. Chaque année, pour 300 dollars, sera proposée une édition limitée dans une bouteille en céramique ornée d’une peinture de l’artiste.

FAT WHITE FAMILY
Après avoir qualifié Alex Turner de “*putain de bouffon”,* la *Famille* a prévu un concert *hommage* intitulé “Shartic Monkeys”. L’affiche est une parodie de la première photo du groupe de Sheffield, prise devant le Boardwalk.

Photo Tony Frank

Dutronc

Gainsbourg

TONY FRANK
Le photographe sera à l'honneur à la Galerie de l'Instant (46 rue de Poitou 75003 Paris) jusqu'au 10 juin, pour l'exposition *Serge Gainsbourg – 5 bis Rue de Verneuil*, collection de clichés saisis dans l'antre de l'artiste.

FATHER JOHN MISTY
L'ex-Fleet Foxes revient le 1er juin avec un nouvel album, "God's Favorite Customer". Josh Tillman sera au festival This Is Not A Love Song le 2 juin et à We Love Green le 3 juin.

LIAM GALLAGHER
Le lad assura la première partie des Rolling Stones au London Stadium (Londres), le 22 mai.

GARO ROCK
Indochine, Marilyn Manson, Equipe De Foot, Charlotte Gainsbourg, BRMC, The Vaccines, Fat White Family, MGMT, Shame seront à l'affiche de la 22ème édition de ce festival sis à Marmande du 28 juin au 1er juillet

ORANGE GOBLIN
Le légendaire groupe stoner britannique revient avec "The Wolf Bites Back" le 15 juin. Il sera au Hellfest (*complet*) le 23 juin...

KIM GORDON
L'ex-Sonic Youth annonce son retour pour le 13 juillet avec "Body/ Head" nouvel album qui porte le nom du duo qu'elle forme avec Bill Nace.

MATTIEL
La chanteuse d'Atlanta, disque du mois en ces pages (R&F 603), se produira le 31 mai à l'Olympic Café (Paris).

MOBY
Le New-Yorkais a vendu aux enchères ses synthétiseurs en soutien à une bonne œuvre pour une médecine plus éthique. Parmi le matériel, un Roland Jupiter-6, un Yamaha SY22 Vector (utilisé pour la BO de "Twin Peaks") mais aussi une guitare Ibanez des années 80 qui a servi au très plébiscité "Play" paru en 1999.

NINE INCH NAILS
En attendant la dernière partie de sa trilogie de EP qui arrivera avant la fin juin, Trent Reznor a participé à la bande-son de "The Fourth Estate", documentaire sur les rouages internes du New York Times. Il sera à l'Olympia (Paris) le 25 juin et le 6 juillet aux Eurockéennes de Belfort.

JOSH T. PEARSON
Le poil ras, mais toujours affublé de son Stetson, le Texan sera le 24 mai à la Maroquinerie (Paris) pour défendre les titres de "The Straight Hits !"

ROCK IN EVREUX
Peter Doherty rejoint la longue affiche du festival ébroïcien, du 29 juin au 1er juillet. Au programme : Négresses Vertes, Pogo Car Crash Control, Catherine Ringer, Pleymo, Hyphen Hyphen, BB Brunes et No One Is Innocent.

ROLLING STONES
Les Britanniques annoncent un énorme coffret de 15 disques, "Studio Albums Vinyl Collection 1971-2016" pour le 15 juin. Chaque album a été remasterisé en *half speed master* à Abbey Road.

TY SEGALL
Le frénétique joufflu et son Freedom Band sortent un nouveau single, "Fanny Dog Royal". Ils joueront le 25 mai à la Coopérative de Mai (Clermont-Ferrand), le 30 à L'Aéronef (Lille), le 31 à la Sirène (La Rochelle), le 2 juin au This Is Not A Love Song Festival (Nîmes), et le 14 juin au Bataclan (Paris).

LA SOUTERRAINE — C'EST EXTRA
Marietta, Alexis Fugain, Carol Teillard, Alexis Croisé joueront le 25 mai à Nantes (Lieu Unique) et le 20 juin à Paris (Petit Bain) les chansons du disque hommage à Léo Ferré paru en avril dernier.

SUEDE
Brett Anderson annonce un huitième album pour le 21 septembre. "The Blue Hour", produit par Alan Moulder, voit le groupe explorer des territoires sonores crépusculaires.

ARNOLD TURBOUST
Arnold Turboust sera aux côtés de plusieurs guests dont Barbara Carlotti, Bertrand Burgalat, le 13 juin au Café de la Danse à Paris. Son album "Let's Go A Goa" ressort le 8 juin en édition Deluxe.

WE LOVE GREEN
Pour cette nouvelle édition, Björk, Father John Misty, Charlotte Gainsbourg, Cannibale, Beck, King Krule se produiront dans la clairière du bois de Vincennes (Paris) les 2 et 3 juin.

YOU SAID STRANGE
"Salvation Prayer", nouvel opus rock psychédélique du quatuor normand, a été enregistré à Portland dans le studio des Dandy Warhols et sous la bienveillante supervision du guitariste Peter Holmström. Sortie le 8 juin.

NEIL YOUNG
Alors qu'il tournait ces derniers temps avec Promise Of The Real, le rocker canadien réactive son Crazy Horse. Un nouvel album studio, "Alchemy", est déjà en boîte.

Condoléances

Avicii (DJ suédois), **Charles Neville** (saxophoniste des Neville Brothers), **Mike Harrison** (chanteur de Spooky Tooth et des VIP's), **Larry Dean Harvey** (fondateur du Burning Man), **Pamela Gidley** (actrice dans "Twin Peaks"), **Rose Laurens** (chanteuse française, notamment des Sandrose), **Henri Michel** (footballeur et entraîneur français), **Milos Forman** (réalisateur américain), **Gilles Millet** (journaliste à Libération, Corsica), **Art Simmons** (pianiste de jazz américain), **Verne Troyer** (acteur américain de 81 centimètres, "Las Vegas Parano", "Austin Powers", "Harry Potter A L'Ecole Des Sorciers"...).

POUR LA 1RE FOIS AU CINÉMA EN VERSION RESTAURÉE 4K !

JOHNNY EN 3 FILMS

D'OÙ VIENS-TU JOHNNY ?
LE SPÉCIALISTE
POINT DE CHUTE

SÉLECTION OFFICIELLE
CANNES CLASSICS
FESTIVAL DE CANNES

AU CINÉMA LE 13 JUIN

SOIRÉE ÉVÉNEMENT AU
MAX LINDER PANORAMA
LE 12 JUIN À PARTIR DE 18H30
(PROJECTION DES 3 FILMS)

CARLOTTA

JOHNNY, L'ACTEUR

3 FILMS CULTES RESTAURÉS EN 4K
EN ÉDITIONS LIMITÉES DVD + BLU-RAY + LIVRET

D'où viens-tu Johnny ?

Un film de Noël Howard

• ***Au commencement était Johnny*** : présenté Philippe Manœuvre avec la participation de Jean-Jacques Debout.
• **Livret de 36 pages exclusif et inédit** : le tournage du film en 40 photos commentées.

LE SPECIALISTE

Un film de Sergio Corbucci

• **Version intégrale inédite** (VF et VOSTF).
• ***Autour du* Spécialiste** avec Jean-François Rauger Directeur de la Programmation de la Cinémathèque.
• **Livret de 32 pages exclusif et inédit** : *Le Guitariste*, la parodie du film en bande-dessinée.
Une œuvre culte de Guichard et Morchoisne parue dans Pilote en 1970 et rééditée pour la première fois.

POINT DE CHUTE

Un film de Robert Hossein

• **Johnny à Bochuz** : Le concert légendaire de 1974, filmé par la Radio Télévision Suisse, pour la première fois en version restaurée Haute Définition.
• ***Autour de* Point de chute** avec Jean-François Rauger, Directeur de la Programmation de La Cinémathèque française.
• **Livret de 36 pages exclusif et inédit** : les photos d'exploitation du film et les propos de Robert Hossein et Johnny Hallyday sur *Point de chute*.

ÉGALEMENT EN ÉDITION UHD

rock&folk

SORTIE NATIONALE LE 5 JUIN

TF1 STUDIO

© 1963 TF1 INTERNATIONAL - SNC. TOUS DROITS RÉSERVÉS. © 1970 ADELPHIA CINEMATOGRAPICA - TF1 DROITS AUDIOVISUELS - NELIE EMELKA. TOUS DROITS RÉSERVÉS. © 1970 TF1 DROITS AUDIOVISUELS. TOUS DROITS RÉSERVÉS.

“Les Beatles c’est pas désagréable mais je préfère Jagger/ Richards”

JACQUES TARDI & DOMINIQUE GRANGE

Complices à la ville, le dessinateur et la chanteuse évoquent leurs émois musicaux, évidemment imprégnés de graphisme et de politique.

RECUEILLI PAR OLIVIER CACHIN - PHOTO WILLIAM BEAUCARDET

Dans le monde de la bande dessinée, Jacques Tardi est une légende, un géant de la stature de Moebius ou Druillet. Depuis 1972, année où le magazine hebdomadaire Pilote prépublie son premier ouvrage “Rumeurs Sur Le Rouergue”, Tardi a signé plus de 70 ouvrages, allant de la BD inspirée par le roman-feuilleton de la Belle Epoque (la série “Adèle Blanc-Sec”), quelques aventures de Nestor Burma de Léo Malet à des illustrations de romans (Céline, Jules Verne) en passant par de nombreux albums autour de sa passion, la grande boucherie de 14-18. Dominique Grange, dont il partage la vie depuis le début des années 1980, est une chanteuse “*engagée à perpétuité*” qui a laissé tomber le strass et les paillettes du showbiz en mai 1968, a côtoyé la bande à Charlie Hebdo et a vécu plusieurs années dans la clandestinité. Ses disques sont illustrés par Tardi depuis l’album “Hammam Palace” en 1981. On retrouve le duo chez lui, au cœur du 19ème arrondissement de Paris, dans son appartement truffé de tableaux, livres, disques, DVD, statues et souvenirs divers. Autour d’une table de travail où s’empilent des pages et des pages d’esquisses et de crayonnés, la conversation démarre en mode cowboy.

Cracher dans la soupe

ROCK&FOLK : Quelle est votre connexion musicale ?

Tardi : C’était la musique western qu’on allait voir à San Antonio, Doug Sahm et compagnie...

Dominique Grange : On a été aux Etats-Unis avec l’idée de faire le tour des endroits mythiques, Austin, Palomino, etc. On s’était mis en chasse de Doug Sahm pour le rencontrer et l’interviewer. Et ça s’est fait, d’ailleurs.

Tardi : A San Antonio...

Dominique Grange : Non, à Austin, en 1981. Il est mort depuis. On avait été voir Jerry Jeff Walker, aussi. On se retrouvait dans des bistrots où les mecs jouaient derrière des grillages avec le public qui leur balançait des bouteilles de bières... Comme dans les films. On a vu Bob Seger, Neil Young à New York aussi, j’en avais d’ailleurs fait un compte-rendu qui était paru dans Rock&Folk.

R&F : Dans le numéro 144 de janvier 1979, dont vous aviez réalisé la couverture...

Tardi : C’était au moment de la sortie de “Star Wars”, et sur scène Neil Young avait des moines aux yeux rouges comme ceux du film.

Dominique Grange : J’avais fait un reportage sur le concert. Et aussi une interview de Doug Sahm, mais je ne me souviens plus si elle a été publiée.

R&F : Votre premier disque acheté ?

Dominique Grange : Un vinyle de Big Bill Broonzy. C’était la découverte du blues, antiraciste en plus, *“If you was white,*

“Philip Glass, une musique répétitive parfaite pour dessiner”

should be allright, if you was brown stick around, if you're black, git back, git back...” A la fin des années 1950, la ségrégation était encore pratiquée aux Etats-Unis. J'écoutais tout le temps “Black, Brown And White”. Ça a été lui, plus que les chanteurs français, qui m'a éveillé aux textes radicaux.

Tardi : Moi, c'était un 45 tours dans une collection de vieilleries New Orleans avec un dessin naïf. J'ai écouté ça très longtemps, mon père avait toute la série. Et puis il y avait les chanteurs du moment, même si je n'ai jamais acheté un disque de Johnny Hallyday, ça n'est pas très gentil de dire ça. Et il y avait Georges Brassens, Léo Ferré, Jacques Brel, ces chanteurs qu'on associe en permanence. Moi je pouvais passer du jazz à Leny Escudero.

R&F : Et quand le rock est arrivé ?

Dominique Grange : Il y a eu le yéyé qui a un peu faussé le truc ici, ça n'était pas la période la plus créative en France. Bon, je ne vais pas cracher dans la soupe, moi aussi j'ai commencé par enregistrer des trucs pas terribles.

Tardi : “Rock Around The Clock”, ça a été important... “Graine De Violence” ! Après il y a eu le raz-de-marée Beatles et Stones.

R&F : Alors, Beatles ou Stones ?

Tardi : Plutôt Stones. Les Beatles c'est un peu sirupeux, pas désagréable mais je préfère Jagger/ Richards.

Dominique Grange : *Me too !* On les a vus au Parc des Princes, en 1990 je crois. Notre fils aîné devait avoir cinq ou six ans, on l'avait emmené au concert.

Tardi : C'était déjà un peu le cirque, ils avaient des trucs gonflables sur scène, mais ça déménageait bien. Les refrains des Beatles se retenaient mais je n'ai jamais acheté un de leurs disques. En dehors des concerts où nous sommes allés, la musique a toujours été pour moi une ambiance sonore pour travailler sur ma table à dessin. Pas la peine de chercher un rapport quelconque entre Neil Young et Adèle Blanc-Sec, il n'y en a pas ! C'est comme un stimulant pour dessiner. A une époque je me suis branché sur Björk, et puis ça m'a passé.

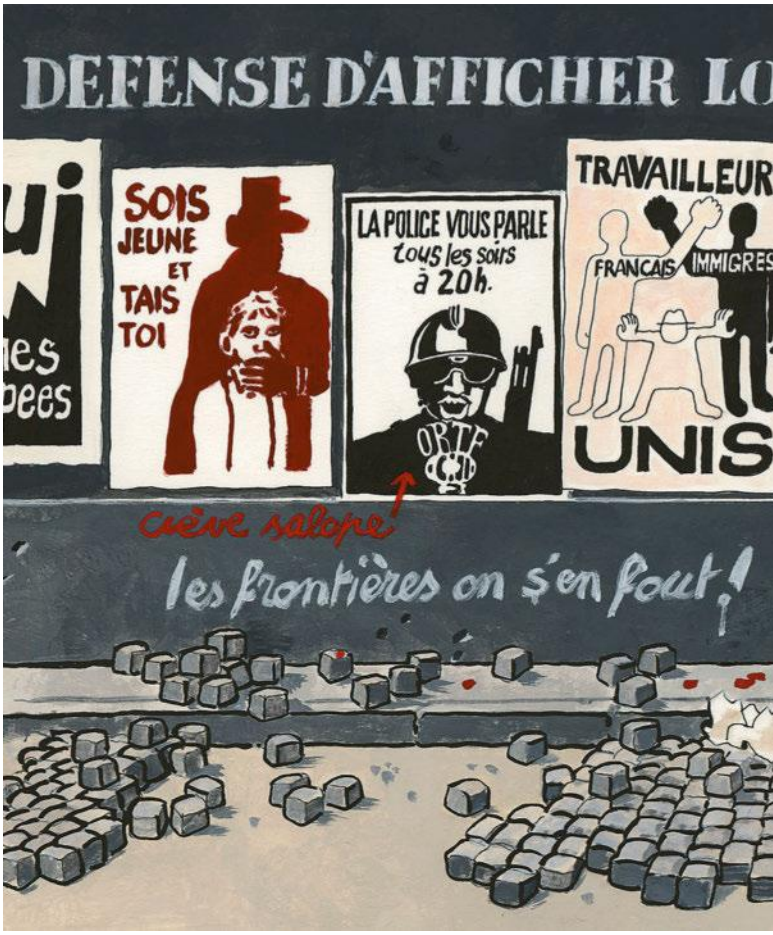
Dominique Grange : Je t'avais offert le dernier à Noël, tu ne l'as jamais écouté.

Tardi : Si, mais une fois. Et puis il y a Philip Glass, une musique répétitive parfaite pour dessiner, qui te bloque sur la table à dessin.

R&F : Passons devant la discothèque CD. On voit du Dr John, Eric Clapton, Kris Kristofferson, “Osez Joséphine” de Bashung, Steve Reich, Arvö Part... Même l'album de David Lynch, quel courage !

Tardi : Kamini, c'est pas moi ! Ah, il y a un Dylan, là ! Les vinyles sont ailleurs, on a fait l'acquisition d'un tourne-disques, il est à côté.

Dominique Grange : J'étais fan de country, je sais bien que les textes n'étaient pas toujours très contestataires mais j'ai énormément de plaisir à écouter Waylon Jennings, Willie Nelson, la famille Carter, Linda Ronstadt ou Dolly Parton. J'ai tout ça en vinyle, ça m'accompagne encore. Comme Amy Winehouse, Grateful Dead, Led Zeppelin, Creedence Clearwater Revival, Ry Cooder, Johnny Cash, Emmylou Harris, James Taylor... On en a vu pas mal en concert.



R&F : Vous écoutez quoi quand vous dessinez vos albums sur la Première Guerre mondiale ?

Tardi : J'ai tendance à écouter des musiques en rapport. Bon, pas des fanfares, “La Madelon” ou de la musique militaire, mais des orchestrations qui me font penser à cette guerre, même si elles n'ont pas été écrites pour ça, mais parce qu'elles ont une ambiance dramatique qui me l'évoque. Quand je bossais sur la Commune (série “Le Cri Du Peuple”), il y avait une chanson que j'aimais bien sur un type qui trouve le cadavre d'un Bavarois dans son jardin après la guerre de 1870. Mais c'est le genre de truc qu'on écoute deux ou trois fois, on ne passe pas sa vie là-dessus.

R&F : Ça vous inspire quoi, la célébration des 50 ans de Mai 68 ?

Dominique Grange : C'est une rigolade, la façon dont c'est évoqué. Moi les commémorations, ce n'est pas mon truc. Je suis une soixante-huitarde revendiquée mais je conteste la version libération des mœurs et révolution sexuelle. C'est d'abord un mouvement social important, le plus important de tous les temps en France, huit millions de travailleurs en grève : les métros, les bus, la poste, les grands magasins, tout était arrêté ! C'était un immense mouvement social, et ça n'est pas l'image donnée par les médias. Mai 68, je l'ai vécu dans la rue et les usines, avec ma guitare. Je suis allée avec d'autres chanter dans les usines occupées. *“This machine kills fascists” (phrase inscrite sur la guitare du héros folk Woody Guthrie)*, pour moi c'est toujours vrai. Je me suis engagée à fond, et j'ai arrêté mon métier. Guy Béart m'avait fait un 45 tours en avril 1968, qui n'est d'ailleurs jamais sorti. J'ai eu une prise de conscience et je ne me voyais pas continuer la routine, faire des galas comme on disait... Je suis partie en usine. Après j'ai joué l'étudiante dans la pièce de Wolinski, “Je Ne Veux Pas Mourir Idiot”, où je chantais aussi, avec Evariste. Et je n'ai plus chanté pendant plusieurs années, j'ai milité. J'étais recherchée, je ne peux pas dire pourquoi.

R&F : Même après tant d'années ?

Tardi : Il n'y a jamais de prescription.

Dominique Grange : Je n'ai tué personne mais j'ai fait certaines choses

“Je suis une soixante-huitarde revendiquée mais je conteste la version libération des mœurs et révolution sexuelle”

avec des camarades... Et dans notre militantisme, il y avait des épisodes plus ou moins violents. J'ai été en cavale pendant trois ans et demi. Je ne mets pas ça en avant comme un triomphe, mais c'est une réalité. C'est bien aussi d'avoir vécu ça, la prison, l'usine, la cavale. J'ai été beaucoup aidée pendant cette période par Wolinski, qui me commandait des traductions de BD pour Charlie Mensuel. C'est comme ça qu'on s'est rencontrés avec Jacques, à la fin des années 1970.

Tardi : Moi, je n'ai pas eu le parcours de Dominique, j'ai été aux Arts-Déco, j'étais plus touriste, pas fait pour aller dans une organisation. J'ai commencé à publier peu après dans Pilote, j'ai fait “Rumeurs Sur Le Rouergue”. On essayait de faire passer des idées. Il fallait que le contenu soit subversif.

R&F : Comment avez-vous conçu votre projet sur Mai 68 ?

Tardi : L'idée, c'était de reprendre les chansons que Dominique avait écrites à l'époque, sous la forme d'un livre rédigé par nous deux, illustré de mes dessins et accompagné d'un album vinyle, “Chacun De Vous Est Concerné”, avec aussi des photos et des textes pour montrer l'ampleur de ce mouvement.

Dominique Grange : Il y a des chansons comme “N'Effacez Pas Nos Traces” écrite en 2008, “La Pègre”, “A Bas L'Etat Policier” ou “Requiem Pour Les Abattoirs”, une prise de conscience plus récente pour les droits des animaux. Et on a réenregistré mes chansons de 1968 avec le groupe Accordzéâm. L'intention musicale est différente, ça change du son de l'époque.

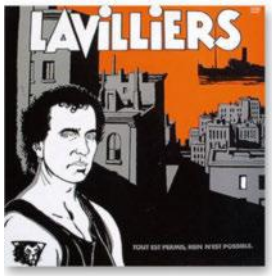
R&F : Vous suivez un peu l'actualité de la musique ?

Tardi : Je ne suis pas dans le coup. Je n'en écoute presque plus, donc je n'ai pas suivi les mouvements comme le rap ou la nouvelle chanson française.

Dominique Grange : Le rap, c'est une forme de contestation, une expression sociale radicale, même si je n'aime pas quand c'est sexiste ou raciste. Mais c'est une remise en question de la société très brute. Ça n'est pas une écriture littéraire, mais ça me fascine assez. C'est nécessaire.

R&F : Vous avez fait des pochettes de disques ?

Tardi : Oui, pour Bernard Lavilliers, “Tout Est Permis, Rien N'Est Possible” en 1984, avec à sa demande un port en arrière-plan. Il m'avait demandé qu'on voie bien son tatouage ! Et puis un album de Pigalle en 1990, “Regards Affligés Sur La Morne Et Pitoyable Existence De Benjamin Tremblay, Personnage Falot Mais Ô Combien Attachant”. C'est à peu près tout.



Une feuille de papier

R&F : On n'a pas vu d'ordinateur…

Tardi : A quoi ça me servirait ? Je fais les couleurs avec un garçon qui sait travailler sur des machines, mais c'est tout. Les dessinateurs qui travaillent sur ordinateur n'ont plus d'originaux. Moi je continue avec une feuille de papier, je ne trouve pas ça préhistorique comme technique.

R&F : Vous allez ressusciter Adèle Blanc-Sec ?

Tardi : Oui, il y en a un nouveau en chantier. Je ne suis pas tellement fait pour la série : Adèle, il n'y a eu que neuf tomes en plus de quarante ans ! Après le neuvième, “Le Labyrinthe Infernal” en 2007, je voulais en faire un autre dans la foulée, le dixième et dernier *(annoncé à la fin du tome 9 sous le titre “Le Bébé Des Buttes-Chaumont”)*, j'ai commencé à dessiner les douze premières planches et j'ai laissé tomber, ça m'emmerdait et j'avais envie de faire autre chose.

R&F : L'adaptation cinématographique vous a plu ?

Tardi : C'était un film de Besson...

Dominique Grange : Il ne t'a pas demandé ton avis.

Tardi : Il y a quelques bons moments... Les décors étaient bien. ★

Album vinyle/ livre *de Dominique Grange, Accordzéâm & Tardi “Chacun De Vous Est Concerné” (Casterman)*

"Retombé amoureux de la guitare électrique"

GAZ COOMBES

Sans la moindre pression, le chanteur de Supergrass joue au multi-instrumentiste sur un troisième disque solo conçu dans le salon familial.

rock

Vieillir n'est pas aisé pour une rock star, surtout si votre faciès a été le symbole d'une jeunesse triomphante. Quand certains gesticulent pour rester dans le coup coûte que coûte, d'autres s'affirment en tant que vieux sages et tentent de guider les nouvelles générations. Gaz Coombes, leader des regrettés Supergrass, a lui choisi une troisième voie : rester dans son coin et publier des albums personnels.

Inséparable chapeau

Cela fait bientôt huit ans que Supergrass a donné son dernier concert, à Paris un soir de juin 2010 et pourtant, l'idée d'un album solo du chanteur Gaz Coombes apparaît toujours comme quelque chose de neuf. L'artiste vient pourtant de publier son troisième disque solitaire, aux aspirations une fois de plus bien éloignées des éclairs rock'n'roll de son fougueux trio. *"Sur mes deux premiers albums solo, j'ai volontairement voulu marquer une différence*, explique-t-il, caché sous son inséparable chapeau. *J'avais joué dans un groupe à guitares durant 20 ans, j'avais besoin d'essayer de nouveaux instruments, d'explorer la musique. Sur cet album, je suis retombé amoureux de la guitare électrique et j'ai repris du plaisir à faire des sons amplifiés."* Plus nerveux que son prédécesseur "Matador", "World's Strongest Man" est un album de pop aux relents électroniques et aux aspirations krautrock, comme l'indiquent des titres tels que "Deep Pockets" ou "Walk The Walk". Une influence involontaire, selon l'artiste : *"Je crois que c'est parce que je ne suis pas un bon batteur. Je ne suis pas doué pour les roulements. Du coup, mon style est un peu du* motorik *par défaut. J'aime le rock allemand des années 70, sa liberté, ce mélange d'électronique et d'instruments organiques, mais sans que cela soit non plus une fascination."* Ce que révèle ici Coombes, en creux, c'est qu'il a une fois de plus réalisé l'album seul (ou presque) : *"J'ai joué de la plupart des instruments. Une idée me venait au piano ou à la basse, je l'enregistrais tout de suite. Ensuite, j'en faisais une boucle et je m'asseyais à la batterie jusqu'à ce que je trouve le rythme adéquat. J'étais libre de jouer et d'enregistrer à ma guise, d'expérimenter et de trouver le bon son pour chaque chanson. Chez moi je travaille de façon très spontanée, j'ai de nombreuses idées que je finalise ensuite dans un vrai studio où on peut leur donner une forme"*. Dans sa maison de l'Oxfordshire, Gaz a envahi tout l'espace collectif afin de pouvoir saisir l'inspiration à toute heure de la journée. *"Avant, j'occupais le sous-sol, et j'ai remonté tout mon matériel dans la maison. Ça occupe tout le salon et les couloirs, c'est assez cool. Ça fait du bien de sortir de l'obscurité."* Qu'en a pensé sa famille ? *"La musique et les instruments ont toujours fait partie de la maison, mais maintenant que j'ai remonté pas mal de choses il y a des kits de batterie dans le salon, des synthétiseurs partout, et mes filles adorent. Je suis content qu'elles puissent évoluer dans un environnement créatif et ouvert. Si elles veulent jouer avec la batterie elles peuvent. Souvent elles entrent dans la pièce alors que je suis en train de chanter et restent écouter."* Derrière son esthétique douce, l'album n'hésite pas à rebondir sur l'actualité politique du moment, que ce soit le Brexit, Trump ou le mouvement #metoo : *"C'est quelque chose qu'on ne peut ignorer, surtout depuis ces deux dernières années. Je pense qu'on arrive au point de rupture. Il y a dans l'album quelques références à ces hommes blancs riches qui se croient tout permis. Je hais ces attitudes de mâle alpha. J'ai deux filles, je vis dans une maison avec trois femmes et il n'y a pas la place pour être un connard."*

Le journal de Mickey et Danny

Que deviennent Mick Quinn et Danny Goffey, brillantissimes bassiste et batteur de Supergrass ? Quinn a formé, en 2010, The DB Band (dérivatif heavy de son glorieux groupe, séparé dans l'insuccès en 2014) et joué dans un projet garage, The Beat Seeking Missile. Il joue, depuis 2015, de la basse dans Swervedriver, formation d'Oxford. Danny Goffey, lui, a été assez actif : il fut le batteur des Hot Rats, duo de reprises fondé avec Gaz Coombes, celui de Baby Shambles en 2010 et a régulièrement accompagné Coombes, Carl Barât, Pete Doherty, etc. dans de prestigieux concerts hommages (au Velvet Underground et aux Beatles). Depuis 2015, Goffey est également artiste solo, son deuxième album, "Schtick", sort le 22 juin.

Jamais dire jamais

Alors que Gaz s'apprête ainsi à partir en tournée avec son groupe de scène, les chansons de jadis devraient occuper peu de place dans son spectacle : *"Il m'arrive de jouer 'Moving', parfois 'Caught By The Fuzz', mais c'est plus un truc de rappel, sans le groupe. Ça me paraît absurde de jouer des chansons de Supergrass avec un groupe qui ne sonne pas aussi bien que le groupe original. Je veux faire quelque chose de neuf, du Gaz 2.0"*. Est-il un jour possible qu'il retrouve Mickey et Danny ? *"On n'a pas l'intention de se reformer, même s'il ne faut jamais dire jamais. Je ne veux pas être trop idéaliste non plus, je comprends les réalités de chacun. Si les gars voulaient le faire et qu'il y avait une grosse offre d'un festival, peut-être que je l'envisagerais, mais je ne le ferais pas non plus uniquement pour l'argent."* ★

RECUEILLI PAR ERIC DELSART

Album *"World's Strongest Man"*
(Hot Fruits/ Caroline)

Photo DR

"La question n'est pas de savoir si mon travail sera saturé, mais *comment* il sera saturé"

UNKNOWN MORTAL ORCHESTRA

pop Ruban Nielson, le savant fou de Portland, sort un quatrième album funky comme du Prince mais saturé comme du punk.

Néo-Zélandais établi dans l'Oregon, Ruban Nielson est assurément l'élément le plus insaisissable d'une pop hybride moderne elle-même assez dure à cerner. Peut-être aussi celui qui, dans cette bande qui n'en est pas vraiment une (MGMT, Mac DeMarco, Tame Impala, etc.) est le plus sous-estimé. Depuis 2011, Unknown Mortal Orchestra affine une œuvre lo-fi en diable, qui a pris son envol en 2015 avec "Multi-Love" album aux influences plus funky, porté par le fantastique single du même nom. Après avoir exposé à son auditoire les souffrances et les joies du polyamour, Nielson se contente de jouer au polyinstrumentiste sur un quatrième album, tout aussi dansant mais surtout éminemment varié. Qui se cache derrière tout ça ? Un trentenaire qui porte une casquette *Hawaii* sans ironie (il vient de l'océan Pacifique lui aussi) et s'exprime avec la voix la plus douce qui soit.

Quatre pédales fuzz

ROCK&FOLK : Parlez-nous un peu de votre laboratoire…

Ruban Nielson : J'ai une pièce remplie de magnétophones à bandes, et de pédales. Chez moi, j'ai construit une sorte d'endroit dédié à la distorsion. Quand j'enregistre, la question n'est pas de savoir si mon travail sera saturé, mais *comment* il sera saturé. Je ne suis pas capable d'enregistrer un son propre. J'ai essayé, mais j'ai depuis décidé d'accepter le fait que j'aime les sons sales. Parfois, il faut que je branche quatre pédales Fuzz Face en série pour obtenir le son que je désire… Les deux premiers albums ont été enregistrés au sous-sol chez moi, la nuit. J'ai décidé de déplacer mon matériel dans une pièce avec la lumière du jour pour le troisième album et, pour celui-ci, j'ai encore essayé de faire quelque chose de nouveau. J'ai toujours été fasciné par la mythologie autour du mur de Berlin, où David Bowie et Iggy Pop ont enregistré. Je me suis demandé quel pourrait être l'équivalent aujourd'hui. Ma première idée a été d'enregistrer le plus près possible de la zone démilitarisée à la frontière des deux Corées. J'ai trouvé un studio, au Sud bien sûr, mais qui était dédié à la K-Pop, cette pop numérique très propre. Ça n'a pas collé, mais j'ai essayé… J'ai aussi enregistré à Reykjavik ou à Hanoï. C'est là que mon père a enregistré un solo de saxophone, en pleine mousson…

R&F : Vous faites partie du club des gens qui font leurs disques seuls, en jouant tout eux-mêmes. Ceux qui l'ont fait, Paul McCartney, Stevie Wonder, Tame Impala, obtiennent toujours un résultat très particulier…

Ruban Nielson : "Multi-Love" a été fait avec mon frère, mais c'est vrai que je travaille seul la plupart du temps. Le but, quand je m'enferme, est d'atteindre un état de surexcitation. J'aime faire les choses sans aucune méthode. Que le morceau soit psychédélique, disco, lo-fi, ou tout à la fois, j'aime les accidents, les erreurs.

R&F : Le fait que "Multi-Love" décrive votre vie sentimentale en détails s'est-il avéré problématique ?

Ruban Nielson : Souvent, les romanciers ont de gros problèmes avec leurs proches parce qu'ils racontent leurs histoires intimes. Des familles ont été brisées. C'est pour ça que je ne lis plus les interviews des écrivains que j'aime bien, je ne veux pas connaître les coulisses. J'ai un peu connu la même chose avec le disque. L'erreur que j'ai faite, c'est de tout raconter dans une interview à Pitchfork. Le journaliste est venu passer quelque jours chez nous et j'ai fini par lui expliquer toute l'histoire, au milieu de tas d'autres choses. Et l'article n'a parlé que de ça… Je persiste cependant à croire qu'il faut mettre des éléments personnels dans l'art, c'est indispensable.

R&F : Vous sentez-vous partie prenante de cette scène pop à la fois psychédélique et électronique, qui est partout depuis MGMT ?

Ruban Nielson : Pas vraiment. Mais "Multi-Love" est sorti au moment où Tame Impala partait dans la dance et où Kendrick Lamar s'est mis à devenir funky, alors je me suis senti moins incompris. Du reste, je constate qu'il n'y a pas eu grand-chose de purement rock qui m'ait vraiment excité ces dernières années. J'adore les textures de guitares, mais je suis en revanche plutôt content que les groupes à murs d'amplis, ce truc très masculin, aient un peu disparu du paysage. J'ai lu récemment que les filles achetaient plus de guitares que les garçons. Tant mieux.

Délimitations esthétiques

R&F : D'où vient cette versatilité totale, cette absence de barrière ?

Ruban Nielson : Quand j'étais dans des groupes punk en Nouvelle-Zélande, il y avait d'un côté les groupes cool, de l'autre ceux qui ne l'étaient pas. Moi, j'étais pourtant ému par d'autres choses, mais je n'avais pas le droit de le dire : Steely Dan, le disco ou Frank Zappa — les punks n'ont pas vraiment adoubé Zappa, ce qui est une erreur. En grandissant, j'ai compris que ces délimitations esthétiques étaient grotesques. Pour les musiciens, tout a toujours été beaucoup plus chaotique. Le jour où j'ai lu que Rick Wakeman avait joué sur le premier album de Lou Reed, je me suis senti libéré. C'est drôle, maintenant j'ai le problème inverse. Quand le nouveau single, "American Guilt", est sorti, tout le monde s'est plaint de l'absence des synthétiseurs et de l'omniprésence des guitares…★

PROPOS RECUEILLI PAR BASILE FARKAS

Album *"Sex & Food" (Jagjaguwar)*

Photo Neil Krug-DR

"C'est une citation de Robert Smith"

METRO VERLAINE

Aidé par le guitariste de Crocodiles, le groupe ébroïcien sort un premier album d'une langueur nullement monotone.

new wave

Un voyage à Londres qui tourne court, un goût prononcé pour la poésie et la new wave, de bonnes rencontres : c'est en résumé l'histoire de "Cut-Up", premier album de Metro Verlaine, groupe d'Evreux sous influence anglo-saxonne (l'inverse est plus rare), qui cite Richard Hell ou Joy Division et oscille entre paroles noires et mélodies pop, puissance et élégance.

Son regard est pareil au regard des statues

La première fois qu'on a croisé Metro Verlaine, ils étaient trois. Raphaëlle, chanteuse à l'organe puissant ; Axel, guitariste, auteur-compositeur, fan de Cure et de poésie et enfin, Joe, batteur à la frappe également impressionnante. Romain, le bassiste, est arrivé ensuite, rejoint depuis par Charlie Rowell, fondateur de Crocodiles, groupe californien de pop noisy, producteur de "Cut-Up". Au départ, Metro Verlaine était un duo, formé par Axel et Raphaëlle. *"C'est l'ennui de l'existence,* explique le guitariste, *qui nous a poussés à devenir créatifs. A Evreux, comme dans d'autres villes de province, tu as le choix entre picoler et déconner pour te sentir vivant ou tenter des trucs positifs."* A l'époque, Raphaëlle termine le lycée et Axel rentre de Londres. "*J'étais parti avec deux copains en janvier, on avait 100 euros en poche et on s'est dit :* 'vivons le trip bohème rock'n'roll jusqu'au bout et trouvons un boulot.' *Ça s'est révélé plus difficile que ça en avait l'air...*" Retour à la case Evreux. Pour Axel et Raphaëlle, Metro Verlaine n'a jamais été une distraction. *"On s'est mis à le faire très sérieusement, on ne s'est jamais trop pris au sérieux pourtant. C'est une citation de Robert Smith, je voulais la placer !"* Dès les premières compositions, très basiques, Axel réalise le potentiel de sa partenaire. *"En l'entendant chanter avec autant de passion, je me suis dit qu'on avait une chance incroyable d'être un vrai binôme. Elle m'inspire, elle donne une autre couleur à mes paroles."* Quiconque a vu le groupe sur scène sait que Raphaëlle concentre les regards. Et pas simplement parce qu'avec ses cheveux peroxydés et son air boudeur, elle est une cousine frenchy de Debbie Harry. Elle se jette dans chaque morceau avec abandon et cette authenticité brute qui va droit au petit cœur noir des amoureux de rock. *"A la base, je chantais en soirée avec des copines. Quand j'ai chanté avec Axel, il m'a dit que j'avais quelque chose. Je n'en étais pas consciente."* Le premier concert en duo a lieu pour le tremplin d'un festival à Giverny, Rock In The Barn. Raphaëlle se souvient d'avoir été *"au top de l'angoisse. Mais, une fois sur scène, il s'est passé un truc qui a fait que ça a roulé tout seul. D'un coup d'un seul, je me fichais de ce qu'on pouvait penser."* Metro Verlaine gagne et croise la route de Charles Rowell à Giverny. *"On a beaucoup discuté et bu ce soir-là,* se souvient le Guitariste de Crocodiles, dernier arrivé du gang. *J'ai aimé ce que j'ai vu sur scène, su qu'ils pouvaient aller plus loin. De passage en France pour voir ma future femme, j'ai reçu le message d'Axel me demandant de produire l'album sur le chemin du retour. J'y ai vu un signe, une vraie raison de revenir, en plus de l'amour. J'étais inquiet, c'était ma première production, mais on s'est bien entendu. Tout s'est fait d'une façon très naturelle : on a le même humour, les mêmes inspirations et idées sur la musique, le son."*

Pléiade de groupes

Quelques noms de groupes et musiciens rendant hommage, volontairement ou pas, à des poètes et romanciers : Tom Verlaine, The Verlaines, The Auteurs, Breton, Cabaret Voltaire, The Orwells, Marquis De Sade, Sade, Jean Beauvoir, Mike Rimbaud, Steve Shelley (Sonic Youth), Pete Shelley, The Baudelaires (garage de Melbourne), Corneille, Kafka On The Shore (indie du Tennessee), The Hemingways (rock londonien), Sartre (punk canadien) et, enfin, triste souvenir, The Jean D'Ormesson Disco Suicide de Julien Doré.

Le couchant dardait ses rayons suprêmes

L'enregistrement de l'album a eu lieu dans une vieille maison de campagne transformée en studio par l'ingénieur du son, Arthur Guegan, avec Charlie aux manettes. Et quelques surprises à la clé. *"Certaines paroles ont été écrites quelques minutes avant la prise et ce sont celles que je préfère,* raconte Axel. *On s'était fait tout un film de l'enregistrement... Comme toujours, il y a eu million d'imprévus. On était persuadés d'avoir une très bonne chanson et, en la réécoutant, on s'est dit :* 'Quelle catastrophe...' *On l'a rayée de nos vies ! Depuis le studio, on se connaît mieux. On arrive à se jeter des verres au visage sans que ça prenne des proportions démesurées. Des verres vides, je précise."* "Cut-Up" a dépassé les attentes de Metro Verlaine. Et de la critique, pas toujours tendre quand un groupe de rock chante en français. Les premières chroniques parlent d'un disque sombre, mélancolique et agressif. Une description qui convient à Axel. "*Chez nous, il y a toujours une facette noire, violente, même si on ne fait pas du metal ou du hardcore, mais aussi une vraie douceur, un penchant pour la pop. Peut-être qu'on préfère que les gens ne voient que le côté dark. Au moins, ils nous foutent la paix."* ★

RECUEILLI PAR ISABELLE CHELLEY

Album *"Cut-Up" (Hold On Music)*

Photo DR

Photo Alex John Beck-DR

"Une rupture ! C'est le meilleur moyen pour écrire de bonnes chansons"

ASH

rock Les Nord-Irlandais, champions de la power pop il y a quelques années, sont de retour avec leur septième album. Retrouvailles enjouées.

Des refrains impossibles à sortir du crâne, des murs de grosses guitares comme on n'en fait plus, des débats interminables dans le courrier des lecteurs de Rock Sound… L'évocation de Ash ramène, bien sûr, aux pétaradantes années 90.

C'est au milieu de cette décennie que le jeune trio connut un succès fou, avec le single "Girl From Mars", puis l'album "1977". Ash, en pleine fiesta britpop, était évidemment considéré avec un certain dédain. Ces gamins de Downpatrick (Irlande du Nord) passaient, comme les Undertones en leur temps, pour les ploucs de la bande. Ils n'avaient pas le dandysme de Blur ni le recul postmoderne de Pulp, mais ils avaient de sacrées mélodies…

Joe Strummer était fan

Plus de vingt ans après ces heures de gloire, Tim Wheeler, Mark Hamilton (basse) et Rick McMurray (batterie) sortent un septième album, "Islands". Délocalisé aux deux tiers à New York depuis 2005, le trio n'a jamais cessé de tourner ni d'enregistrer. Qu'attendre d'un disque de Ash en 2018 ? Tout bêtement : des morceaux power pop qui tiennent leurs promesses. Wheeler, d'humeur joviale au bout du combiné, semble en tout cas fier du travail accompli. *"C'est parce que j'ai traversé une rupture ! C'est le meilleur moyen pour écrire de bonnes chansons. Celles-ci sortaient les unes après les autres et sonnaient plutôt bien. J'en ai fait une douzaine comme ça puis nous sommes allés en studio. Je n'ai pas eu beaucoup de question à me poser. Cela a été une expérience très cathartique,*

je me suis senti beaucoup mieux après." Ash, tout de même, a un peu évolué. Wheeler a 41 ans et sait faire autre chose que du bubblegum. Il le prouve, à petite dose, sur une chanson au canevas blues ou une autre, dotée d'arrangements électroniques. *"Les gens ne me croient jamais quand je dis que j'adore les synthétiseurs... Nous ne sommes pas uniquement punk."* Il n'empêche, le single, "Buzzkill", est enrichi de la présence de deux Undertones justement, Damien O'Neill et Mickey Bradley, qui viennent assurer les chœurs virils. *"J'ai réalisé que le morceau copiait leur style, j'ai donc trouvé poli de leur demander de venir chanter dessus. Je suis ami avec eux depuis des lustres. Dans les années 90, j'ai eu la chance de rencontrer la plupart des grands musiciens punk. Ils nous aimaient bien en général. Joe Strummer était fan, Stiff Little Fingers et les Buzzcocks nous ont félicités..."* Avant de découvrir le punk, Tim Wheeler fut, comme Rivers Cuomo de Weezer, un fan de heavy metal. *"C'est ce que j'ai essayé de jouer en premier, mais c'était bien trop difficile. La découverte de Nirvana, à 15 ans, a été capitale. Tout a coulé de source. J'ai découvert les Pixies, les Stooges, les Ramones. Et j'ai voulu monter un groupe qui sonne un peu comme un mélange de tout ça."*

Les bienfaits de Therapy?

Est-il facile d'être un groupe d'Irlande du Nord ? ***"Quand nous étions adolescents, le show business n'existait pour ainsi dire plus à Belfast. Les troubles étaient à peu près terminés, mais il n'y avait rien. L'époque des Undertones était terminée, il n'existait que deux clubs où les groupes pouvaient jouer à l'époque. Heureusement, Therapy? est arrivé, juste avant nous, et le groupe a ouvert la voie."***

Le succès, c'est rare, est arrivé immédiatement. *"A l'été 1995, je venais de sortir du lycée et 'Girl From Mars' est devenu un gros hit. On est tout de suite partis en tournée, partout dans le monde, au Japon, en Amérique, puis on a enregistré notre premier album, qui est devenu un énorme succès. Je n'étais pas préparé à autant de gloire, j'étais un gamin tranquille qui n'avait pas besoin d'autant d'attention. On s'est retrouvés dans des magazines pour adolescentes. Je n'avais pas monté un groupe pour ça... Et puis, il fallait sortir des tubes, la pression était folle."*

Dès le deuxième album, celle-ci atteint de plein fouet le chanteur. *"J'ai pratiquement fait une dépression nerveuse en 1997, c'est pour ça que 'Nu-Clear Sound' était un disque un peu sombre.'* C'est la prévisible fin de l'innocence pour le groupe, qui joue un temps avec une guitariste (la formidable Charlotte Hatherley, jusqu'à 2006), enregistre encore un bon disque, "Free All Angels" (2001), puis "Meltdown" (2004) et "Twilight Of The Innocents" (2007). Ensuite ? Wheeler déclare ne plus vouloir enregistrer d'album et le groupe se lance, en 2009, dans une curieuse série de 26 singles (un par lettre de l'alphabet) publiés en ligne, évidemment avec un succès moindre. Après "Kablammo !", en 2012, Ash entame une troisième décennie d'existence, dénuée de toute angoisse. *"Nous ne passons plus autant qu'avant à la radio, mais qui s'en soucie franchement ? Nous avons eu la chance d'être dans le mainstream, désormais nous jouons pour nos fans, les gens qui nous aiment. Les trios ont quelque chose que les autres n'ont pas, un lien très fort. Je suppose que c'est ce qui nous a permis de tenir."* ★

BASILE FARKAS

Album *"Islands" (Infectious/ BMG)*

PARQUET COURTS

Le groupe américain à compositeurs multiples sort de sa zone de confort sur un nouvel album audacieux dans la forme et insurrectionnel sur le fond.

Parquet Courts vient de New York mais pourrait très bien composer et répéter du côté de Londres ou Manchester. Sa musique évoque autant les tribunes surchauffées de l'East End que les premiers accords punk sans concession qui ont enflammé les cerveaux de la jeunesse britannique voilà quarante ans. Son nouvel album, le cinquième officiellement en huit années d'existence, "Wide Awake !", a la colère assumée et le rythme envoûtant. C'est un disque imparable, incandescent, fier et sûr de sa force. Enregistré entre le Texas et New York, produit avec l'aide de Danger Mouse, hanté aussi bien par le hardcore américain originel que Grace Jones, Donald Trump, Johan Cruyff et une chorale d'enfants, il offre quelques chansons éternelles, à hurler avant la baston ou avant la révolution. Pareil. Parquet Courts est un paradoxe vertigineux et admirable, capable de séduire les bobos collectionneurs de vinyles comme les hooligans insoumis. Disque tatouage, qui ne s'effacera jamais ! Austin Brown et Andrew Savage (qu'on peut aussi désormais appeler A. Savage depuis qu'il a goûté aux joies des aventures en solo) sont à Paris dans les locaux de leur label. Et même s'ils ont un QI mille fois supérieur à la moyenne des musiciens actuels, ils n'oublient jamais que c'est l'instinct qui doit l'emporter. Les chansons se moquent des diplômes et des postures, elles ont toujours préféré la rage libératrice, qu'elle soit rock, punk, pop ou funk.

RECUEILLI PAR JEROME REIJASSE

Photos Ebru Yildiz-DR

“Plus direct,
plus frontal,
plus politique”

ROCK&FOLK : En préambule, il faut vous féliciter pour ce cinquième album. Il est formidable, mais on imagine que tout le monde vous tient le même discours, les journalistes ne sont pas réputés pour leur courage…
Andrew Savage : Détrompez-vous. Selon moi, il n'y a pas assez de gens qui nous le disent. Et donc, merci beaucoup. Mais vous avez raison : ce sont généralement plutôt les fans et nos proches qui ont le courage de nous dire ce qu'ils pensent vraiment de nos chansons. Les journalistes, eux, préfèrent se montrer aimables et courtois, quitte à ensuite nous étriller quand ils écrivent leurs articles, seuls devant leur ordinateur... Un peu de sincérité frontale ne ferait de mal à personne pourtant...

R&F : Comment décririez-vous ce disque ? Il dégage quelque chose qui pourrait séduire certains hooligans du siècle dernier, une sorte de violence jubilatoire ?
Andrew Savage : Pour le côté hooligan, je ne suis pas certain d'être d'accord mais oui, il a quelque chose de décomplexé, il est aussi assez dansant, entraînant, il est à la fois crieur et chanteur mais si quelqu'un me demandait de décrire cet album, je lui conseillerais juste d'aller l'écouter. Ne me demandez pas de décrire quelque chose que vous pouvez ressentir sans aide extérieure. Un auditeur doit mettre sa propre vie, ses propres émotions dans les disques qu'il écoute. Il doit s'en emparer, en faire sa chose à lui...

R&F : Votre biographie officielle parle d'un disque qui s'intéresse à l'indépendance, l'individualité, la collectivité et le communautarisme…
Andrew Savage : Tout à fait et je pense que la chanson qui fait référence à tout ça est la première de l'album, "Total Football". Elle est en quelque sorte le manifeste qui annonce ce qui va suivre. Cette chanson évoque cette nouvelle ère dans la culture américaine : comment les jeunes sont de plus en plus attirés par l'idée de collectivité. L'identité américaine basée sur l'individualisme et l'hyper virilité — un homme n'a besoin de personne pour s'imposer en gros — est devenu un cliché. Un cliché qui a besoin d'une vraie mise à jour. Ça parle de la jeunesse qui recherche intensément une idéologie plus collective... Mais bien sûr, la jeunesse est en même temps très séduite par l'individualité. Il faut donc que l'individualité propose aussi de nouvelles réponses, des réponses qui devront offrir autre chose que la définition même de l'individualité assénée constamment par la culture américaine. Là encore, une mise à jour s'impose. L'idée de cette chanson provient de cette théorie footballistique, celle du football total, incarnée par Johan Cruyff. Et les paroles sont inspirées par des manifestes de différents artistes du 20ᵂ siècle, ce qui leur donne cet esprit très proche des Youth Crew dans la scène punk hardcore des années 80. C'est un message positif, comme ceux véhiculés à l'époque, quand les gamins du hardcore vantaient les mérites de l'unité, de la fraternité... C'est une chanson avec des breaks, nos voix sont ensemble, comme un gang vocal, c'est très entraînant, très pop finalement. Au départ, la ligne de basse pour ce titre était plutôt new wave, un peu à la Devo et puis, ça a évolué vers quelque chose d'avantage dans l'esprit du hardcore. Cette chanson, quelque part, souhaite aussi être comme une antithèse aux stéréotypes qui dictent depuis trop longtemps ce que devrait être un Américain dans l'inconscient collectif. Elle est une opposition au modèle Tom Brady *(célèbre quarterback de la NFL)*, c'est d'ailleurs pourquoi on peut entendre chanter à la fin "Fuck Tom Brady". Cette idée qui voudrait qu'il existe un archétype du mâle américain... Ou du mâle occidental, oui... Les gens ont de plus en plus de mal à s'identifier à ça. Et les jours de ceux qui valident ce modèle et qui sont au pouvoir sont comptés. Un changement arrive et cette chanson représente cela : une période annonciatrice de changements profonds...

R&F : Ce disque tournerait aussi autour de l'amour et de la mort ?
Austin Brown : Oui. La chanson qui pourrait le mieux symboliser cela, c'est sans aucun doute "Back To Earth", une chanson aux accents hip-hop et dub, les voix, elles, ont été inspirées par Townes Van Zandt. C'est une chanson avec une vision plus personnelle, elle traite de comment toutes ces choses négatives aujourd'hui affectent ma propre vie... S'efforcer de rechercher l'amour est une façon de transcender les ténèbres, de recréer un sentiment de communauté, de trouver la voie pour un changement positif et effectif. L'amour est un concept qui n'a pas de contraire. C'est une façon de résister à tout d'une manière positive. *"L'amour est le seul poing que l'on doit utiliser pour se battre"*, dit la chanson. C'est la seule arme capable de renverser le pouvoir. L'homme aura toujours plutôt tendance à privilégier la violence, pour obtenir ce qu'il veut ou pour répondre à la violence. Répondre à la haine avec encore plus de haine ou choisir le cynisme pour ne pas avoir à participer, à choisir... Cette chanson rappelle qu'on n'a pas beaucoup de temps à passer sur cette planète et qu'il vaudrait mieux faire les bons choix... C'est un disque qui se conjugue au présent. Précédemment, on avait

enregistré des chansons plus introspectives, comme sur "Human Performance", sur lesquelles les gens pouvaient rattacher leurs propres émotions. Là, c'est plus direct, plus frontal, plus politique, oui. Les gens vont comprendre de quoi on parle, c'est beaucoup plus précis, explicite.

R&F : Il est également possible d'aimer ce disque pour ce qu'il dégage, sans se soucier du fond ?
Austin Brown : Je vous rassure, nous ne sommes pas des activistes non plus ! On n'écrit pas un blog politique, cela reste de la musique. On ne brigue pas un mandat ou un poste au gouvernement *(rires)*. Nous sommes avant tout des artistes qui observons le monde, qui tentons de communiquer.

R&F : Danger Mouse a produit le disque. Pourquoi lui ? Que vous a-t-il apporté ?
Andrew Savage : Tout d'abord, on ne l'a pas contacté. C'est lui qui est venu vers nous. J'imagine qu'il était au chômage, prêt à bosser avec n'importe qui. *"Parquet Courts ? Allez, pourquoi pas !" (rires)*. Il nous a surtout poussés à emmener nos idées plus loin. A faire ce qu'on avait exactement envie, en fait. On n'avait pas besoin de producteur dans l'absolu. Mais sur la chanson "Violence", par exemple, c'est lui qui nous a suggéré d'ajouter deux autres lignes de basse. Et il avait raison, ça fonctionne à merveille ! L'objectivité d'une personne extérieure au groupe peut parfois te permettre d'aller bien plus loin... Surtout quand elle n'essaye pas de s'immiscer dans l'amitié quasi insulaire d'un groupe...
Austin Brown : Les chansons étaient quasiment terminées quand il nous a rejoints. On savait quel genre de disque on souhaitait faire : un disque très rythmé, qui va de l'avant, avec des chansons au groove sauvage et pleines d'émotions différentes. Pour être tout à fait honnête, je ne connaissais pas plus que ça son parcours. Mais il a suffi qu'on discute pour comprendre à quel point il était passionné et cultivé. S'il avait voulu faire un disque de Danger Mouse, cela n'aurait pas fonctionné. Il s'est vraiment mis au service du groupe, nous a poussé dans nos retranchements. Parquet Courts existe encore aujourd'hui parce qu'il s'est toujours accordé le droit de n'en faire qu'à sa tête. Peu importe le style pratiqué, l'endroit où l'on enregistre ou les personnes avec lesquelles le groupe travaille.

Cheveu, mon neveu !

Depuis 2003, un trio parisien mélange synthés et guitares, brutalité et bonnes idées : Cheveu. Cela n'a pas échappé à Andrew Savage, grand amateur de ces aventuriers du label Born Bad, qui ont récemment joué avec des musiciens du Sahara ou consacré un opéra au cycliste Marco Pantani. Savage : *"Je crois que Cheveu est bien plus populaire aux Etats-Unis qu'ici, en France. En Amérique, le groupe navigue dans certains cercles, comme ceux de l'expérimental, du garage ou du punk et il en fait partie intégrante. J'adore ce groupe !"*

Les définitions binaires

R&F : Ce disque est punk et nerveux, mais aussi funk et dansant, il est noir et blanc d'une certaine façon mais ne ressemble pas à une énième tentative de simplement copier le passé.
Andrew Savage : Je le vois plus comme un arc en ciel. Un spectre assez large de couleurs. Les définitions binaires, ce n'est pas trop notre truc... Mais si vous voulez dire que la force de Parquet Courts, c'est son identité, je suis d'accord.

R&F : Vous avez la réputation d'être un groupe plutôt cérébral mais votre musique semble toujours dissimuler un monstre, quelque chose de viscéralement sauvage, tapi dans l'ombre ?
Andrew Savage : Oui, mais ce monstre n'est pas vraiment caché sur l'album. Il est sorti, toutes griffes dehors. Mais je vais vous laisser définir le monstre que je suis. Moi, je me vois quand même plus comme un simple être humain qui a des pensées et des émotions. Mais comment ne pas être en colère en tant que citoyen américain aujourd'hui ? Ça m'aurait semblé bizarre, voire malhonnête si cette colère n'avait pas été retranscrite, d'une manière ou d'une autre, sur ce disque. Il ne pouvait en être autrement. ★

Album *"Wide Awaaaaakeu!" (Rough Trade/ Beggars)*

“Syd m’a offert une pipe à haschich”

TWINK SE SOUVIENT

Héros souterrain absolu, le batteur de **Tomorrow**, **Pretty Things** et **Pink Fairies** raconte une vie d’extravagances, de mime et d’amitiés avec **Jimi Hendrix** et **Syd Barrett**.

RECUEILLI PAR JEAN-EMMANUEL DELUXE

John Charles Edward Alder *alias* Twink, surnommé ainsi à cause de sa chevelure bouclée et d’une lotion capillaire, est une légende. Batteur doué, mime et guitariste, celui qui fût un membre émérite des Pretty Things et des Pink Fairies au sommet de leur créativité a traversé les riches heures du psychédélisme britannique. Ex-garçon sauvage désormais converti à l’islam sous le nom de Mohammed Abdullah, il n’a rien perdu de son cool légendaire. Son actualité discographique nous donne l’occasion entre autres confidences de rétablir sa vérité sur son grand ami Syd Barrett.

Skiffle chez les scouts

ROCK&FOLK : Vous êtes né dans une famille très musicale.
Twink : Oui, absolument. Mon père a été très influent. C’était un grand amateur de musique, tout particulièrement de big bands. Il aimait Frank Sinatra et les crooners. De mon côté, j’ai grandi en écoutant la musique populaire de l’époque d’avant le rock. Puis je suis tombé sur un film de Bill Haley & His Comets. C’est le premier choc qui m’a donné envie de devenir musicien. J’ai alors commencé par monter les Airliners, un groupe de skiffle chez les scouts, avec mes cousins. J’ai commencé par jouer de la guitare puis un ami guitariste est entré dans le groupe. Il était incroyable alors je lui ai dit : *“Tu devrais continuer et moi je jouerai du washboard.”* Au bout d’un moment, j’ai pu m’acheter une vraie batterie.

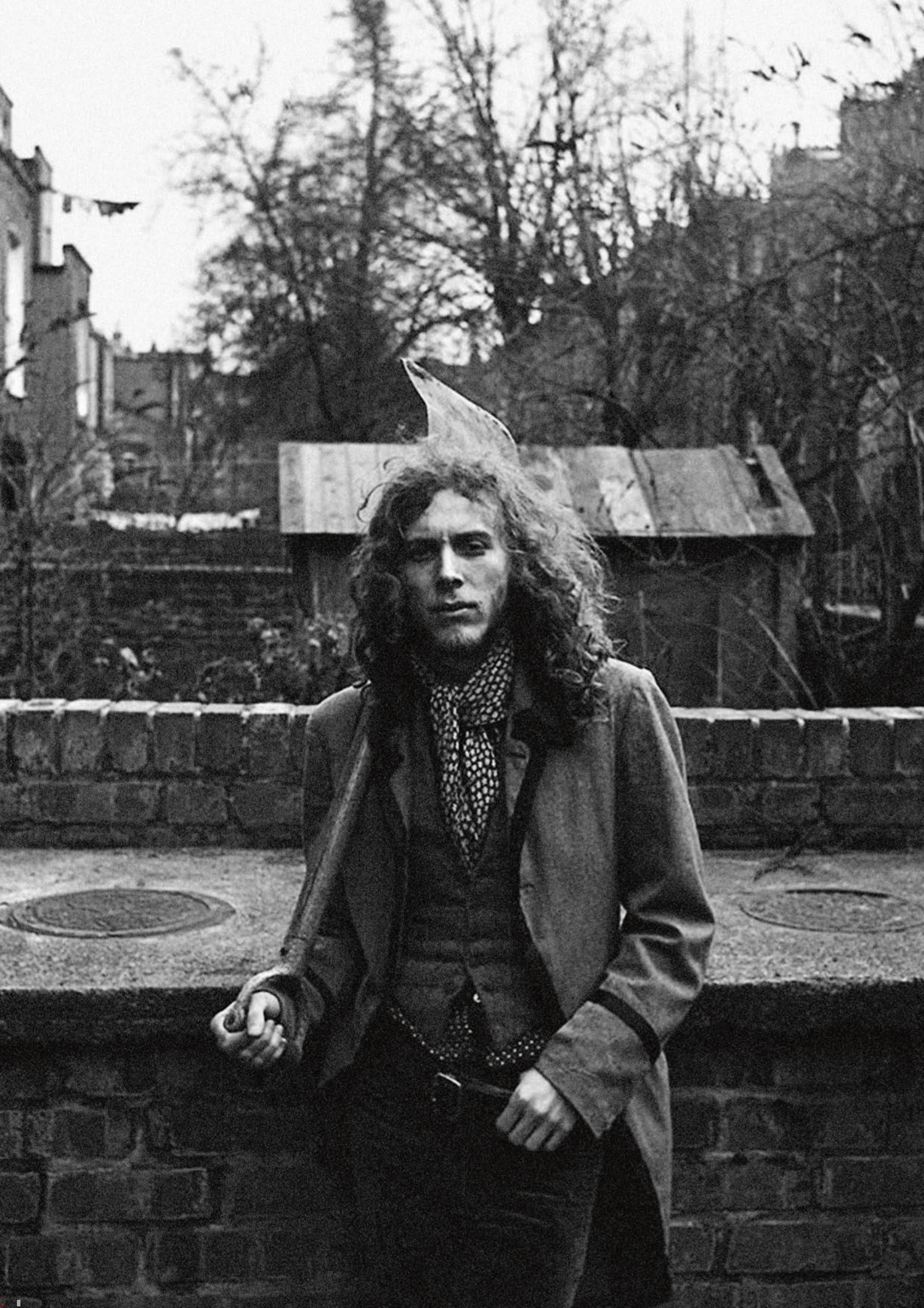
R&F : De 1963 à 1966 comment se passaient les relations avec les nombreux groupes beat qui se montaient partout en Angleterre ?
Twink : Le climat était très compétitif au niveau local dans le Suffolk. Au début de l’année 1963, j’étais à la batterie dans un groupe qui s’appelait Jimmy Pilgrim And The Strangers, que j’ai quitté pour rejoindre Dane Stephens And The Deep Beats qui sont devenus The Fairies.

R&F : Un souvenir marquant de cette période ?
Twink : Malheureusement il s’agit de l’accident tragique qui est arrivé à Dane Stephens, notre chanteur, au volant de son automobile alors que nous étions à deux doigts de décoller vers le succès. On avait enregistré “You Win” avec Mickie Most (*producteur coté pour son travail avec les Animals, Herman’s Hermits, Lulu et plus tard Suzi Quatro)*. Juste avant était sorti le single “Don’t Think Twice, It’s All Right” *(repris à Bob Dylan)* et nous commencions à être fort demandé. Dane Stephens était absolument incroyable en studio et sur scène, puis il a eu cette collision très grave, qui a interrompu l’ascension des Fairies. On a continué pendant deux ans avec un nouveau chanteur, puis ça s’est arrêté. De là, en 1966, j’ai rejoint The In-Crowd, avec Steve Howe *(futur guitariste de Yes)*.

R&F : Les In-Crowd devinrent Tomorrow et furent au centre de la scène psychédélique de Londres avec Pink Floyd et Soft Machine.
Twink : Nous avons débarqué dans cette scène sur le tard. Nous ne sommes pas arrivé avant avril 1967. Notre présentation et notre musique commençaient à changer totalement. Les choses changeaient alors extrêmement vite. La première nuit où nous avons joué au club UFO, Jimi Hendrix est venu faire le bœuf avec nous. Nous ne regardions plus en arrière. Nous jouions à l’UFO tous les quinze jours, ainsi que dans les festivals les plus importants d’Angleterre et du continent. Nous nous sommes également produits à Liverpool, au Neptune Theatre de Brian Epstein en première partie de Pink Floyd. Nous avons également fait la première partie, dans cette salle, de Jimi Hendrix. La nuit où Brian Epstein est mort.

R&F : Avez-vous des souvenirs particuliers de Jimi Hendrix ?
Twink : A cette époque, Mitch Mitchell était mon meilleur ami. Je me souviens du jour où Mitch a auditionné pour Hendrix, sans savoir s’il allait être pris. J’ai assisté à tous les premiers concerts du Jimi Hendrix Experience. A cette époque, je suis devenu assez ami avec Jimi, c’est comme ça qu’il est venu nous voir au club UFO. Il adorait le groupe. Plus tard, j’ai même joué avec lui, quelques semaines avant sa mort.

Photo Paul Welch/ Archives Rock&Folk-DR



“J’ai toujours été passionné par le mime”

R&F : Et Pink Floyd ? Vous avez été très proche de Syd Barrett…
Twink : Nous avions joué avec eux à la Roundhouse, au Saville Theatre et à pas mal d’autres occasions. Je me souviens qu’au moment où ils revenaient des Etats-Unis ils se sont arrêtés à Amsterdam où nous étions déjà. Nous devions jouer à un festival ensemble et Syd m’a offert une pipe à haschich achetée en Amérique. C’était très sympa de sa part. Et on a pu l’utiliser...

R&F : Pourquoi Tomorrow s’est-il arrêté ?
Twink : Keith West avait eu un énorme tube avec “Grocer Jack”, une chanson du “Teenage Opera”. A cause du succès de ce single il a commis de nombreux mauvais choix, il a mis Tomorrow au second plan. L’attention se détournait du groupe vers cette comédie musicale. Nous avons eu une réunion ou nous avions décidé que les deux choses pouvaient continuer en même temps, mais que Tomorrow devait garder son unité. Mais les choses ne se sont pas passées ainsi.

J’étais assez scandaleux

R&F : Puis vous avez rejoint les Pretty Things dans leur période “SF Sorrow”. Un groupe connu pour ses frasques.
Twink : Je travaillais avec l’ex-bassiste de Tomorrow, John Wood, dans un projet appelé The Aquarian Age. Je ne suis donc pas entré directement dans les Pretty Things car nous voulions faire un spectacle avec John. Puis, un jour ou j’étais à l’agence de mon tourneur, Morrison, Dick Taylor qui était là, m’a lancé : *“Twink ! nous allons à Rome ce week-end notre batteur Skip Alan nous a lâchés. Peux-tu venir nous dépanner ?”* J’ai accepté et, de là, le groupe a pris le dessus : l’enregistrement de “SF Sorrow”, le tournage du film “What’s Good For The Goose” et les concerts. Sinon, oui, c’est vrai que j’étais assez scandaleux. Mes performances sur scène avec les Pretty Things l’étaient. Mais c’était mon boulot ! On attendait ça de moi...

R&F : On vous voit faire le mime avec les Pretty Things dans l’émission Bouton Rouge, animée par Pierre Lattès…
Twink : J’ai toujours été passionné par le mime. J’adore Marcel Marceau. Je l’ai vu sur scène à Londres, c’est là que j’ai pris mes idées.

R&F : Etiez-vous conscient d’enregistrer un classique avec “SF Sorrow” ?
Twink : Sur le coup, non. Même si ça a été un plaisir d’enregistrer cet album. Les paroles et l’histoire de Phil May étaient géniales. La musique y est également fabuleuse et on doit remercier particulièrement Norman Smith *(ingénieur du son des Beatles et producteur du premier album de Pink Floyd)* pour ça ! A l’époque, je ne me disais pas : *“Oh, on est en train d’enregistrer un classique !”* Je n’ai percuté que lorsque mon père, qui avait pu recevoir un exemplaire très tôt, m’a confié que l’album était *“absolument génial”*.

R&F : “SF Sorrow” a-t-il été une influence pour le “Tommy” des Who ?
Twink : J’étais très ami avec les Who, depuis l’époque des Fairies. On traînait ensemble et j’avais l’habitude de les voir sur scène où ils étaient étonnants. Un jour, je suis passé à l’appartement de Pete Townshend afin d’écouter ses maquettes. Les Who travaillaient sur “Tommy” en même temps que nous sur “SF Sorrow”. Je me souviens qu’ils avaient trouvé un de nos acétates en studio et avaient révélé qu’ils travaillaient sur un album très semblable. Je suppose qu’ils nous ont écouté, car “Tommy” est sorti après “SF Sorrow”. Mais je ne peux pas parler pour Peter.

R&F : Vous avez également collaboré au projet de Philippe DeBarge, un riche Tropézien qui s’est *payé* les Pretty Things !
Twink : Je ne suis jamais allé à Saint-Tropez pour ce disque. J’ai enregistré toutes mes parties à Londres et c’est là où j’ai rencontré Philippe. C’était un type extra et un grand fan des Pretty Things.

“Notre but était de prendre aux riches, c’est-à-dire l’industrie du disque et de redonner aux pauvres, c’est-à-dire les hippies”

Photo archives Rock&Folk

C'est tout ce dont je me souviens. Il y a des tas d'histoires autour de la *Saint-Tropez connection* et il ne faudrait pas que la vérité empêche les bonnes histoires. Par contre ce qui est vrai, c'est qu'à mon dernier concert avec les Pretty Things, au festival de l'île de Wight, Philippe était présent. Il était en coulisse et moi j'étais complètement saoul. A un moment, il m'a dit : *"Twink, j'aimerais que tu rencontres Jane !"* Je lui ai alors répondu : *"Pourrais-tu dire à cette Française qui s'appelle Jane que je suis complètement bourré !"* Ce à quoi il a rétorqué : *"Elle est américaine."* Et là, j'ai reconnu Jane Fonda !

R&F : La fin des sixties marque l'arrivée de votre album, "Think Pink", et votre entrée dans les Pink Fairies. L'underground musical semblait avoir bien évolué depuis la période du swinging London.
Twink : J'ai enregistré "Think Pink" en 1969 alors que je faisais encore partie des Pretty Things. C'est vrai que le climat avait changé et que les fleurs s'étaient fanées. Les gens cherchaient d'autres choses et il y avait de la révolution dans l'air. C'est ce qui a motivé mon association avec les Deviants car je les trouvais intéressants. Surtout leur guitariste Paul Rudolph dont j'adorais le jeu. Avant qu'il ne rejoigne les Deviants je ne pensais pas grand-chose d'eux. A travers Paul, je me suis rapproché de Mick Farren et j'ai commencé à comprendre leur humour. Ils m'ont aidé à enregistrer "Think Pink" de même que les Pretty Things. A la suite du concert des Pretty Things à l'île de Wight, j'ai été viré du groupe pour *"comportement de rock star"*. En réalité, je suis juste tombé de ma batterie parce que j'étais ivre. Ça m'a permis de former les Pink Fairies. Au départ, les Pink Fairies auraient dû inclure Steve Took *(le percussionniste de Marc Bolan)* et Mick Farren. On a joué ensemble un

"Syd s'en serait sorti s'il avait eu le soutien des autres membres de Pink Floyd"

concert, fin 1969, mais nous étions saouls et n'avions pas répété. Le lendemain, même si je faisais aussi partie de cette conspiration alcoolique, j'ai pensé que ça n'allait pas marcher. J'ai alors contacté les autres membres des Deviants qui étaient aux Etats-Unis, pour leur dire de rentrer au Royaume-Uni et de former les Pink Fairies avec moi. C'est donc au début 1970 que l'on a commencé à enregistrer "Never Never Land", notre premier album.

R&F : Avec les Pink Fairies vous avez déménagé à Ladbroke Grove. Le centre de la contre-culture, où se trouvaient les membres d'Hawkwind et les journaux underground…
Twink : Sandy et Boss Goodman des Pink Fairies étaient encore aux Etats-Unis quand j'ai emménagé à Ladbroke Grove. J'ai été dans les premiers de cette scène à m'installer là. Puis ils sont arrivés, ainsi que Paul Rudolph avec qui j'ai partagé un appartement. C'est ainsi que tout a commencé, en organisant les choses et en communiquant avec Frendz et Oz magazine. Il y avait aussi l'agence de booking, Clearwater Productions, basée à Notting Hill Gate qui manageait Hawkwind. Nick Turner et Bob Calvert de Hawkwind venaient souvent me rendre visite pour me parler de leur groupe. On a commencé à jouer ensemble sous le nom de Pinkwind. Il y avait un vrai esprit de communauté avec de plus en plus de gens qui s'installaient. D'un seul coup il y avait des tas de nouveaux groupes comme Skin Alley, White Trash ou Quintessence...

"En 1969 les fleurs s'étaient fanées"

R&F : Comme Hawkwind, les Pink Fairies étaient considérés comme un groupe *du peuple*.
Twink : Oui, on a beaucoup joué gratuitement à cette époque. Notre but était de prendre aux riches, c'est-à-dire l'industrie du disque, et de redonner aux pauvres, c'est-à-dire les hippies. On a joué gratuitement pour de nombreux concerts de soutien et on pensait que, par essence, la musique devait être gratuite.

R&F : En 1972, vous avez monté le groupe Stars avec Jack Monk et Syd Barrett.
Twink : Stars était un groupe garage psychédélique pour qui les choses se sont faites très facilement. Ce qui s'est passé ensuite, par contre, est assez complexe. Je vais essayer de le relater point par point. Je crois qu'un jeudi soir nous avons joué au Corn Exchange et tout ce qui pouvait mal se passer s'est passé pour nous. Quelqu'un du Melody Maker *(Roy Hollingworth)* a écrit une critique très négative du concert. Avant cette soirée, nous avions joué cinq shows dans des lieux plus petits, avec succès. Cet événement bien plus important a été un désastre. Entre autres choses, Syd s'est ouvert le doigt. Deux jours plus tard, on a joué au même endroit en première partie de Nektar et ça s'est bien mieux passé. Le show était bon mais le journal n'en a pas parlé. Le mardi suivant quand le Melody Maker est paru, la Brian Morrison Agency a appelé pour parler avec Syd de la chronique. Je pense qu'on lui a dit que ce n'était pas bon pour sa carrière de continuer avec le groupe. Syd est revenu me voir à Cambridge pour me dire : *"Twink, je ne veux plus jouer"*. Brian Morrison Agency était l'éditeur de Pink Floyd et de Syd. Syd Barrett était supposé être fou, n'est-ce pas ? Comment pouvait-il être fou s'il jouait en concert avec Twink et Jack Monk ? On l'a poussé à quitter le groupe, ce qu'il a fait malheureusement.

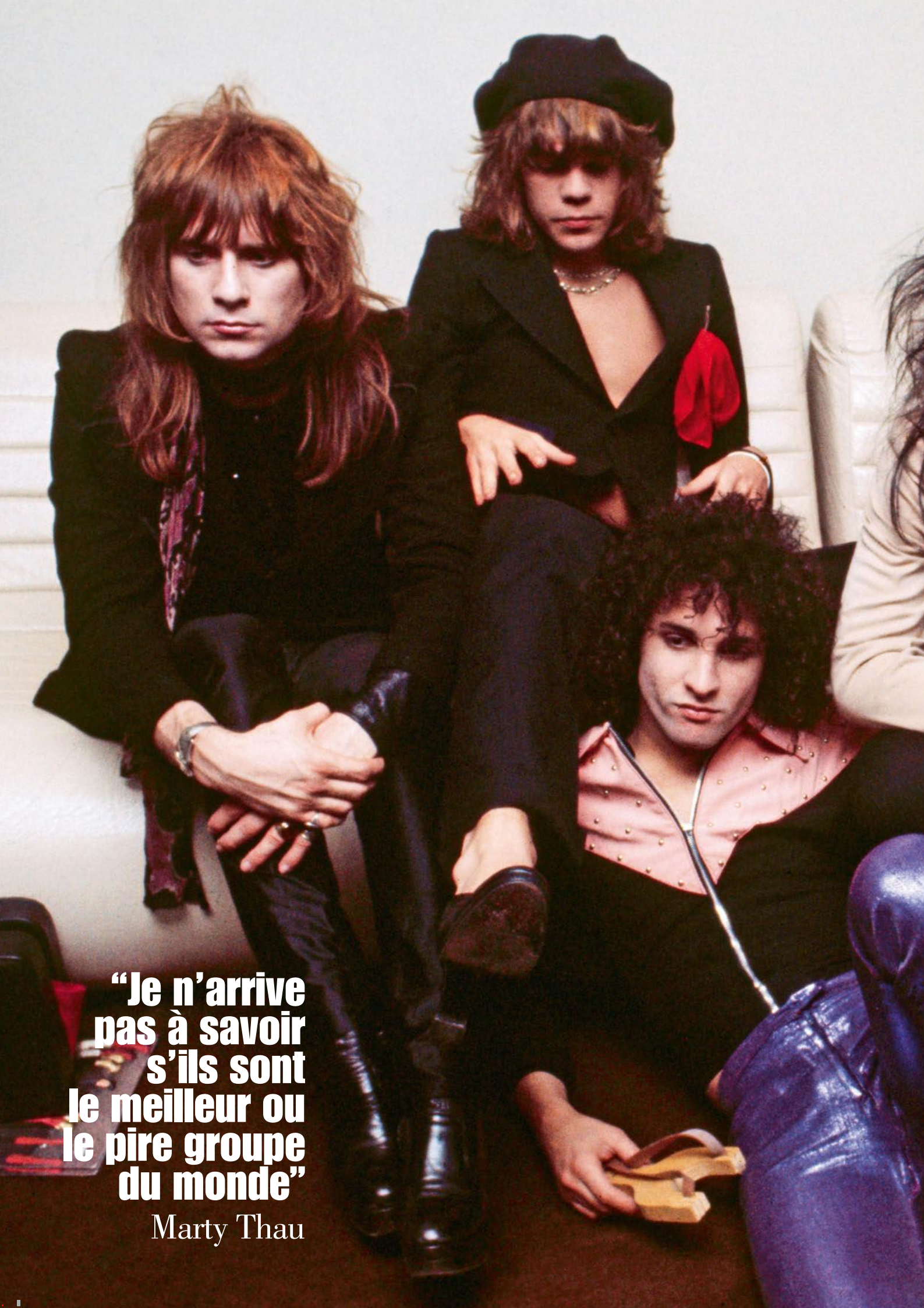
R&F : La version officielle de son éjection du Pink Floyd, quelques années plus tôt, est qu'il était devenu *"ingérable"*.
Twink : Je pense que les autres s'en sont débarrassés parce qu'ils se sont rendu compte que l'écriture de chansons était une manière de générer beaucoup d'argent. C'était Syd qui composait toutes les meilleures chansons. C'était peut-être une période difficile entre lui et Pink Floyd, mais en tant que groupe, les autres auraient dû rester proche et l'aider. Le fait qu'ils l'abandonnent n'a fait qu'empirer les choses.

R&F : Pendant un moment a circulé la rumeur que Syd Barrett avait enregistré des cassettes des répétitions de Stars.
Twink : Ce serait génial si ces cassettes réapparaissaient, mais j'en doute.

Le diamant fou

R&F : Que pensez-vous de la mythologie du *crazy diamond* ?
Twink : Je ne peux parler que pour moi-même. Mais je ne crois aucune de ces histoires. A un moment précis, quand il prenait du LSD, Syd vivait des temps difficiles, mais il s'en est finalement sorti. Je pense même qu'il s'en serait sorti plus tôt s'il avait eu le soutien des autres membres de Pink Floyd. Il est certain que, quand j'étais avec lui, il était toujours à l'heure pour les répétitions et les concerts. Il était très excité par l'idée de se produire sur scène à nouveau. C'est très triste, on l'a fait se sentir *inadéquat*. J'ai connu ça moi-même avec les Pink Fairies. J'ai traversé l'obscurité, Syd aussi, mais il s'en est sorti. Hélas, on l'a renvoyé dans ce puits en lui disant de quitter Stars. ★

Album *Star Sponge Vision "Crowley & Me" (Mega Dodo)*



“Je n’arrive pas à savoir s’ils sont le meilleur ou le pire groupe du monde”

Marty Thau

NEW YORK DOLLS

Les premiers agissements des héros en *platform boots* sont documentés dans un pointilleux coffret. Comment sonnait la bande à Johnny Thunders ? Plus sauvage encore que sur ses deux albums.

PAR JEROME SOLIGNY

En vinyles pirates désormais collector, en CD officieux vendus sous le comptoir par les disquaires d'autrefois, en MP3 pourri partout sur la toile, ce que contient ce coffret de cinq CD commercialisé depuis avril par Cherry Red a déjà été livré en pâture, de manière anarchique, au public rock. L'intérêt de "Personality Crisis" réside principalement dans ses deux premiers CD, qui regroupent l'essentiel des démos enregistrées par les New York Dolls avant leur premier album. D'autres compilations peuvent sembler plus exhaustives mais, dans leur genre, ces deux disques remastérisés sont nécessaires et suffisants. Et puis, parce que le rock d'avant séduit d'autant mieux qu'il est bien raconté, le label anglais a eu le bon goût d'inclure dans ce coffret un livret correctement rédigé et abondamment illustré, dans lequel figure, le monde est petit, une couverture de Rock&Folk avec les Dolls dessus.

Le feu aux poudres

Au début des années 70, c'était dingue ce qui pouvait jaillir de l'ennui. Par exemple, un groupe de rock vraiment pas comme les autres. Des jeunes types du Bowery, à New York, qui détestaient ce qu'ils entendaient à la radio et n'aimaient pas non plus ce qu'étaient devenus certains rockers flamboyants. Ils n'avaient pas l'argent pour assister à ses concerts, mais les Dolls s'étaient laissé dire que même Led Zeppelin était devenu gonflant sur scène. Solos de guitare à rallonge, solo de batterie parfois... C'en était trop, ou pas assez. David Johansen (chant), Johnny Thunders (guitare lead), Sylvain Sylvain (guitare, piano), Arthur *Killer* Kane (basse) et Billy Murcia (batterie) ne se retrouvaient pas dans la proposition musicale de leur temps. C'est pour jouer le rock qu'ils rêvaient d'entendre qu'ils se sont réunis. Pour concocter un drôle de mix en fait, inspiré par les Rolling Stones et le glam (avec des accents hard), qu'un peu par conviction et beaucoup par provocation, ils ont fait le choix de défendre attifés en filles. Logiquement, en quelques concerts, les New York Dolls vont devenir les trublions de la scène underground de leur ville, et, dans le cœur de son public, remplacer le Velvet Underground. Un journaliste anglais du Melody Maker va mettre le feu aux poudres, alerter la planète rock : écrire que les Dolls étaient bien plus qu'un groupe prometteur. A la mi-1972, ils ont déjà un manager, Marty Thau, enthousiaste, mais dont la fameuse déclaration (*"Je n'arrive pas à savoir s'ils sont le meilleur ou le pire groupe du monde."*) en dit long sur la confusion qui a toujours caractérisé les New York Dolls. Incapable de les

Photo Michael Putland/ Getty Images

La moitié des chansons empruntent à Jagger et Richards

gérer seul, Thau va faire appel à Steve Leber et David Krebs (qui manageaient alors Aerosmith) pour leur trouver des concerts. Lui, se charge de réserver le Blue Rock studio à Manhattan. C'est là, un soir de juin, qu'ils vont enregistrer les neuf premières des dix-huit démos que contient le CD 1 du coffret. La moitié des chansons, très brutes de décoffrage, empruntent évidemment à Jagger et Richards, mais si Johansen fait aussi penser à Iggy Pop, la plupart des guitares donnent l'impression d'être jouées par un Marc Bolan brouillon. Sylvain Sylvain ne niera jamais la ressemblance, d'autant qu'elle est également physique. *Corkscrew hair*. Mais Johnny Thunders n'est pas en reste, et une bonne partie de ses riffs et *licks* provient de "Electric Warrior", le deuxième album de T Rex (depuis que Bolan a troqué son acoustique pour une Les Paul). Entre autres futurs classiques d'un groupe qui donnait l'impression de tout faire pour ne pas le devenir, "Pills" de Bo Diddley et "Don't Mess With Cupid", signée Eddie Floyd et Steve Cropper, sont également immortalisées. A l'automne, après Alice Cooper et la clique de Warhol, c'est au tour de David Bowie, venu mettre New York dans sa poche en faisant parader Ziggy Stardust sur la scène du Carnegie Hall, de s'intéresser de près aux Dolls. A-t-il alors proposé ses services de producteur ou envisagé de faire signer le groupe avec MainMan, l'entreprise de management qu'il croyait coposséder avec Tony Defries ? Rien n'est moins sûr. Ce qui l'est, en revanche, c'est que l'Anglais ne va pas perdre une miette du set des Américains auxquels il va assister au Mercer Arts Center. De là à dire, que le Bowie de cette époque s'est inspiré des New York Dolls, il n'y a qu'un pas que la garde rapprochée du groupe ne va pas manquer de franchir, criant sur tous les toits brûlants, depuis 1972, qu'Aladdin Sane, le personnage (et donc l'album), n'aurait jamais existé sans Johansen & Co.

Chute d'hôtel

Dans le pilote de la série télévisée "Vinyl" de Martin Scorsese et Mick Jagger, on assiste à un concert des New York Dolls au Mercer Arts Center à Greenwich, et à l'effondrement du Broadway Central Hotel, situé au-dessus. En vérité, l'hôtel, plus que centenaire et fragilisé par la destruction de murs porteurs, s'est bien effondré, le 3 juillet 1973, mais à une heure où il n'y avait personne dans la Oscar Wilde Room où le groupe avait l'habitude de se produire.

Dans la gueule du glam

Les démos enregistrées par les New York Dolls à Blue Rock n'ayant convaincu aucun label américain, Marty Thau va juger judicieux de leur faire traverser l'Atlantique ; en clair, de les jeter dans la gueule du glam. En vérité, le groupe commence par investir les studios Escape, dans la campagne anglaise, pour y enregistrer, sous la houlette de son manager, une autre brassée de titres. Trois des quatre présents sur le CD 1 ont déjà été mises en boîte à Blue Rock et permettent de constater, aujourd'hui, que les New York Dolls progressaient à vitesse grand V. Les principales différences entre les deux séances se situent au niveau des effets ajoutés par l'ingénieur du son Tony Taverner et du travail des guitaristes. Leur complémentarité et surtout leur sauvagerie sont également flagrantes sur scène lors des quelques concerts que le groupe donne en Angleterre (le plus fameux du lot est celui à l'Empire Pool de Wembley, fin octobre, où il partage l'affiche avec Rod Stewart — et ses Faces — et les Pink Fairies), auxquels assistent une poignée de morveux qui ne savent pas encore qu'ils seront punks quatre ans plus tard. Ils reproduiront, avec plus ou moins de réussite, des plans piqués sans vergogne aux Dolls ainsi que, bien sûr, à l'autre groupe américain fondateur de leur style : Iggy & The Stooges. Dans les notes du livret de "Personality Crisis", Dave Wells ne manque pas de signaler que les hauts de ce premier séjour britannique allaient être salement érodés par ses bas : un peu d'intérêt des labels locaux mais pas de signature à la clé, des premières parties prévues mais annulées au dernier moment (de Lou Reed et Roxy Music) et, surtout, le décès de Bill Murcia à qui le mélange Mandrax-alcool, à très haute dose, allait être fatal. Juste retour des choses ou de flamme, Bowie immortalisera Murcia dans un vers de "Time", sur "Aladdin Sane", quelques mois plus tard.

Revenus aux Etats-Unis, les New York Dolls vont recruter Jerry Nolan à la batterie et finalement signer avec Mercury Records. Dès lors, le destin prendra les décisions à leur place. Il aurait pu sembler logique que Paul Nelson, directeur artistique de Mercury qui va leur faire enregistrer leurs dernières démos aux Planet studios de New York (une grosse vingtaine de titres — l'essentiel des deux disques officiels des années 70 et quelques autres, comme cette reprise de "Back In The USA" de Chuck Berry, qui n'y figureront pas), produise le premier album des Dolls. Au bout du compte, quelques semaines plus tard, ils s'y attelleront avec Todd Rundgren aux manettes. Beaucoup de fans hardcore (et de la première heure) ne vont pas tout à fait retrouver le groupe qu'ils aimaient dans "New York Dolls", publié en avril 1973. Depuis, la polémique n'a jamais cessé quant à savoir si Nelson (les cinq derniers titres du premier CD et l'intégralité du deuxième permettent de se faire une opinion) aurait été vraiment meilleur que le leader d'Utopia pour capturer définitivement le son d'un groupe réputé aussi ingérable qu'insaisissable. Voilà quatre décennies que les principaux intéressés (survivants...) déclarent tout et le contraire à ce propos, mais Rundgren, compte tenu des circonstances, et à l'instar de John Cale avec le premier album des Stooges, a certainement fait du mieux qu'il a pu.

La relève punk

Agencés de manière chronologique, les trois CD live de "Personality Crisis" offrent la possibilité de juger, sur une période de deux ans (d'un concert au Bataclan en décembre 1973 au dernier à New York en 1975) l'évolution des New York Dolls. Fin 1974, le groupe entrera à nouveau en studio, avec Shadow Morton cette fois, pour un résultat ("Too Much Too Soon") également très controversé. Pour les Dolls, enregistrer avec le producteur des Shangri-Las faisait sens, mais, une fois encore, pas pour ses amateurs, peu enclins à ce qu'on dénature leur son. Comme les Stooges et dans, une certaine mesure, le Velvet Underground (et un peu plus tard les Sex Pistols), les New York Dolls ont compté parmi les groupes les plus difficiles à enregistrer de l'histoire du rock. Les bonnes intentions et la technologie n'ont jamais réussi à dompter l'indomptable et quelque part, c'est bien comme ça. En 1974 et 1975, victimes d'insuccès commercial et alors qu'à la nurserie du rock, gazouillait la relève punk, les New York Dolls vont commencer à tourner sérieusement, mais en rond... Mercury n'exclura pas la possibilité que le groupe enregistre un troisième album, mais les excès divers et variés et surtout les mauvais conseils (merci Malcolm McLaren !), précipitant sa fragmentation, auront finalement raison de lui. ★

Coffret 5-CD *"Personality Crisis" (Cherry Red)*

Photo Alain Dejean/ Sygma via Getty Images

“Du rock’n’roll un peu tordu, différent”

STEPHEN MALKMUS AND THE JICKS

Près de vingt ans après le dernier album de Pavement, l’Américain continue ses pérégrinations fantaisistes en compagnie des meilleurs musiciens de Portland.

RECUEILLI PAR BASILE FARKAS

Le 1er et 2 octobre 2016, dans un club nommé The Chapel, à San Francisco, Scott Kannberg, *alias* Spiral Stairs fêtait ses cinquante ans. Deux soirs de suite, celui qui fût des années plus tôt guitariste de Pavement avait invité Stephen Malkmus & The Jicks. Deux concerts anthologiques où, pour faire plaisir à Kannberg, Malkmus et son groupe, hors de toute tournée, avaient décidé, au débotté, de jouer des reprises (The Clean, Steve Miller Band, Replacements, Stranglers, Echo & The Bunnymen, JJ Cale, Meat Puppets, Grateful Dead) et, en rappel, une enfilade de classiques de Pavement. La joie de jouer était perceptible, les musiciens brillantissimes et, pour les nostalgiques de Pavement, difficile de ne pas essuyer une larme devant cette démonstration d’amitié entre les membres d’un groupe séparé. Imaginerait-on Morrissey venir chanter à l’anniversaire de Johnny Marr ? Un peu moins de deux ans après la fête, Stephen Malkmus, 52 ans bientôt, revient sur l’événement, amusé, mais pas cynique : “*Scott fait partie de ces personnes qui choisissent de fêter leur anniversaire en public…* (en français) *C’est la vie… Un autre groupe, The Clean, devait aussi jouer, mais il a annulé. Alors on a assuré les deux soirs. Ce n’était pas très compliqué pour nous d’apprendre tous ces morceaux. Les membres des Jicks adorent jouer les chansons des autres. Chaque année, avec d’autres musiciens de Portland, ils font un grand concert de reprises pour le nouvel an. Ils m’ont demandé de venir chanter cette année, mais j’étais au ski avec mes parents. J’adore aussi faire des reprises. Il faudrait que j’en enregistre.*”

C’est donc à Portland que le grand dadais américain est revenu vivre, après quelques saisons en Allemagne, avec compagne (artiste) et enfants. “*Berlin était chouette. C’est une ville hyper relax. Et il y a eu ce moment où l’on s’est demandé si l’on allait rester définitivement ou revenir reprendre notre vie d’avant.*” S’ensuit une longue digression sur les DJ berlinois, l’ecstasy et la beauté des villes européennes. Stephen Malkmus, l’homme qui a l’air perpétuellement décontracté, sort son septième album depuis la fin de Pavement. Une routine se ferait-elle sentir ? Qu’attendre d’un disque de ce garçon, lorsqu’on a déjà une douzaine d’albums de Pavement et des Jicks dans son étagère à CD ? Malkmus est bien conscient de cela. Sur le fond, bien qu’il donne souvent dans le cadavre exquis étrange, certains textes du nouvel album abordent mine de rien de vrais sujets. Sur la forme, “Sparkle Hard” est une déclinaison des éternelles mêmes marottes musicales, mais avec des choix d’instrumentations et d’arrangements qui surprennent vraiment. Un arc-en-ciel de sonorités, une luxuriance esthétique quatre ans après “Wigout At Jagbags” qui était sec et naturel, quasiment janséniste. “*Le précédent,* explique-t-il, *c’était un album de rock. Il y a du rock’n’roll sur celui-là, mais un peu tordu, différent. Sur 70% des chansons j’ai essayé de faire autre chose que ces* chansons à guitares. *Il y a de la guitare, mais au milieu de beaucoup d’autres choses. Il y a quelques solos, mais qui sont peut-être un peu moins bavards et différents de ce que je fais d’habitude. J’ai fait des démos chez moi, où j’accumulais toutes sortes d’idées… J’ai trouvé des parties de batterie, de basse, de clavier, même si, bien sûr, les autres ont joué sur le disque.*” Pour la première fois, l’homme à la Stratocaster noire a composé au clavier et mis des synthétiseurs partout sur le disque. “*J’ai un Memory Moog, un synthé super cool, polyphonique, fabriqué en 1981. Je suis sûr que les gars de Air aimeraient beaucoup ce clavier — quoique, c’est peut-être un engin trop récent pour eux.*

Photo Giovanni Duca-DR

Je l'ai depuis 1995, mais il était en panne. Je me suis enfin décidé à le faire réparer, c'était un enfer. Et là d'ailleurs, il ne marche plus. J'ai aussi un Mellotron, le nouveau, numérique, celui que possèdent souvent les groupes qui essaient d'avoir l'air vintage. J'ai écrit quelques chansons au piano, trois ou quatre, ce que je n'avais quasiment jamais fait. C'est peut-être pour ça que ça sonne différent. Je suis un pianiste très sommaire. Je bricole. Quand je trouvais une idée qui me plaisait, je mettais des bouts de scotch sur les touches pour me souvenir, parce que je savais que dix minutes après je n'aurais pas su le rejouer. Je ne comprends pas bien le piano, quand j'essaie de faire un solo je joue toujours les mauvaises notes." Il a également, ces temps-ci, composé la musique de "Flaked", série Netflix signée Will Arnett. Et travaille en ce moment sur des morceaux *"complètement électroniques et bizarres. Ça commence à prendre forme"*, avoue-t-il mystérieux. *"Je ne sonne pas très bien quand je rappe par contre."* Plaît-il ? *"Oui, j'essaie de rapper depuis 1990. Quelque part, 'Stereo'* (titre grandiose de Pavement en 1997), *c'est un petit peu ça, même si, à l'arrivée, ça ne sonne pas vraiment comme du rap. Je pourrais essayer de rapper comme ce mec suédois, qui marmonne une espèce de trap dépressif, Yung Lean. Le problème c'est que je n'ai pas vraiment de message fort à faire passer, je ne vais quand même pas parler de ma voiture..."*

Un duo avec Kim Gordon

La vie de Stephen Malkmus ressemble à celle d'un personnage de la série "Portlandia", avec ligue de softball amateur, bières de micro-brasserie et jam sessions dans le garage. Est-ce pour cela qu'on entend dans "Bike Lane", un texte sur la culpabilité de la classe moyenne *hipstérisée* ? Le texte voit Malkmus constater les différences de

Photo James Rexroad-DR

préoccupations entre, d'un côté, les hipsters de Portland qui pensent à leurs problèmes de voies cyclable, et, de l'autre, le sort de Freddie Gray, jeune Noir de Baltimore mort de violences policières. Autre moment fort du disque, "Refute" un duo avec Kim Gordon. *"C'est un duo fille-garçon classique, sauf que le texte est un peu tordu. Je ne voulais pas faire une chanson country typique, je voulais que ce soit un peu plus sombre, alors j'ai fait venir Kim. L'homme raconte qu'il trompe sa femme avec la fille au pair et la femme livre sa version des faits, avec une certaine violence*." Un morceau presque classique qui en côtoie un autre, "Rattler", où Malkmus passe sa voix dans un logiciel type Auto-Tune, pour une voix de robot étrange. *"C'est un logiciel appelé Nectar. C'est amusant de bidouiller avec ça. Quand on choisit des réglages bizarres, cela peut donner des résultats complètement fous. On ne sonne pas comme Cher. On s'est bien marrés. J'en ai parlé au groupe et j'étais inquiet, car certains Jicks sont un peu plus conservateurs en matière de sonorités vintage. Quelqu'un dans le groupe n'aimait pas trop au départ. Je ne dirais pas comment elle s'appelle* (référence pince-sans-rire à Joanna Bolme, bassiste et seule fille du quartette). *A la fin, quand elle a entendu le résultat, elle était rassurée. La crainte était de passer pour un quinquagénaire qui se fait un lifting, ou qui s'achète un jeans de jeune, avec des trous, qu'il ne devrait pas acheter. Mais je suis très content. Ça marche avec cette chanson un peu science-fiction et metal."*

"La crainte était de passer pour un quinquagénaire qui s'achète un jeans de jeune, avec des trous"

On le dit trop peu, les Jicks sont un des groupes les plus plaisants à voir évoluer. Pavement jouait avec une maladresse charmante les morceaux de Malkmus. Les Jicks, eux, sont sa Formule 1, un bolide guidé par un batteur, Jake Morris, qui maintient une pulsation dynamique et vivante, en symbiose avec Joanna. Et un guitariste, Mike Clark , capable d'assurer les claviers, des rythmiques ou de croiser le fer avec le patron dans des doubles solos. Un peu comme s'il se fichait de toute gloire commerciale, le patron des Jicks s'adonne à toutes sortes de plaisirs guitaristiques et absolument pas coupables : morceaux psychédéliques, voire cosmiques, rock acide, morceaux seventies étirés sur de longues minutes hallucinées. SM&TJ sont parfois un *guitar band* à l'ancienne, presque aussi obsessionnel et généreux que Endless Boogie (des potes, sans le moindre hasard). Avec un boss raffiné et styliste certes, mais qui aime actionner son overdrive avec une générosité certaine. Comment se définirait-il ? *"J'essaie de ne pas jouer trop souvent, pour garder de la spontanéité. Je dois pratiquer pour pouvoir me maintenir, avoir de la corne, bien sûr. J'aimerais que mes doigts puissent bouger plus vite, mais ça ne m'obsède pas. J'essaie souvent des accordages différents, et je joue beaucoup aux doigts. J'ai remarqué que de plus en plus de gens délaissaient le médiator. Je tords aussi beaucoup les cordes. L'intérêt de la guitare, c'est de faire des* bends. *J'utilise beaucoup la wah-wah sur le disque. J'adore ça. Une de mes pédales a ce son* aquatique *que j'adore. J'en ai peut-être mis un peu trop..."* Tel un adolescent, il se délecte de plaisirs simples : jouer des solos, à n'importe quel moment de la chanson, y compris pendant qu'il chante.
"J'essaie de ne pas trop jouer la même mélodie à la guitare et au chant, mais ça m'arrive. Sonic Youth faisait beaucoup ça. Parfois, quand on ne chante pas vraiment juste, c'est bien d'avoir la mélodie à la guitare, ça facilite l'écoute. Mais c'est bien aussi de faire des choses inattendues"

Sourire en coin

L'homme, aussi, est difficile à mettre dans une case. A force d'aborder tous les genres avec un petit sourire en coin, on finit par ignorer ce qui lui plaît vraiment. Il avait dit une fois, un peu pour faire le malin : *"J'ai écouté tout le rock."* Sans qu'on sache au fond vraiment ce qui a compté de façon viscérale pour lui. *"La vérité, c'est que j'aime énormément de trucs. Les gros groupes, comme les Rolling Stones, le Velvet Underground. Les nouveaux groupes me plaisent aussi — j'aime beaucoup les Oh Sees par exemple, j'aime tout chez ces mecs. Pour quelqu'un qui veut écouter du rock'n'roll aujourd'hui, ce groupe a tout pour rendre heureux. Dans les années 90, j'adorais Stereolab. Il m'est aussi arrivé de faire une fixette simplement sur un album. 'You're Living All Over Me' de Dinosaur Jr a été un disque hyper important pour moi, pendant un an. Je reste aussi fidèle à certains groupes que j'aimais dans les années 80, Devo, Kiss, Van Halen... J'adore ces groupes et j'ai l'impression que le fait que je me sois mis à les aimer avait presque un côté obligatoire. Si tu as un certain âge, que tu vis dans telle ville, tu es obligé d'aimer des groupes qui correspondent à ces critères. Les Pixies, par exemple, les gens de mon âge qui aimaient le rock indie, étaient comme obligés d'aimer leurs albums."* ★

Album *"Sparkle Hard" (Domino)*

And Also The Trees, 1988.

“Impensable avant le punk rock”

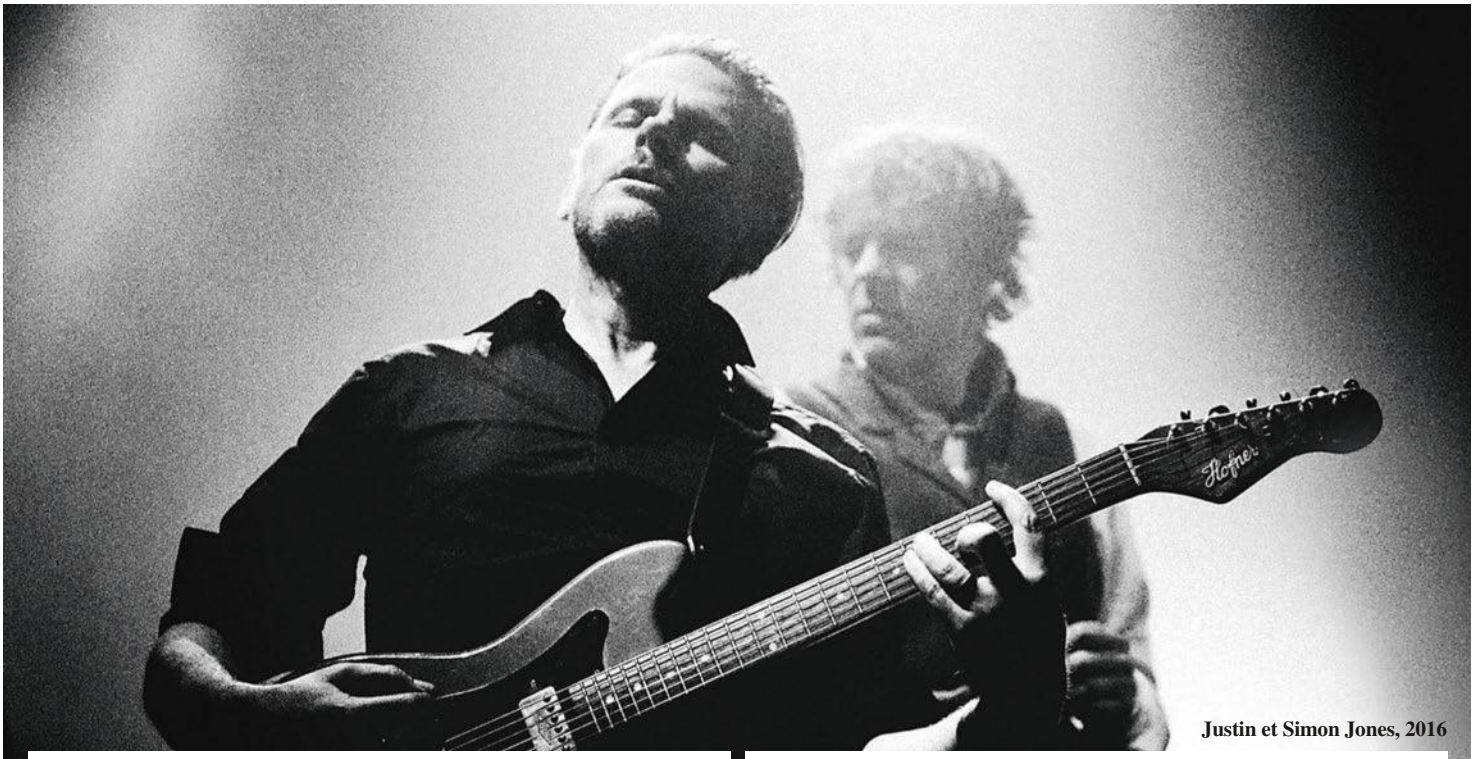
AND ALSO THE TREES

Dans la mystérieuse campagne anglaise, le groupe des frères Jones insufflait un peu de romantisme au post-punk des années 80. Trois décennies plus tard, les *Arbres* sont toujours vaillants et **Simon Huw Jones** retrace l’histoire.

RECUEILLI PAR ALEXANDRE BRETON

La musique a cet étrange pouvoir de susciter des rêveries puissantes par lesquelles nous accédons à d’autres mondes dont nous croyons parfois être l’unique témoin. Un témoin qui garderait le silence. And Also The Trees était entouré d’une telle aura. Ce groupe né dans les brumes du Worcestershire lorsque le punk virait au noir corbeau, fut peut-être un de ces secrets les mieux gardés. Mais les secrets, même les plus chers, finissent un jour par s’ébruiter. Tant mieux pour eux, à l’heure d’une reconnaissance absolument méritée. Le quintette des frères Jones, qui a publié un treizième album (“Born Into The Waves”, 2016) justement encensé, fut récemment à l’honneur du Beau Festival à Paris et partagera, en juin, l’affiche inouïe du Meltdown à Londres dont Robert Smith est, cette année, le curateur. L’élégant Simon Huw Jones a accepté avec une rare générosité de revenir sur la trajectoire de ce groupe qu’il nous faut, désormais, apprendre à partager.

Photo DR



Justin et Simon Jones, 2016

Photo Jérôme Sevrette-DR

ROCK&FOLK : And Also The Trees, depuis le premier album éponyme de 1984, poursuit une trajectoire très personnelle et indépendante. Quand et comment commence l'histoire ?
Simon Huw Jones : En 1979, mon frère Justin a acheté une guitare et s'est mis à en jouer en autodidacte. Il avait quinze ans, j'en avais dix-neuf. Nous vivions dans une vieille ferme perdue au milieu des Midlands anglaises où la population était particulièrement clairsemée. Si bien que nous devions trouver par nous-mêmes de quoi nous distraire. Dès que Justin a su jouer un accord ou deux, nous avons décidé de monter un groupe avec nos meilleurs amis, les frères Havas, qui étaient d'un village voisin. Cela aurait été impensable avant le punk rock. Nous avons acheté des instruments d'occasion, avons demandé à notre beau-frère de nous aider à bricoler des amplis, puis avons commencé à jouer. Nous aimions la musique mais n'avions aucune expérience musicale, du coup ce fut un processus lent, mais très excitant. L'une de nos toutes premières chansons s'intitulait "And Also The Trees" car, à la fin, je répétais ces vers : *"Green is the sea/ And also the trees..."* A la fin de l'année, nous avons décidé que ce serait ainsi que nous nous appellerions, And Also The Trees. Nous voulions être différents.

R&F : Différents de quoi ?
Simon Huw Jones : Différents des groupes auxquels nous nous identifiions à cette époque. Si une chanson que nous écrivions commençait à sonner comme du Joy Division, Echo & The Bunnymen ou The Cure, par exemple, soit nous la jetions, soit nous la retravaillions complètement. Nous aimions beaucoup ces groupes, évidemment, mais sonner comme eux était inconcevable. Nous avions un penchant spontanément non-conformiste.

R&F : L'imaginaire propre à cet environnement a profondément imprégné vos chansons. Quels artistes, quelles œuvres, ont fertilisé votre travail ?
Simon Huw Jones : Faire de la musique n'est pas un processus cérébral. Les chemins que nous avons suivis l'ont été plutôt par instinct ou par hasard. Cela signifie que retrouver les sources de la création est un peu comme tenter de déchiffrer un rêve. Parfois, c'est manifeste : notre maison donnait sur des paysages à perte de vue où l'on pouvait à peine voir une ou deux maisons ; c'était presque le ciel et la terre. Il est facile de comprendre comment tout ceci s'est reflété dans notre musique. Pour ma part, en tant que parolier, il y eut aussi d'importantes découvertes littéraires. Un livre me marqua de façon décisive, c'est *L'Eternité Retrouvée* d'Aldous Huxley. Des fragments pris au hasard dans ce livre se sont retrouvés dans l'une des premières véritables chansons que nous avons écrites, "So This Is Silence", sur le premier album, où nous essayions de faire sonner la guitare comme autre chose qu'une guitare... Huxley fut ma grande initiation à la littérature, aux côtés de Thomas Hardy, Virginia Woolf, Oscar Wilde, Albert Camus, Paul Celan, Dylan Thomas, des chants tribaux, de vieilles comptines pour enfant. J'ouvrais tout ça et l'absorbais avec autant d'avidité que cela me permettait d'espérer qu'il en ressortirait quelque chose de réussi. Avec Justin, notre curiosité nous portait surtout vers le cinéma et les arts, mais aussi tous les genres de musique, même si nous avons toujours eu tendance à graviter autour de ce qui est ancien, rare et obscur. Personnellement, le seul véritable phare pour moi est la musique que me propose Justin. Elle vient toujours en premier.

R&F : Elle est toujours à l'origine du processus créatif ?
Simon Huw Jones : La guitare ouvre toujours la voie. Parfois, je n'ai que des ébauches à partir desquelles travailler, parfois des morceaux plus élaborés avec d'autres instruments. C'est dans cette matière que je puise essentiellement mon inspiration. Souvent, c'est comme si les paysages et les personnages se trouvaient déjà là, dans la musique, et n'avaient plus qu'à en être extraits. D'autres fois, je dois au contraire les y conduire ; mais les paroles viennent toujours en dernier. J'écris par-dessus la musique et je doute de parvenir à écrire une seule ligne sans elle.

Comme une balalaïka

R&F : Vous avez été rapidement très proche d'un groupe qui entrait à cette époque dans sa période la plus sombre : The Cure. Nous parleriez-vous de cette amitié musicale ?
Simon Huw Jones : Fin 1980, nous sommes tombés sur une annonce publiée dans la presse musicale qui disait que The Cure montait une petite tournée au Royaume-Uni et voulait inviter un groupe à ouvrir ses concerts chaque soir. Nous avons alors envoyé nos démos à

“Nous quatre avec notre matériel rudimentaire, jouant des sets d’une demi-heure chaque soir avant de regarder Cure interpréter brillamment les chansons de leurs trois premiers albums”

Fiction Records, son label, et avons eu la chance d’être choisis comme première partie du concert donné à l’université de Loughborough. C’était notre quatrième concert seulement et nous étions encore très *bruts*. Le public nous a aimés et Robert Smith a lui-même été assez impressionné pour nous demander de jouer à nouveau avec lui, à l’occasion d’un concert de Noël, la même année à Londres, puis de les suivre en tournée l’année suivante. Robert a produit notre premier mini-album, “From Under The Hill” *(1982)* puis Laurence Tolhurst *(co-fondateur et, à cette époque, batteur de The Cure)* s’est occupé de notre premier single et de notre premier album. Tous deux étaient incroyablement gentils et encourageants. Nous étions naïfs, sans manager, sans label, juste nous quatre avec notre matériel rudimentaire, jouant des sets d’une demi-heure chaque soir avant de regarder les Cure interpréter brillamment les chansons de leurs trois premiers albums. Ce fut une expérience merveilleuse. Nous avons encore ouvert pour eux sur leur tournée de 1984, qui coïncidait avec la sortie de notre premier album et, là, de notre côté, c’était déjà plus professionnel.

R&F : Cet album, avec les deux suivants, “Virus Meadow” (1986) ou “The Millpond Years” (1988), vous ont valu d’être associés à la scène cold wave anglaise. Pourtant, votre univers musical n’a pas tant de rapport avec ce que faisaient des groupes comme Bauhaus, Sisters Of Mercy ou même The Cure, si ce n’est cette résonance mélancolique très anglaise. Mais votre romantisme est plus une affaire littéraire, au sens fort. Quel est votre point de vue, après coup ?

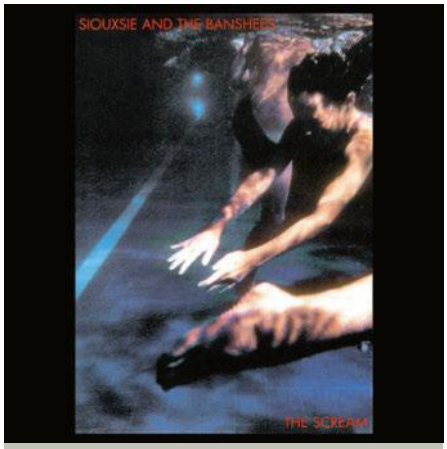
Simon Huw Jones : Si nous avons jamais appartenu à une quelconque scène, c’était le mouvement post-punk, et pas seulement en un sens chronologique, comme le calme après la tempête. Jusqu’à l’album “Klaxon” *(1993)*, nous étions considérés comme une sorte de groupe de rock anglais pastoral, romantique, très *dickensien*. Je dis ça avec humour, aujourd’hui. Mais nous nous sentions comme pris à notre propre piège. Il fallait changer de direction. Si bien que Justin abandonna le son très distinctif de sa guitare, qui sonnait comme une balalaïka ou une mandoline, pour un son plus *twangy*, très référencé années 50. Ce qui poussa Steven et Nick (*basse et batterie du groupe*) à le rejoindre dans cette direction, en combinant par exemple des rythmes jazz. Pour ma part, il s’agissait véritablement d’un départ vers de nouveaux territoires, plus urbains, ceux de l’americana et des poètes beat. Un étranger en terres inconnues, en quelque sorte. Et ce n’était pas exactement sur ce terrain qu’une grande partie de notre public, et les labels, étaient prêts à nous suivre. Mais, artistiquement, c’est là où nous devions aller.

R&F : En quarante ans, le groupe a connu de nombreux tournants. Mais il semble qu’il y en ait eu un, crucial, au début des années 2000, grâce auquel, finalement, vous avez obtenu une plus grande reconnaissance. Comment réagissez-vous à cette reconnaissance, tardive ?

Simon Huw Jones : Le grand tournant dans notre histoire a surtout eu lieu après “Silver And Soul”, en 1998. Nous avions le sentiment que quelque chose avait pris fin. C’est difficile à expliquer, mais j’ai le sentiment qu’intimement, jusqu’à ce point, nous tentions éperdument d’accrocher le business musical — vous savez, être chroniqués dans la presse musicale, être diffusés à la radio, passer à la télé... En clair, on essayait d’être *dans le coup*. Et nous sommes arrivés à ce point de rupture où nous avons alors fait un pas en arrière et avons décidés d’envoyer balader tout ça ! C’était aussi l’époque où nous quittions le Worcesteshire et tout aurait pu s’arrêter là. Sauf que nous avions toujours cette envie de continuer à faire de la musique ensemble. L’histoire ne pouvait pas s’arrêter comme ça. Nous avons dû renoncer à beaucoup de choses, psychologiquement et artistiquement. Nous avons pris la décision de monter notre propre label et de nous produire nous-mêmes. Cette décision était motivée par la méfiance croissante de l’industrie musicale en général. Rétrospectivement, c’était une bonne décision car elle impliquait notre survie financière, même si la frontière est ténue entre indépendance et isolement. C’est dans ce contexte-là qu’a été conçu “Further From The Truth” (*en 2003*). C’était comme un retour à nos racines. Cet album fut le prélude de “(Listen For) The Rag And Bone Man” (*en 2007*) qui, lui, a attiré l’attention sur nous et, dans une certaine mesure, nous a sorti de l’impasse. Nous n’aurions jamais publié un album dont nous n’étions pas contents, mais nous étions particulièrement heureux de celui-ci. Il contient la plupart de mes chansons favorites du groupe. On s’est mis à écrire sur nous, à nous offrir de bons concerts ; un nouveau public s’est intéressé à nous, en plus de notre noyau de fans fidèles qui respectaient l’évolution du groupe depuis les années 2000. Si bien que nous avons pu tenir notre indépendance tout en gagnant finalement en reconnaissance. C’est une grande joie de voir que le groupe peut continuer à évoluer, c’est la chose la plus importante pour nous. ★

Album *“Born Into The Waves”*
(andalsothetrees.co.uk)

En concert le 23 juin au festival Meltdown, Londres



Cold me

Le vocable *cold wave* fait son apparition fin 1978, sous la plume de Vivien Goldman chroniquant, pour Sounds, “The Scream” de Siouxsie & The Banshees. Le cri punk cède la place aux éclairs blancs de la mélancolie. Voix sépulcrales ou éthérées, sons synthétiques hérités de *Low* ou Suicide 77, basses martiales, effets flanger ou delay, inspiration littéraire revendiquée ; tout cela signe un nouvel univers introspectif dont émaneront le gothique, l’heavenly, la *synth*, *minimal* ou dark wave. Cette vague froide, concomitante de la crise que traverse (encore) notre monde, frappe l’Angleterre (Joy Division, Cure période 1980-1982, Bauhaus, In The Nursery, Cocteau Twins — donc 4AD — Sisters Of Mercy, Coil, Anne Clark) ; mais aussi l’Allemagne, terre *historialement* cold (Das Ich ou les Xmal Deutschland de la magnétique Anja Huwe) ; l’Hexagone (Kas Product, Dazibao, Clair Obscur, Asylum Party, Norma Loy ou Trisomie 21) ; la Suisse (Grauzone) ; la Belgique (Poésie Noire, Front 242) ; les Pays-Bas (Mecano), l’Italie (Litfiba), sans oublier les frères san-franciscains de Tuxedomoon.

“J’ai eu beaucoup de chance de n’avoir jamais été tabassée”

JOAN BAEZ

Celle qui a incarné le folk et les grandes causes des années 60 a peur de perdre sa voix. Un **album studio** et **une tournée d’adieu** passant par l’Olympia vont pourtant être l’occasion de la quitter en pleine possession de ses moyens.

RECUEILLI PAR FRANÇOIS KAHN

On la prenait un peu pour acquise, comme si elle faisait partie des meubles. Régulièrement, Joan Baez sillonnait la France pour se rendre jusque dans des sous-préfectures assez improbables. Pas besoin de beaucoup de promo (le dernier album studio remontait à 2008), le public savait où la retrouver. Et c’est ce même public qui a réagi en bloc à l’annonce d’une tournée d’adieu : les dix concerts à l’Olympia prévus en juin sont depuis longtemps à guichet fermé, il a fallu rajouter cinq dates en février prochain. Ça n’est pas que Joan Baez compte étirer ses adieux et jouer sur la corde sensible des fans, façon The Who ou François Hollande, c’est plutôt le constat lucide qu’elle ne pourra bientôt plus faire travailler sa voix tout au long d’une tournée. Le paradoxe, c’est qu’elle n’a peut-être jamais aussi bien chanté. Depuis qu’elle ne peut plus jouer autant de son vibrato, sa voix a renoncé aux facilités parfois agaçantes qui avaient fait sa gloire. Place à un registre plus posé et serein. C’est cette voix que l’on entend sur “Whistle Down The Wind”. L’album aurait pu être un simple prétexte à cette tournée d’adieu, il la montre sous un jour tour à tour grave, apaisé, et mélancolique, à reprendre Tom Waits ou Antony And The Johnsons. Et c’est avec cette même sérénité qu’elle évoque une carrière couvrant près de 60 ans, qu’il s’agisse de ses romances avec Bob Dylan et Steve Jobs ou des nombreux moments où elle a surtout flirté avec l’Histoire.

Soixante ans d’efforts

ROCK&FOLK : En dehors du motif de la tournée, pourquoi enregistrer un nouvel album ?
Joan Baez : Je souhaitais boucler quelque chose que j’avais commencé en 1959, revenir à un son très sobre, comme à mes débuts. Nous avons pu avoir Joe Henry comme producteur. Il travaille aussi vite que moi, nous avons tout fait en trois jours, avec quatre musiciens.

R&F : Votre voix ne semble pas être en difficulté.
Joan Baez : La seule comparaison que je puisse faire sur ma voix, c’est avec le tennis *(elle mime un coup droit)*. Arrivé à un certain âge, il faut faire un effort, se battre de plus en plus avec la gravité et frapper. Au bout d’un moment, c’est épuisant. J’ai donc dû chanter différemment, me réinventer. Et je suis heureuse du résultat : c’est une voix plus honnête, qui reflète soixante ans d’efforts.

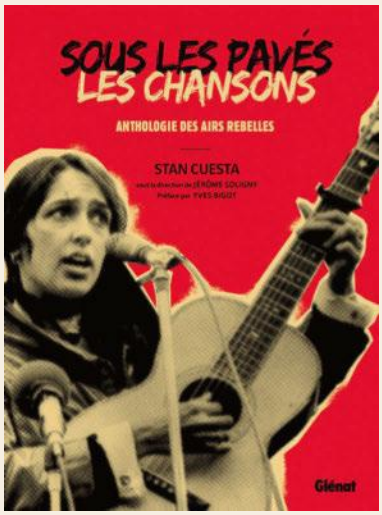
R&F : Beaucoup des titres que vous avez retenus évoquent la mortalité, entre les titres de Tom Waits et “Another World”, d’Antony And The Johnsons.
Joan Baez : “Another World” est le morceau le plus profond, le plus pessimiste et, hélas, celui qui doit être le plus proche de mes propres sentiments. Je ne suis pas très confiante sur ce que l’avenir nous réserve.

R&F : Etiez-vous tentée d’évoquer l’actualité ?
Joan Baez : Pas du tout. Il y avait même une très bonne chanson qui parlait directement de la situation actuelle, que j’ai écartée pour cette raison. Je préfère m’en tenir à des allusions, à une approche plus subtile. J’ai beaucoup d’estime pour les *protest songs*, mais ça n’était pas un *protest album*.

R&F : En quoi êtes-vous pessimiste ?
Joan Baez : Je crois que nous assistons aux débuts d’un état fasciste. On en est très proches. Et ça se produira si les gens ne disent rien. Heureusement qu’il y a des gens comme les lycéens pour s’exprimer sur les armes à feu.

R&F : Y a-t-il une nouvelle génération de chanteurs capables de transmettre ces valeurs ?
Joan Baez : Il y en a une, bien sûr. Mais je viens d’un moment dans l’Histoire où il y a eu une vraie explosion de talents dans le folk, et aussi dans le rock. Il y a toujours de bonnes chansons aujourd’hui, il manque juste un hymne, un “We Shall Overcome”, un “Blowin’ In The Wind”. Josh Ritter en a peut-être écrit un, “I Carry The Flame”.

Photo Getty Images



Rebelle Rebelles

Notre collaborateur Stan Cuesta publie, aux Editions Glénat, "Sous Les Pavés Les Chansons — Anthologie Des Airs Rebelles". Dont voici un extrait qui tombe à point nommé.

"Here's To You" *(1971)*

Joan Baez devient une star au premier festival folk de Newport, en 1959. En novembre 1962, elle fait la couverture de Time. L'année suivante, alors qu'elle joue en tête d'affiche à Newport, elle fait monter Bob Dylan sur scène. Le voilà lancé. Ils participent ensemble à la grande marche pour la paix au cours de laquelle Martin Luther King prononce son fameux *"I have a dream"*.
Elle est alors de tous les combats, contre la ségrégation en Alabama ou contre la guerre du Vietnam. En 1969, à Woodstock, elle interprète "Joe Hill", hommage de Phil Ochs au premier *protest singer*, qu'elle dédie à son mari, David Harris, militant pacifiste emprisonné pour avoir refusé son incorporation.
Pourtant, malgré son immense répertoire de morceaux folk protestataires, en Europe, sa chanson la plus connue reste "Here's To You", dont elle a écrit les paroles, présente dans le film "Sacco E Vanzetti" réalisé par Giuliano Montaldo en 1971.
Le 23 août 1927, Nicola Sacco et Bartolomeo Vanzetti avaient été exécutés pour un crime qu'ils n'avaient vraisemblablement pas commis, condamnés sans preuves parce qu'ils étaient anarchistes, pauvres, d'origine italienne, et défiaient l'Amérique *WASP*. Ils n'avaient pas été graciés, alors même que le coupable venait de se dénoncer... De Louis Aragon à Woody Guthrie, l'affaire a inspiré des œuvres à de nombreux artistes et mobilisé des intellectuels comme John Dos Passos ou Anatole France, qui dénonçaient l'usage de la peine de mort et son application à un *"crime d'opinion"*.
Le texte de la chanson reprend la déclaration de Vanzetti envoyée au juge : *"Jamais, dans toute notre vie, nous n'aurions pu espérer faire pour la tolérance, pour la justice, pour la compréhension mutuelle des hommes, ce que nous faisons aujourd'hui par hasard.* [...] *Ce dernier moment est le nôtre. Cette agonie est notre triomphe."*
"Here's To You" est d'une efficacité imparable. Joan Baez n'a écrit que quatre vers, répétés en boucle, sur une mélodie entêtante d'Ennio Morricone. Cette musique à la fois simple et géniale, plus classique et européenne que folk et américaine, explique en grande partie son succès planétaire.
Il ne faut pas confondre "Here's To You" avec "The Ballad Of Sacco And Vanzetti", présente sur la même bande originale entièrement composée par Morricone. Également écrite et interprétée par Baez, elle est tout aussi superbe, mais sa mélodie exceptionnelle était probablement trop compliquée pour en faire un tube.
Dans les années 1970, "Here's To You" devient un véritable hymne pour le mouvement des droits de l'homme. Elle est traduite dans toutes les langues, notamment en français par Georges Moustaki — à la demande de Baez — sous le titre de "Marche De Sacco Et Vanzetti". Tout le monde la chante, de Tino Rossi aux Compagnons De La Chanson, en passant par Nana Mouskouri, qui l'interprète parfois en duo avec Joan Baez.
Cinquante ans après leur exécution, le 23 août 1977, Michael Dukakis, gouverneur du Massachusetts, déclare cette date *Sacco & Vanzetti Day*, pour célébrer *"le courage de s'opposer aux forces de l'intolérance, de la peur et de la haine et s'unir pour faire triompher la raison, l'impartialité et la sagesse auxquelles aspire notre système judiciaire"*.

"C'était mon idée à moi. Pas celle de Spector"

R&F : Bob Dylan a déclaré un jour que la musique n'avait pas provoqué de changement, même dans les années 60. Qu'en pensez-vous ?
Joan Baez : Il faut une combinaison de musique et d'action. *"La musique seule ne suffit pas"* : c'est le titre d'un documentaire sur un de mes voyages, et c'est vrai. Il faut aussi agir en parallèle.

R&F : Pourquoi dix soirs à l'Olympia plutôt que deux dans une plus grande salle ?
Joan Baez : Il y a toute une histoire entre l'Olympia et moi. Il m'est arrivé d'y jouer une semaine. Que faire de plus ? Notre tourneur nous a proposé dix jours, voire quatorze. Dix, cela semblait plus prudent.

R&F : Vous avez grandi dans différents pays d'Europe, dont la France, en fonction des postes où votre père était nommé. Vous avez même vécu en Irak.
Joan Baez : Je devais avoir dix ans. Mes sœurs et moi, nous allions dans une école pour Occidentaux à Bagdad. Sur le trajet, nous croisions dans les rues les mendiants et toute cette misère. La musique est aussi restée avec moi toute ma vie. Depuis un an, je n'écoute d'ailleurs presque que de la pop arabe ou des enregistrements du Coran.

R&F : Votre premier album est sorti quand vous aviez 18 ans. Vous avez connu le succès très vite et très jeune. Etait-ce simple à vivre ?
Joan Baez : C'était très flatteur, mais j'avais peur de rejoindre le monde du divertissement, de virer superficielle, d'acheter des bêtises pour étaler ma richesse, comme le faisaient certains. Pendant un an et demi, j'étais amoureuse d'un étudiant à Harvard, et je ne pensais pas vraiment à la politique. Je suis redevenue militante en assistant à un concert de Pete Seeger contre l'arme atomique.

R&F : Vous avez tout de même chanté "You've Lost That Loving Feeling" accompagnée par Phil Spector pour The Big TNT Show, un concert filmé de 1965. C'est inattendu dans votre répertoire...
Joan Baez : J'adorais cette chanson. Je sentais bien que c'était un peu nunuche pour moi, mais j'avais envie de la chanter. C'était mon idée à moi, pas celle de Phil Spector. A l'époque, je faisais *vraiment* tout ce que je voulais !

R&F : Vous avez chanté à quelques pas de Martin Luther King lors de la marche sur Washington. Sentiez-vous alors que vous participiez à un événement historique ?
Joan Baez : C'est une des rares journées où je me suis dit que je prenais part à l'Histoire. J'ai eu le même sentiment en arrivant à Woodstock en hélicoptère : ça n'allait pas être quelque chose qu'on oublierait le lendemain.

R&F : En plus d'aller au Vietnam et au Cambodge en pleine guerre, vous avez été arrêtée aux Etats-Unis en participant à des manifestations. Aviez-vous le sentiment d'être la cible du pouvoir de l'époque ?
Joan Baez : Je me mettais en avant et je me désignais donc comme cible. Et ça avait aussi l'effet inverse : quand je participais à une manif et qu'il y avait des coups et des arrestations, je voulais être traitée comme les autres, mais la police me reconnaissait et se tenait à distance. Au fond, j'ai eu beaucoup de chance de n'avoir jamais été tabassée.

“Chanter différemment, me réinventer”

Balance ton Bob

La plupart des passages dérangeants de “Dont Look Back”, le documentaire sur la tournée anglaise de Bob Dylan en 1965, tournent autour de la façon dont le chanteur ignore Joan Baez. Chaque soir elle attend en coulisses qu’il l’invite sur scène, chaque soir elle repart bredouille. Jusqu’à ce qu’elle disparaisse du film. Leur couple battait déjà de l’aile avant la tournée, sans que l’un ou l’autre ne l’assume. Joan Baez décide de le retrouver en Angleterre sans le prévenir, une initiative qu’elle qualifiera ensuite de *“jeune et stupide”*. L’entourage de Dylan la garde à distance, loin des drogues aussi. Quand la caméra de DA Pennebaker les montre ensemble, Dylan est moins préoccupé de ce qu’elle joue à la guitare que de ce qu’il tape à la machine, un poème d’amour pour Marianne Faithfull, alors mariée et enceinte. Quelques jours plus tard, c’est Bob Neuwirth, le second de Bob, qui lui balance des piques sur son physique. Baez fait aussitôt ses valises et ne renouera vraiment avec Dylan que dix ans plus tard sur la tournée *Rolling Thunder*. Et elle rencontre à cette occasion Sara Dylan, qu’il a épousée à la fin 1965. *“Bob ne m’a jamais fait beaucoup de cadeaux,* lui confie-t-elle, *mais il m’a un jour offert un superbe chemisier de soie, vraiment choisi avec beaucoup de goût.”* Et c’est là que, comme elle l’écrit dans ses mémoires, Joan Baez lui explique qu’elle avait dans sa garde-robe un chemisier correspondant pile au descriptif, qu’elle n’a jamais retrouvé après une visite de Bob. Ce qui fit bien rire les deux femmes.

Photo DR

R&F : Cela fait plus de 25 ans que vous n’avez plus enregistré de chanson de Bob Dylan. Suivez-vous encore ce qu’il écrit ?
Joan Baez : Je n’ai pas écouté attentivement ses albums de ces vingt dernières années, il doit y avoir des choses très bien, mais rien ne m’a frappée comme ce qu’il a fait pendant les dix premières. Il a changé de style, ça nous arrive à tous. Moi-même, j’ai arrêté d’être *songwriter*, ça m’est tombé dessus un jour, et c’était fini.

R&F : Qu’avez-vous ressenti quand il a reçu le prix Nobel ?
Joan Baez : J’ai trouvé ça fantastique. Toutes ces polémiques comme quoi ça ne serait pas de la littérature me semblent ridicules.

R&F : Pourriez-vous nous parler de votre histoire avec Steve Jobs au début des années 80 ?
Joan Baez : Ça a été une relation très curieuse, car je ne comprenais rien, mais *vraiment* rien, à ce qu’il faisait dans la vie. Lui s’intéressait beaucoup à la musique et à l’art. Il avait l’esprit artistique, ça se voit dans ses créations. Concernant la musique, nous avons eu une fois une grosse dispute. Il soutenait que l’ordinateur serait un jour capable de créer un quintette façon Brahms mieux qu’un compositeur vivant. Je lui ai dit que c’étaient des conneries. Lui était *très* têtu. Et le pire, c’est qu’il finira sans doute par avoir raison. ★

Album *“Whistle Down The Wind” (Proper)*
A l’Olympia, du 4 au 17 juin 2018 et du 3 au 13 février 2019.
Arles, le 14 août et Strasbourg, le 15 février 2019.

Photo Alain Marouani-DR

“Je rêve de faire un disque avec Pink Floyd, mais ils sont plus difficiles à contacter que Brejnev !”

LEO FERRÉ

Au contraire de ses collègues, l’anarchiste monégasque a connu une heureuse et accidentelle rencontre avec les événements de 1968. De là ont découlé les disques les plus fous de sa carrière, révérés aujourd’hui par la jeune garde pop dans un disque hommage.

PAR STAN CUESTA

C’est peu dire que Mai 68 n’a pas été très musical… Bien sûr, à l’époque, le rock était quasiment inexistant en France — pas de “My Generation” sur le *boul’Mich’*. Mais, plus étonnant, les représentants de la grande chanson française, aux textes plus ou moins rebelles, ont à peu près tous raté le coche. Tous sauf un. Un musicien, poète et anarchiste de 52 ans. Il faut dire que la révolution, Léo Ferré l’a faite avant, pendant et après Mai 68.
Tout seul, peut-être, mais peinard…

Les manifestants le reconnaissent et lui demandent de se joindre à eux

Deux albums sortent ces jours-ci qui illustrent parfaitement le caractère à la fois précurseur et intemporel de l'œuvre de Ferré. Tout d'abord un coffret de trois CD, opportunément mais logiquement titré "Mai 68". Le premier disque présente les chansons d'avant 1968, qui prouvent que l'engagement libertaire de Ferré remonte à très loin. Le deuxième offre une sélection de titres de la période 1968-1974, l'une des plus passionnantes du chanteur et la préférée de nombre de musiciens d'aujourd'hui, qui le voit se frotter au rock, ou à la *pop music*, comme on disait alors. Enfin, le dernier présente un enregistrement inédit réalisé en concert à la Mutualité... le 10 mai 1968, première journée historique du soulèvement.

Ce jour-là, Léo Ferré donne en effet son traditionnel gala de soutien au Monde Libertaire. Les manifestants — qui le soir même, seront 20 000 sur le boulevard Saint-Michel — le reconnaissent à la terrasse d'un café et lui demandent de se joindre à eux. Ferré doit refuser, puisqu'il va chanter au même moment, mais le *hasard historique* de cette rencontre restera dans sa mémoire et dans celle de nombreux jeunes révolutionnaires.

Ferré a commencé l'année 1968 en publiant un texte intitulé "Introduction A L'Anarchie", à laquelle fait écho sa formidable nouvelle chanson, "Les Anarchistes". C'est aussi l'année où il se sépare de sa femme, Madeleine. Par une étrange coïncidence, cette période troublée de sa vie correspond à ces autres troubles qu'on appellera Mai 68. Pourtant, il ne participe pas aux événements. Il vit caché, entre deux concerts, en Lozère, puis en Ardèche. C'est là qu'il écrit "C'est Extra", qui deviendra l'un de ses plus gros succès populaires. Son nouvel album, enregistré en décembre, après une tournée où il se rend compte que son public a considérablement rajeuni, sort en janvier 1969. Il se retrouve doublement en phase avec son époque : par ses idées (l'air du temps le rattrape) et par le son de ses chansons (l'inverse).

Mais Léo Ferré ne s'en tient pas là. Il va pousser plus loin sa révolution personnelle et tenter l'expérience du rock. Tout a commencé avec "C'est Extra" (*"Ces Moody Blues qui chantent la nuit comme un satin de blanc marié"*), référence à l'incontournable "Nights In White Satin". Une collaboration est envisagée, qui n'aboutira qu'à une simple photo... Car Léo apprécie ce style de pop anglaise : *"Je rêve de faire un disque avec Pink Floyd, mais ils sont plus difficiles à contacter que Brejnev !"* Ça ne sera pas plus facile avec... Jimi Hendrix. Fin janvier 1970, Ferré est à New York pour enregistrer un nouveau titre, à l'instigation de Jean Fernandez, directeur de l'antenne américaine de Barclay, qui a réservé le studio Media Sound pour cette fameuse séance avec le *Voodoo Child*. Malheureusement, Hendrix, souffrant, décommande. La rencontre n'aura jamais lieu — contrairement à ce qu'a longtemps prétendu la légende. Ferré enregistre tout de même sa chanson, "Le Chien", avec une équipe B qui ne manque pas de classe : John McLaughlin à la guitare, Billy Cobham à la batterie et Miroslav Vitous à la basse. Le résultat est toujours inédit. La bande dort dans un tiroir. En 2013, pour une nouvelle anthologie Barclay, Mathieu Ferré, le fils de Léo, tentera de la publier, sans succès : McLaughlin refusera, pour une sombre histoire de séance impayée...

Ferré réenregistre donc ce morceau, ainsi que "La 'The Nana' ", avec Zoo, groupe pop français signé à l'époque chez Barclay, qui fait plus que s'inspirer de l'enregistrement new-yorkais. C'est une étonnante réussite, au point que Léo se retrouve fréquemment sur scène avec Zoo, comme le 4 juin 1971 pour un concert au pavillon Baltard des Halles en démolition, devant 4 000 jeunes assis dans les décombres, venus acclamer un Ferré barbu, en pattes d'eph, blouson en jean et lunettes colorées de hippie...

A l'automne 1971, ils se retrouvent aux studios Barclay pour enregistrer un album entier, "La Solitude". Ils jouent une pop musique assez inouïe, mélange de la culture classique de Ferré et de l'attrait du groupe pour l'expérimentation, comme sur "Les Albatros", titre incroyable aux cuivres presque free, qui doit être interprété par... Johnny Hallyday. Malheureusement, le rocker national se désiste. De "Faites L'Amour" à "Dans Les Nights",

Photo Alain Marouani-DR

4 000 jeunes assis dans les décombres, venus acclamer un Ferré barbu, en pattes d'eph, blouson en jean et lunettes colorées de hippie...

en passant par "Les Pop", cette expérience radicale est fascinante. Elle restera sans suite mais, bizarrement, cet album connaît aujourd'hui un retour en grâce assez étonnant, via des groupes comme Aquaserge qui lui vouent une sorte de culte. Benjamin Glibert, guitariste de cette formation : "*On aime beaucoup la période 'Amour Anarchie', les poèmes déclamés sur du jazz-rock, notamment avec Zoo, on a d'ailleurs repris 'Les Pop'. 'Le Chien' aussi... Ce mélange de jazz-rock et de poésie me touche. Ces espèces de plages improvisées et lui qui déclame ses textes avec cette reverb, c'est un truc que je trouve super beau. C'est quelque chose qui n'existe pas, qui n'existe plus.*"

L'underground actuel

Justement, le deuxième album à paraître en ce mois de mai 2018, "C'est Extra", est un hommage, treize morceaux de Léo Ferré repris par des artistes d'aujourd'hui réunis par La Souterraine — la plateforme qui soutient tout l'underground actuel chantant en français — sur des musiques réinterprétées par des membres d'Aquaserge et de Forever Pavot.

On savait que nombre de grands artistes installés comme Bashung, Higelin, Lavilliers, Thiéfaine ou Cantat ne juraient que par Ferré... Mais on découvre sur ce disque une nouvelle génération de chanteurs comme Gontard, bien sûr, PR2B ou Sarah Maison, qui s'attaquent à des titres peu connus, et pour qui Léo Ferré et l'esprit de Mai 68 semblent tout aussi importants. Voire plus.

Benjamin Glibert : "*Est-ce qu'un jour on aura la chance de revivre ça ? Ma génération — je suis né en 1980 — a vécu dans une crise permanente de la politique, de l'économie... Quand Ferré chante 'Il n'y a plus rien', ça nous parle (...) Quand je vois que Macron voulait célébrer Mai 68... C'est de l'hypocrisie, une fois que les choses sont lointaines et désactivées, on peut les mettre au musée, alors qu'on expulse la ZAD avec peut-être plus de flics que dans la moindre manif de Mai 68...*"

Benjamin Caschera, co-fondateur de La Souterraine : "*L'esprit de Mai 68 qu'on colle souvent au poète anarchiste Léo Ferré, actuellement, c'est nous qui en sommes le plus proche en France. Nous privilégions une ambiance de liberté, artistique et commerciale : tout est à prix libre, on renverse la situation de l'industrie telle qu'elle fonctionne. Il n'y a que dans le rap qu'il y a des trucs aussi engagés.*" Et Mathieu Ferré de conclure : "*Depuis toujours, depuis Rimbaud, beaucoup d'adolescents sont destinés, par leur éducation, leur morale, à passer leur vie dans le troupeau, mais quelques-uns, des brebis noires, veulent en sortir... Aujourd'hui, l'œuvre de Léo est découverte par des jeunes de 16 à 20 ans qui, eux aussi, sont curieux, s'intéressent à autre chose, vont acheter des disques, lire des livres, voir une expo...*"

Ce n'est qu'un début... ★

Album hommage *"C'est Extra" (La Souterraine)
Coffret Léo Ferré *"Mai 68" (La Mémoire Et La Mer/ Universal)*

LE ROCK FRANÇAIS A-T-IL RATÉ MAI 68 ?

Tandis que la presse célèbre unanimement les évènements qui firent trembler la France gaulliste voici un demi-siècle, l'importance musicale locale du mouvement semble moins évidente. Et plus tardive en tout cas.

PAR H.M.

Toutes les rétrospectives sur les manifestations américaines contre la guerre du Vietnam s'appuient sur des morceaux rock de l'époque. Rien de tel avec les commémorations de Mai 68 en France : y a-t-il eu un rendez-vous manqué entre rock et contestation ? L'ébullition de 1968 a engendré aux Etats-Unis et en Angleterre des hymnes radicaux, des brûlots incandescents qui essayaient de faire rimer rock et révolution. Pas dans nos contrées, malgré l'ampleur de la révolte : aucun disque pour accompagner le mouvement qui agitait usines et universités, aucune chanson électrique pour relayer la révolte, aucun groupe ou artiste rock pour se faire l'écho de cette contestation généralisée. La scène française se tenait à l'écart des événements et les rockers brillaient par leur absence : étaient-ils à côté de la plaque ou totalement déconnectés du pays et des aspirations de la jeunesse ? Ou tout simplement prudents pour la suite de leur carrière ?

Les faits sont tenaces : en mai 1968, Jacques Dutronc, que l'on a connu plus virulent, triomphe sur les ondes avec "Il Est Cinq Heures, Paris S'Eveille", un de ses morceaux les plus consensuels. Antoine a déjà délaissé l'insolence de ses "Elucubrations" et court après un second souffle. Ronnie Bird a raccroché après sa tentative de transcrire en français l'énergie venue d'outre-Manche ("Où Va-T-Elle") et son abdication grand public ("Le Pivert"). Et l'été suivant, les rockers de service célèbrent l'amour sur tous les tons : "Entre Mes Mains", extrait de l'album "Rêve Et Amour" pour Johnny Hallyday, "Je N'Aime Que Toi" pour Eddy Mitchell, et "Quelque Chose Tient Mon Cœur" pour Herbert Léonard, un débutant plein de promesses qui s'enlisera dans la variété après cette percée rhythm'n'blues. Que s'est-il passé pour que les idoles des jeunes soient ainsi en retrait ? L'émission fétiche "Salut Les Copains" a raté le coche, mais elle n'est pas la seule : si l'on se reporte aux Rock&Folk de l'époque, ils donnent la même impression.

Le numéro de mai, bouclé avant les évènements, consacre Julie Driscoll en couverture, parle de Pink Floyd, de Eddie Cochran et des happenings qui constituent alors le must des concerts. Le double numéro suivant (juin-juillet) privilégie Jimi Hendrix et Aretha Franklin et s'intéresse à la révolte des étudiants... américains. Il faudra attendre la parution d'août-septembre (avec Polnareff à la une) pour trouver un dossier intitulé *Art Et Contestation* qui dresse un premier bilan des événements, dans lequel les chanteurs occupent moins de place que les comédiens et se limitent à ceux issus de la chanson française, le rock jouant les grands absents. Du côté des groupes, c'est le calme plat. Après la brève flambée du début des années soixante (Lionceaux, Aiglons, Fantômes, Danny Boy Et Ses Pénitents, Pirates, Blousons Noirs, Pingouins, Vautours...) dans le sillage des Chaussettes Noires et des Chats Sauvages, la retombée de la vague twist causera une véritable hécatombe alors que Chaussettes et Chats se saborderont au profit de la carrière solo de leur chanteur (Eddy Mitchell et Dick Rivers). Quelques années plus tard, les groupes influencés par le

"La Révolution", le 45 tours d'Evariste, ***"vendu 3 francs afin de démasquer à quel point les capitalistes se sucrent sur les disques commerciaux habituels"***

rock british (Pollux, Boots, Système Crapoutchik, Mods...) n'atteignent un début de notoriété que lorsqu'ils tâtent de la chanson, comme les 5 Gentlemen avec "Dis-Nous Dylan" ou les Sunlights avec "Le Déserteur". Certains se recyclent et se mettent au service de chanteurs, tels Les Problèmes avec Antoine (qui se métamorphoseront bientôt en Charlots) ou les Blackburds qui accompagnent Johnny dans son virage rhythm'n'blues sous la houlette de deux Anglais, Tommy Brown et Mick Jones (qui créera plus tard Foreigner). D'autres entretiennent la flamme au sein de groupes de bal qui pullulent en province ou en animant les soirées des clubs parisiens. Les Télégrammes de Rock&Folk se font l'écho de rares formations locales, comme les Extrem's ou Mamor's Men Group, qui ne dépasseront pas le succès d'estime. Et les groupes qui vont éclater quelques années plus tard n'en sont encore qu'à leurs balbutiements, comme Gong, conçu par un Daevid Allen en rupture de Soft Machine, ou les Variations qui font leurs débuts au Golf Drouot fin 1966. Mais ils n'ont pas la fibre politique et se préoccupent davantage de ce qui se passe à Londres ou en Californie que dans les rues de Paris. Le rock ne constituera donc pas la bande-son des manifs et aucun hymne électrique ne peut être associé à l'agitation qui s'empare du pays. Parmi les militants, le rock suscite la méfiance : soit il est associé aux yéyés, et donc réputé commercial, soit il est considéré comme incontrôlable et suspect, car lié au mouvement hippie et aux drogues. Les gauchistes de l'époque préfèrent les chanteur à textes, dont la voix et le message ne sont pas couverts par les guitares, ou le free jazz, qui suscite un véritable engouement pour ses choix radicaux et extrémistes. Dans la Sorbonne occupée, il y aura des concerts improvisés de chanson et de jazz, mais très peu de rock (à l'exception de Red Noise qui évolue entre free rock et free jazz).

Parmi les militants, le rock suscite la méfiance : soit il est associé aux yéyés, et donc réputé commercial, soit il est considéré comme incontrôlable et suspect, car lié au mouvement hippie et aux drogues

Le rock ne constituera pas la bande-son des manifs

S'ils ont loupé le coche, les rockers se sont-ils rattrapés après coup ? Ils en ont tiré a posteriori des thèmes d'inspiration, mais il est frappant de constater l'absence de morceaux qui, dans la foulée, font explicitement référence à la révolte de mai. Seule exception notable, mais peu médiatisée : le 45 tours d'Evariste. Ce physicien et chercheur qui s'était fait connaître par des détournements parodiques de tubes yéyé conçoit l'un des premiers disques autoproduits. Sur une face, "La Révolution", chanson folk-pop enregistrée avec le CRAC (Comité Révolutionnaire d'Agitation Culturelle) qui célèbre les vertus de la contestation avec une naïveté assumée, sur l'autre un morceau entre slow et jerk, qui glorifie (en empruntant à Victor Hugo) la mémoire des manifestations étudiantes (*"Je suis tombé par terre/ C'est la faute à Nanterre/ Le nez dans le ruisseau / C'est la faute à Grimaud"*, nom du préfet de police de l'époque) et reprend pour refrain le slogan préféré des manifs (*"Ce n'est qu'un début/ Continuons le combat"*).
Cette tentative reste un cas isolé et seuls deux artistes étiquetés chanson française relèvent le défi... et sont interdits d'antenne : Claude Nougaro, qui, avec "Paris Mai", propose une vision poétique et lyrique de cette période révolutionnaire, et surtout Léo Ferré qui réussira ainsi à conquérir un nouveau public, contrairement à Jean Ferrat qui s'en coupera totalement en reprenant dans "Pauvres Petits C" la thèse du Parti communiste selon laquelle les gauchistes ne sont que des fils de bourgeois. Ferré, le poète libertaire avait déjà des antécédents qui le rendaient sympathique à cette mouvance : son album de 1967 exprimait avec violence son rejet d'une société corsetée ("La Marseillaise", "Ils Ont Voté"), des morceaux précédents comme "Y'En A Marre" étaient en phase avec une contestation tous azimuts. S'il chante à la Mutualité le 10 mai 1968 pour un concert de soutien au Monde Libertaire (le journal de la Fédération anarchiste), il ne participe pas aux événements, mais s'en fait l'écho d'une manière saisissante dans son disque suivant "L'Eté 68" (enregistré entre décembre 1968 et janvier 1969) avec notamment un véritable hymne, "Les Anarchistes" (qui, déjà testé à la Mutualité, transformera ses concerts en meetings) et surtout *"Comme Une Fille"* *où il glorifie les manifestations avec fougue : "Comme une fille/ La rue s'déshabille/ Les pavés s'entassent/ Et les flics qui passent/ S'les prennent sur la gueule"*. Il enfonce le clou avec ses essais ultérieurs et son changement de look (blouson noir, cheveux longs, allure de prophète anar) qui le rendent plus offensif et moderne que beaucoup de rockers de l'époque.

Elément déclencheur

Est-ce pour autant un constat d'échec pour le rock français ? Pas totalement : s'il n'a pas su anticiper ni incarner ce mouvement, il surfe indirectement sur ses multiples répercussions au cours des années suivantes, à travers la libération des mœurs qui se profile à l'aube des années 70. Les groupes prolifèrent, sans pour autant dépasser le succès d'estime : Triangle, Devotion, Variations, Martin Circus (avant son plus gros succès qui signe sa déchéance variéteuse, "Je M'Eclate Au Sénégal), Alice, Ame Son, Alan Jack Civilization, Dynastie Crisis ou Ange se tiennent à l'écart de la veine contestataire que quelques autres côtoient, comme Zoo (qui enregistrera en 1971 un album avec Léo Ferré, "La Solitude"), ou y sacrifient

plus explicitement, tels Barricade, Maajun, Komintern, Heldon, Red Noise, pour des retombées souvent confidentielles, à l'exception de Alpes qui explore de nouvelles pistes sonores sous la houlette de Catherine Ribeiro. 1969 et 1970 sont ainsi des années particulièrement prolixes du côté des sorties de premiers albums, ce qui témoigne de la recherche de nouvelles valeurs par l'industrie du disque confrontée à l'appétence des jeunes pour de nouveaux visages plus en phase avec l'époque.

Sentant le vent tourner, Johnny Hallyday en profite pour changer de look et enregistrer dès décembre 1968, à Londres, son album le plus extrémiste, le plus insolent et le plus rock, "Rivière... Ouvre Ton Lit" (qui sort en mai 1969) en compagnie des meilleurs guitaristes du moment, tels Jimmy Page : non seulement il s'adonne avec délice à un heavy rock à tendance psychédélique, mais ses paroliers attitrés, Gilles Thibault et Long Chris, lui concoctent des textes marqués par la fièvre contestataire : "Je Suis Né Dans La Rue" reprend, en la détournant, la thématique révolutionnaire des barricades, "Amen" brocarde la charité chrétienne et "Réclamation" exprime le refus de l'ancien monde (*"Ça sent la poudre et le sang / Ça sent la sueur et l'argent / Remboursez-moi ! Je ne veux pas de ce monde-là !"*).

Premier hymne radical

L'ancienne structure des concerts (on parlait à l'époque de galas) est bouleversée alors que fleurissent les premiers festivals, autorisés (Amougies), interdits (Aix-en-Provence, Valbonne) ou avortés (Auvers-sur-Oise, Biot), parfois en liaison avec des fêtes politiques (PSU, LCR, fête de l'Huma) et que le circuit des MJC (Maisons des Jeunes et de la Culture) s'ouvre largement à ces nouveaux venus.
Ce sont surtout les chanteurs contestataires qui profitent de ce bouleversement : François Béranger, Renaud (qui a écrit sa première chanson, "Crève Salope", dans la Sorbonne occupée), Higelin (chantre de la contre-culture), puis Lavilliers... Seuls Magma et Gong parviennent à s'imposer comme des valeurs sûres en sillonnant les MJC, mais ils représentent une plongée dans l'imaginaire et l'onirisme (version fun pour Gong et oppressante pour Magma) qui reste à l'écart de tout engagement directement politique.
Et pourtant, la contestation irradiera le rock français jusqu'à la flambée du rock alternatif dans les années quatre-vingt : Higelin lui donnera ses lettres de noblesse en effectuant sa révolution électrique avec "BBH 75", la première vague punk déclinera la révolte sur le mode existentiel (par exemple Métal Urbain avec "Panik" en 1977), mais il faudra attendre 1980 pour que Trust lui donne son premier hymne radical avec "Antisocial", avant que la vague alternative ne reprenne, sur le mode punk, cette verve politico-contestataire (OTH, Bérurier Noir, Parabellum...). Pour tous ces groupes, Mai 68 reste une référence incontournable. Aux Etats-Unis, le refus de la guerre du Vietnam constitua le point de départ d'une vague rock sans précédent. En France, Mai 68 fut un élément déclencheur, même si un temps de maturation s'avéra nécessaire vu les pesanteurs de notre système médiatique et discographique. ★

BOL D'OR

GRAND FESTIVAL MOTO

Vendredi 14 | Samedi 15 | Dimanche 16

Septembre 2018

CIRCUIT PAUL RICARD

TRUST

EN CONCERT EXCEPTIONNEL SAMEDI SOIR

boldor.com

BILLETS À PARTIR DE 64€

BOL D'OR Classic

club14 | MOTUL | FRANCE EQUIPEMENT | Région Provence Alpes Côte d'Azur | Sud Sainte Baume | LS2 HELMETS

Tourtel Twist | La Provence | EUROSPORT EVENTS | moto revue | Classic | MOTO STATION | FIM | FFM | L'arrivée Organisation | france bleu

ROLL A BA

“Je m’imposais des défis, comme écrire une chanson avec un seul accord. Ou une chanson sans refrain”

COURTNEY BARNETT

La jeune Australienne sort son remarquable deuxième album. Qu’y trouve-t-on ? Des chansons, solides comme le quartz et qui racontent des choses. Une star ? Plutôt une personne réelle et qui brille pourtant de mille feux.

On l’a souvent constaté, faire un disque est avant tout une succession de décisions. Les mauvaises peuvent surgir à tout moment, aisément, au détour d’une rime facile, d’une mélodie un peu paresseuse ou d’un arrangement prévisible. Qu’on aime la pop à synthés, le folk ou le doom metal, les disques ratés sont partout. Les faisans peuvent construire une carrière dessus, les grands peuvent se laisser aller à en faire un… Et c’est là tout le miracle de Courtney Barnett : elle n’en a commis aucun.

Une timidité certaine

Tout n’est pas parfait chez cette *Aussie* de 30 ans, mais tout est *juste*. Il y a cinq ans, sans crier gare, les premières chansons de Courtney Melba Barnett (il s’agirait de son authentique *middle name)* se révélaient au monde. Une victoire pour cette fille introvertie, en proie, comme tous les gens bien, au doute. Elle l’expliquait alors, bien qu’elle noircisse des carnets et joue de la guitare depuis ses 10 ans, finir ses chansons et les publier a été une sorte de triomphe personnel. Avant de sortir ses premiers EP, Barnett a joué de la guitare dans un groupe bruitiste de Melbourne, Rapid Transit, dont il existerait une cassette introuvable. Elle a aussi, de façon plus concluante joué dans Immigrant Union, groupe country récréatif formé par Brent DeBoer, batteur des Dandy Warhols exilé depuis quelques années aux Antipodes. Mais, malgré une timidité certaine, elle est surtout attirée par la confection de ses propres compositions. Elle s’y met enfin et tente un premier EP en 2012.

Photo Pooneh Ghana-DR

Tout n'est pas parfait mais tout est juste

"J'expérimentais avec l'écriture, avoue-t-elle à l'époque dans ces pages. *Je m'imposais des défis, comme écrire une chanson avec un seul accord. Ou une chanson sans refrain, des choses comme ça. Je jouais avec les codes."* L'initiation musicale de la jeune femme, sise dans les années où l'on passe de la cassette au CD, puis du CD au mp3, est quelque peu bordélique. Barnett absorbe tout, le mainstream local (INXS, dont elle reprendra intégralement l'album "Kick" pour un concert) et international (Nirvana, mais aussi Green Day), puis, à l'adolescence, des musiques plus souterraines. Pêle-mêle, le Velvet Underground, le punk, ou le jazz qu'écoute son paternel. Elle se découvre, aussi, une passion pour les chansons qui racontent des choses et s'entiche de country alternative via Neko Case ou Wilco, ses héros. Dès le deuxième EP, en 2013, c'est l'évidence : la gauchère possède un sacré talent et le monde bientôt l'apprend. Elle signe chez Marathon (Pond, Jagwar Ma) qui lui concocte un emploi du temps qui l'est tout autant. Un groupe, impeccable et électrique, l'accompagne. Barnett tourne parfois avec un deuxième guitariste, mais tient souvent seule la six-cordes, pour des prestations en mode power trio impressionnantes. Elle est discrète mais se produit partout. Ce qui ne l'empêche pas de jouer de la Telecaster dans le groupe de sa compagne, Jen Cloher, et d'écrire son premier vrai album magnifique et accrocheur à la fois : "Sometimes I Sit And Think, And Sometimes I just Sit" (2015). Sans que personne ne s'y attende, elle a sorti l'an dernier "Lotta Sea Lice" avec Kurt Vile, un disque qui entérine mine de rien l'existence d'un petit âge d'or pour les baladins du folk rock d'aujourd'hui, indépendant mais ambitieux et surtout très talentueux : Kevin Morby, Angel Olsen, Weyes Blood, Cass McCombs, Matthew E White, Eleanor Friedberger...

Au premier rang

En quelques années, grâce à des chansons tenant plus du journal intime que de la pop song conventionnelle, Courtney Barnett est devenue la confidente préférée des fugueuses, la frangine timide des virées nocturnes, taiseuse mais sachant boire, celle que Lester Bangs aurait sans aucun doute adoré, comme une voisine marrante de la maison d'en face qui, lorsqu'elle n'est pas occupée à faire pousser tomates, radis ou raifort au fond de son jardin australien, compose des chansons sur l'ennui et les relations humaines plus compliquées les unes que les autres, avant de courir les enregistrer dans un studio de quartier, là-bas, dans son pays peuplé de requins, de méduses mortelles et d'araignées monstrueuses. Désormais au premier rang des songwriters de cette décennie, l'Australienne remet le couvert avec "Tell Me How You Really Feel", plus acerbe que "Sometimes I Sit...", plus sale aussi, comme si le Crazy Horse de Neil Young dirigé par le fantôme de Kurt Cobain était passé là. Le blondin iconique a trouvé descendance et les sales gosses, pas dupes pour un rond sur ce qui les attend au sortir de l'adolescence, leur copine de chambrée. Une surprise de taille attend d'ailleurs les auditeurs : Kim et Kelley Deal des Breeders sont venues participer à deux morceaux de l'album. En fans et amies. Kim Deal qui vient de comparer, dans la presse anglaise, Courtney Barnett à Bob Dylan. Après une telle sentence, habituellement assénée par des journalistes en mal de titraille, on peut dire que les jeux sont faits. ★

BASILE FARKAS & SAM RAMON

Photo Pooneh Ghana-DR

COURTNEY BARNETT
INTERVIEW

En interview, on rencontre au moins trois types d'artistes : le loquace, inarrêtable dans son flot continu d'anecdotes, critiquant tout et son contraire, la bouche aux commissures blanchâtres toujours ouverte, crachant quarante pour-cent de vérités et soixante autres de bobards le plus souvent invérifiables ; les journalistes les adorent. Il y a ceux qui mettent directement en confiance (qu'on ne se trompe pas, il n'existe ni connivence ni collaboration. C'est le jeu de la promotion, c'est tout), payent une tournée, racontent leur histoire et prennent le gratte-papier à partie sur un détail ou deux qu'ils auraient remarqué. Puis, enfin, il y en a que le jeu de l'entrevue ne semble pas particulièrement affecter ; les questions glissent, les réponses sont brèves, tout est suspendu et il faut faire avec. Courtney Barnett est un peu de cette espèce, pas du genre à s'attarder, à développer sans fin. Et c'est par une après-midi polaire à Pigalle que s'offre ainsi celle dont le public attend impatiemment le prochain album.

Photo Pooneh Ghana-DR

ROCK&FOLK : Où et comment a été enregistré "Tell Me How You Really Feel ?"
Courtney Barnett : A Melbourne. Tout près de là où je vis, à une poignée de minutes. J'allais au studio tous les matins à pied. J'aurais vraiment aimé que cet endroit m'appartienne, mais ce n'est hélas pas le cas. L'album a été enregistré avec mon groupe, le même que sur l'album précédent, c'est-à-dire Bones Sloane, Dave Mudie et Dan Luscombe *(respectivement bassiste, batteur et guitariste).*

R&F : Les sœurs Deal sont créditées sur l'album. Qu'ont-elles joué exactement ?
Courtney Barnett : Ah oui ! Kim et Kelley étaient venues par pure sympathie chanter sur un morceau et nous en avons fait deux : le single "Nameless, Faceless" et "Cripping Self-Doubt And A General Lack Of Confidence". Elles chantent toutes les deux des choeurs et Kim joue quelques parties de guitare. J'avais enregistré une reprise ("Cannonball") qu'elles avaient appréciée. Puis, en 2015, j'ai rencontré Kim Deal pour une interview croisée.

R&F : Breeders, Pixies, Throwing Muses… Etait-ce important pour vous ?
Courtney Barnett : Oui, bien sûr ! C'est d'ailleurs Kim qui m'a branché sur les Throwing Muses. Mais quand j'étais plus jeune, je n'écoutais pas vraiment ce genre de trucs. Les Pixies, j'ai dû découvrir ça quand j'avais 17 ou 18 ans et je ne possédais pas non plus d'album des Breeders... Je les ai découverts très tard, vers 23 ans... Vous savez, ce n'était pas ce genre de choses que l'on entendait à la radio, à part Nirvana, bien entendu. La première chanson dont je garde un souvenir précis, c'est "Unbelievable" du groupe EMF, un gros tube qui se trouvait sur une de ces compilations que je confectionnais sur cassettes et que j'écoutais souvent...

R&F : En parlant de disques, vous avez créé votre propre label, Milk !…
Courtney Barnett : En 2012. Et c'est énormément de travail. Mais j'avais beaucoup de choses en tête, de chansons à sortir et je ne savais pas où les placer, j'avais l'impression que personne d'autre n'en aurait voulu et j'ai pensé, en fin de compte, que c'était la seule voie envisageable *(depuis six ans, Milk ! s'est enrichi de plusieurs signatures : Fraser A Gorman, The Finks, Royston Vasie ou encore Jen Cloher).*

R&F : On entend un bruit bizarre à la fin de "Hopefulessness", qu'est-ce que c'est ?
Courtney Barnett : Ah ! C'est le bruit d'une bouilloire qui siffle sur le gaz et que j'ai enregistré avec mon téléphone. J'ai voulu mettre ce son un peu angoissant ; comme une réminiscence d'exil dans une cabane isolée.

R&F : Quelle chanson vous définirait, s'il en existe une ?
Courtney Barnett : Oh ! C'est rude comme question. Je ne sais pas, cela dépendrait des jours. C'est changeant. Une chanson par jour serait plus juste ! J'aime beaucoup ce morceau de Pavement "Range Life", sur l'album "Crooked Rain, Crooked Rain", c'est elle que j'écoute au réveil. Une autre que j'adore — mais elle me brise le cœur — c'est "River" par Joni Mitchell. Magnifique...

DISCOGRAPHIE

Avant "Tell Me How You Really Feel", la chanteuse de Melbourne a produit des disques qui méritent détour.

"The Double EP : A Sea Of Split Peas" *(2013)*

Le premier album de la gauchère est en fait, comme indiqué dans l'intitulé, une compilation de deux EP sortis en 2012 et 2013. Les six morceaux du premier, "I've Got A Friend Called Emily Ferris", placés en fin de disque, sont comme la première crêpe : à moitié réussis. La jeune Barnett, 25 ans à l'époque, gratouille des suites d'accords presque bluesy et balance des textes qui, déjà, attirent l'oreille. Le ton est donné avec "Lance Jr", son premier morceau publié, qui parle de pis-aller masturbatoire et d'anxiolytiques. Les compositions sont encore un peu raides et fragiles, mais cette folkeuse électrique au phrasé mélancolique et cool, possède indubitablement un truc. Dès les premières notes du EP suivant, "How To Carve A Carrot Into A Rose", on comprend qu'en quelques mois Barnett a fait un fulgurant bond en avant. Sur "Out Of The Woodwork", premier titre mid-tempo qui avait tout pour être ennuyeux, la chanteuse impose son débit parfait et évite les écueils du singer-songwriter : le misérabilisme, l'autocomplaisance et la minauderie. Tout, ici, est très bon ("Don't Apply Compression Gently", très poppy ; "History Eraser" et sa métrique au cordeau ; "David" qui chipe le riff de "The Jean Genie") et avec "Avant Gardener", récit d'une crise d'angoisse sur fond de furie électrique, Courtney Barnett signe son premier chef-d'œuvre.

"Sometimes I Sit And Think, And Sometimes I Just Sit" *(2015)*

Titre tordu, pochette griboullis, mais contenu limpide. Partie dans une interminable tournée, l'Australienne a fait mieux que percer. Beaucoup en seraient revenus lessivés, alcooliques et donc en panne d'inspiration. Pas Barnett, qui a composé on ne sait comment une ahurissante enfilade de tubes. "Elevator Operator" inaugure une écriture narrative à la Ray Davies (l'histoire d'un jeune garçon d'ascenseur suicidaire qui croise une femme botoxée) ; "Pedestrian At Best", puissante comme du Nirvana, possède en prime un slogan qui claque (*"Give me all your money, and I'll make some origami honey"*) ; "An Illustration Of Loneliness (Sleepless In New York)" est un régal de chanson d'amour sur fond de guitares fuzz stéréo ; "Depreston" raconte, par la visite d'une maison sordide dans la banlieue de Melbourne, la vie de la personne qui y habitait — là encore, il y a du Kinks dans cette splendeur immobilière. Et ainsi de suite. En onze titres, comme Kevin Morby sur un autre continent, dame Barnett rend les émois intérieurs universels. Du folk, donc, mais qui a la politesse d'être emballé de mélodies splendides, de batterie, de basse et de guitares amplifiées.

COURTNEY BARNETT/ KURT VILE

"Lotta Sea Lice" *(2017)*

La connexion était évidente. A force de se croiser dans les coulisses de festivals, et, peut-être, d'échanger des conseils capillaires (*"Moi, je n'utilise jamais de peigne. Et toi ?"*) l'Australienne et l'Américain sont devenus copains. En a résulté ce disque, chroniqué tièdement à sa sortie et qui méritait en réalité un brasier de compliments. Les deux artistes très occupés, ont, en quelques jours, réussi à signer un classique. Sur ce projet, un "Nancy & Lee" version paritaire, Kurt chante un titre de Courtney ("Out Of The Woodwork") et inversement ("Peeping Tom", tétanisant), le duo signe cinq originaux et reprend deux morceaux ("Fear Is Like A Forest" de Jen Cloher et "Untogether" de Belly). La grande force de "Lotta Sea Lice" ? Ses parties de guitares, faussement simples, imbriquées façon Rolling Stones dans un artisanat magnifique. Vile est un expert du *finger-picking* et Barnett, qui ne joue jamais au médiator, possède également un feeling unique. Paul McCartney avait fait ce constat durant ses années d'apprentissage avec John Lennon : par un effet de symétrie miroir, un guitariste droitier et l'autre gaucher se comprennent vite. Suite espérée. BF

Photo Pooneh Ghana-DR

“Je pense n’avoir utilisé que la Fender Jaguar”

R&F : L’Australie regorge de groupes légendaires. Quels sont les vôtres ?
Courtney Barnett : J’adore The Go-Betweens, The Triffids de Perth, les Scientists, évidemment. Moins connus peut-être, mais aussi bons : The Divinyls. De toute façon, j’ai toujours été baigné dans la musique. J’ai commencé à jouer de la guitare parce que tout le monde en jouait autour de moi. A la maison, mon père écoutait Dave Brubeck —“Take Five” passait en boucle — Miles Davis, Thelonious Monk, Billie Holiday, tout ce jazz. Les goûts de ma mère penchaient plus vers la musique classique... Pas de musique pop, pas de Beatles ni de Fleetwood Mac. Ce genre, je le découvrirai après, bien après.

Dans son étui

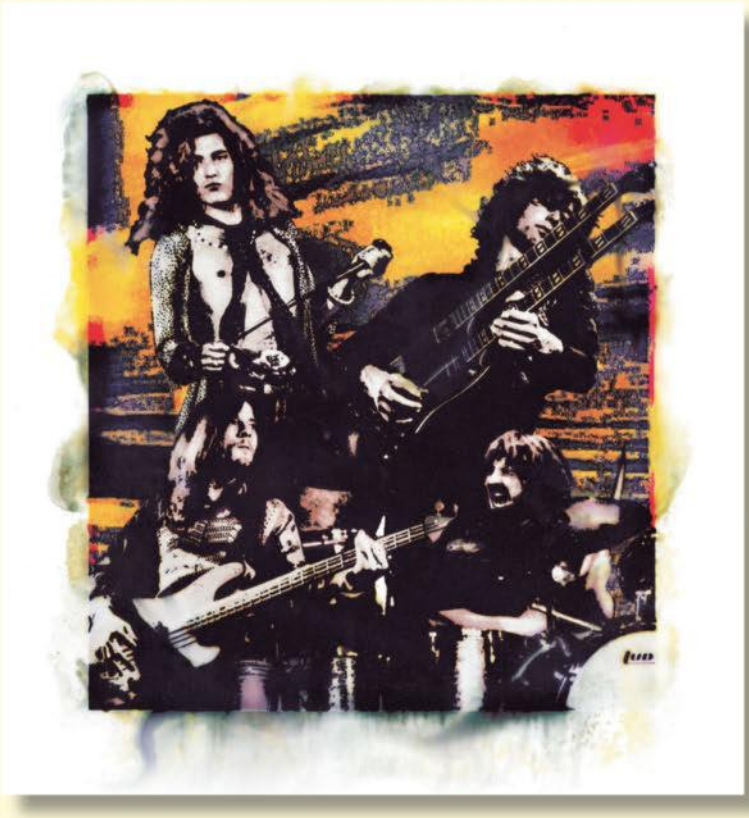
R&F : Vous possédez plusieurs guitares — dont une Harmony Rocket. C’est elle que l’on entend sur l’album ?
Courtney Barnett : Pas du tout. Je pense n’avoir utilisé que la Fender Jaguar. Peut être un peu la Telecaster mais en aucun cas l’Harmony, qui est restée dans son étui... La Tele, j’en joue sur l’album que nous avons fait ensemble, avec Kurt Vile.

R&F : A ce propos, vous jouez bientôt à Paris. Jouerez-vous des chansons tirées de “Lotta Sea Lice” ?
Courtney Barnett : Je n’en suis pas certaine, mais dans la mesure où la set list n’est pas encore établie, c’est possible. Mais chanter nos chansons séparément, sans lui... C’était tellement amusant d’enregistrer avec Kurt ! C’est vraiment un type bien, doublé d’un grand musicien. Nous avons beaucoup tourné aux Etats-Unis et c’était un moment, merveilleux, inoubliable. La scène... C’est comme ça que nous nous sommes rencontrés, par le biais d’amis communs. Nous tournions dans les mêmes festivals et, bien sûr, nous partageons la même vision. ★

PROPOS RECUEILLIS PAR SAMUEL RAMON

Album “Tell Me How You Really Feel” (Milk !/ Marathon Artists/ Pias)

OFFRE D'ABONNEMENT rock&folk



Réédition du live de Led Zeppelin "How The West Was Won" remasterisée par Jimmy Page. Ce coffret propose les meilleurs extraits des 2 concerts que Led Zep a donné en Juin 1972 au L.A Forum et à la Long Beach Arena. On y ressent toute l'énergie sur scène de ce groupe mythique.

12 NUMÉROS + COFFRET 3 CD "HOW THE WEST WAS WON" DE LED ZEPPELIN POUR 74,50 € AU LIEU DE 109,80 €*

JE M'ABONNE Bulletin à renvoyer avec votre règlement à : **ROCK&FOLK** - Service Abonnements 45, avenue Général Leclerc - 60643 Chantilly cedex. Tél : 03 44 62 43 79

ABONNEZ-VOUS AUSSI SUR WWW.BOUTIQUELARIVIERE.FR

ROFP186A

OPTION 1 12 numéros + Coffret 3 CD **"How the West Was Won" de Led ZEPPELIN** pour **74,50 €** au lieu de 102,80 € soit 27% de réduction

OPTION 2 1 an soit 12 numéros pour **65,50 €** au lieu de 78 € soit **16 % de remise.**

Email : ..... Nom : ..... Prénom: .....

Adresse : ..... Code Postal ☐☐☐☐☐

Ville : ..... Pays ..... Tel.: .....

RÈGLEMENT (à l'ordre des Editions Larivière) : ❑ Chèque bancaire ❑ CCP Paris 115 915 A 020

❑ CB : N° ☐☐☐☐ ☐☐☐☐ ☐☐☐☐ ☐☐☐☐ Expirant le ☐☐ 20☐☐ Cryptogramme ☐☐☐

PAIEMENT PAR CB
DATE ET SIGNATURE OBLIGATOIRES :

❑ Oui, je souhaite recevoir les offres commerciales des Editions Larivière à mon adresse courriel. **Tarif France Métropolitaine 2018**. DOM-TOM, Etranger, nous consulter au +33 3 44 62 43 79 ou par mail : abo.lariviere@ediis.fr. Offre valable jusqu'au 31/07/18 dans la limite des stocks disponibles. L'abonnement prendra effet dans un délai de quatre semaines après validation de votre commande par nos services. *Vous pouvez acquérir séparément chacun des numéros de Rock&Folk pour 6,50 € + Prix du coffret pour 24,80 € frais de port compris. Offre valable dans la limite des stocks disponibles. Conformément à la loi informatique et libertés du 6 janvier 1978, vous disposez d'un droit d'accès et de rectification aux données vous concernant. Ces données sont susceptibles d'être communiquées à des organismes tiers sauf si vous cochez la case ci-après ❑

Un groupe fétiche

SPOOKY TOOTH

Composé de musiciens hors-pair, le groupe de Carlisle fut un protagoniste héroïque du rock britannique au tournant des décennies 60 et 70. **Mike Harrison**, son chanteur au timbre blues inimitable, est mort le 25 mars.

PAR PATRICK EUDELINE

Beefheart, cela ne m'impressionnait pas, comme Tom Waits plus tard. Je n'entendais que le cinéma. Comme les chanteurs de metal aujourd'hui. La voix forcée. Le Beefheart ne m'a jamais *booglarizé*. C'est ainsi. Mais… J'ai essayé de fumer des Gitanes sans filtre et même des Celtiques, j'ai renoncé aux glaçons dans le whisky — et d'ailleurs je n'ai jamais aimé le whisky — j'ai hurlé dans le noir et passé des nuits blanches sans objet. Et je passe le pire sous silence. Tout ça pour chanter comme Mike Harrison. L'absolu du grain. De la voix Blues. A vingt ans, ils avaient tous — Rod Stewart, Van Morrisson, Steve Marriott, Burdon — la voix d'un bluesman qui avait beaucoup vécu. La voix de Ray Charles, le héros. Lui ou Howlin' Wolf d'accord je comprenais, mais eux ? Comment faisaient-ils ? Le jour ou j'ai entendu Phil May massacrer (cela est dit avec amour, on s'en doutera bien) "Don't You Lie To Me" avec les Pretty Things, ce fut une révélation… et j'ai enfin osé chanter.

Mais Mike Harrison, c'était un sommet inatteignable. Comme Rod ou Stevie.
Et un jour, pourtant, Rod Stewart lâche dans une interview :
"En fait, avant je chantais comme Cochran. Quand j'ai découvert le blues, j'ai pris cette voix."
Pris ? Ce n'était donc pas une histoire de cigarettes fumées mais, et aussi, de technique ? Spooky Tooth fut l'inégalé du rock anglais fin sixties.
En prime, avec "Ceremony", ils ont inventé un certain rock gothique.
Et "I Wanna Be Free" par The VIP's, c'est... comment dire ?
J'ai passé des heures à essayer de décrypter cette reprise de Joe Tex devant un Rikky Darling qui haussait les épaules.
Pour lui, ce n'était que quatre accords qu'il reconnaissait, lui, de suite.
François Robert Lloyd, l'autre guitariste d'Asphalt, avait vu les VIP's au Palais des Sports. Mille fois, il m'avait raconté les bottes de cheval et les vestes de velours, Ridley et Harrison. Il avait deux ans de plus que moi. Il avait donc frôlé du doigt des Graal interdits. Beatles à l'Olympia, Stones, Cream, "La Fenêtre Rose".

Photo Archives Rock&Folk-DR

Et VIP's. Donc. Les VIP's ? Pour moi, c'était un soir à Trouville, j'avais treize ans et la chanson était passée sur le juke-box de cette salle de jeux. Et m'avait traversé comme la foi a électrifié Claudel à Notre Dame devant son pilier. Coupé en deux. En rentrant de Trouville, je suis allé pour la première fois au Golf Drouot. Il y avait au mur une photo des VIP's. En veste militaire. Je lâche tout en vrac, je le sais. Mais ce Mike Harrison, mort à 72 ans, comptait spécialement pour moi. Vous l'aurez compris. Rock&Folk annonçait pour ce fier jour d'avril Spooky Tooth, T Rex, Quintessence (Louis Cennamo ! un ancien Yardbirds et sa sœur !) au Golf Drouot. Je m'en faisais une joie. L'affaire fût annulée. Je dus me contenter de Free (dois-je mettre un smiley ?) et de l'immense Aynsley Dunbar Retaliation entre deux concerts des Variations, de Titanic ou de Magpye (mes fans bien oubliés de l'époque. Qui reprenaient "You Don't Love Me" comme personne et dont le chanteur-guitariste portait le costard étriqué noir dylanien... J'ai vu Spooky Tooth sur scène. J'étais même à l'Olympia pour le "Ceremony" de Pierre Henry. Spooky Tooth était à la mode. Label Island, orgue Hammond et manteau afghan. L'année 1970 anglaise. Mais c'était depuis les VIP's que le groupe développait un rapport particulier avec la France. Il est temps de raconter l'histoire. D'un groupe maudit. Et d'un homme qui a payé ses dettes. Et, cher, le droit de chanter le blues.

Tout commença avec les Ramrods et Dino And The Danubes. Dino était en fait Greg Ridley, alors âgé de seize ans. Bientôt, il se consacre à la basse et Mike Harrison devient le chanteur. Luther Grosvenor est le guitariste. Nous sommes en 1963, à Carlisle. Patrie des futurs Traffic et de Capaldi en particulier. Comme beaucoup de groupes vedette de province, ils jouent comme des princes et leurs reprises de morceaux de Chuck Berry et Willie Dixon n'ont rien à envier à celles des Stones. Ils ont tout. Mais ils ne composent pas. Ou mal.
1965. Ridley s'associe avec Harrison et Grosvenor pour monter les VIP's. A l'orgue, rien de moins que Keith Emerson. Autour, ça bouge trop. Mais cela sera le destin de cette bande. Le split et la perte des meilleurs. Jusqu'à la fin.
Les VIP's font l'enfer. Ils tournent en France, et spécialement en Normandie. S'illustrent chez Rosko, à Bouton Rouge, l'émission phare, au Festival de Provins, au Golf Drouot. Ils reprennent le bien nommé "Wanna Be Free" de Joe Tex, en font un morceau british blues en le ralentissant et en y introduisant le riff du "Help Me" de Sonny Boy. Le morceau, en cette douce année 1966, est une tuerie adorée des disc-jockeys. Avec "My Friend Jack" ou "Friday On My Mind". Et c'est le premier festival pop du Palais des Sports de Paris. Le 1er juin 1967. Avec Cream, Ronnie Bird, Pretty Things, Herbert Léonard et Noël Deschamps, Alain Baschung, Walker Brothers, Jimmy Cliff, les Troggs, Dave Dee Dozy Beaky Mick And Tich. N'en jetez plus. Les VIP's font mieux que tirer leur épingle du jeu. Ils sont un des meilleurs groupes de rhythm'n'blues d'Angleterre, malgré l'invraisemblable compétition. Et Harrison ne craint aucun Eric Burdon. Ridley est un bassiste fou. Grosvenor est un soliste à Les Paul digne de Clapton et le nouvel arrivé, Mike Kellie, est un batteur de compétition. Le meilleur de la ville.
Et puis, ils ont fière allure. Vestes pourpres à col Danton, bottes de cavalier. Les VIP's sont un des groupes chéris des Français branchés. A côté des Pretty Things ou des Move. Un groupe fétiche.
Mais leur carrière sera courte. En 1967 le rhythm'n'blues devient une impasse. Ils font "Stagger Lee", "Smokestack Lightnin" et "My Babe" mieux que personne, certes. Mais cela ne suffit plus. Ils deviennent Art et s'achètent des caftans. Comme Beatles et Stones, comme tout le monde. Pour un très court moment, ils sont hip. Ils participent au cultissime collectif Hapshash And The Coloured Coat en contribuant à l'album "Featuring The Human Host And The Heavy Metal Kids". Une idée du producteur Guy Stevens. Encore une.
L'album de Art sort. Sans provoquer alors de remous. C'est même un échec. Il est dans l'air du temps, produit par Stevens, merveilleusement joué et chanté mais... Tomorrow et des dizaines d'autres font de même ou possèdent le titre qui fait la différence. *Tous* les groupes de rhythm'n'blues anglais tentent la reconversion psychédélique. Art ne fait que peu de vagues. L'album, cependant, deviendra avec le temps un classique pour collectionneurs. Un épitomé du psychédélisme british, de ce moment charnière. Mais en 1967, c'est une impasse. Pas leur truc. Ils le comprennent vite et deviennent Spooky Tooth.

La première idée est de continuer là où les VIP's s'étaient arrêtés. Parce que cela, ils savent faire. Ô combien. Leur version de "Tobacco Road" avec le riff en *stop time* lourd comme un couperet de guillotine sonne comme Led Zeppelin avant l'heure. Et Keith Emerson a été formidablement remplacé. Par l'américain Gary Wright. Orgue Hammond donc et, surtout, cette voix en suraigu qui répond aux graves de Harrison. L'identité de Spooky Tooth est trouvée. Le premier album, "It's All About" sort en juin 1968. A côté du dantesque "Tobacco Road" s'illustrent un titre repris à Janis Ian ("Society's Child") ou des morceaux de bravoure comme "Sunshine Help Me". On sent l'influence de Traffic (Grosvenor est un ami proche) et de Vanilla Fudge. L'album est excellent mais le gros son, sépulcral, lourd et si anglais qui rendra le groupe magique, et qu'annonçaient déjà les VIP's, est encore en gestation.
Cela sera avec "Spooky Two". Le chef-d'œuvre. "Evil Woman", "Better By You, Better Than Me", le presque tube. Tout y est. Et Jimmy Miller, le producteur, n'y est pas pour rien.
Bientôt, ils sont approchés par Pierre Henry. Ils sont flattés et en confiance. Les jerks électroniques de Pierre Henry et Michel Colombier ont inventé par avance l'electro et la techno. Pour une oreille d'avant l'invention du Moog, c'était de l'inouï. Et il s'agit de faire une *messe*. Comme les Electric Prunes...
L'année est gothique. Nous sommes en 1969. "Race With The Devil" ! Black Sabbath et Black Widow ! "Sympathy For The Devil" ! "Ceremony" est dans l'air du temps. Pierre Henry a utilisé les enregistrements du groupe. Il les a filtrés, remontés. L'album, pour certains, est raté. Pour d'autres, c'est un chef-d'œuvre ignoré. Un monstre joli, un ovni, comme on ne devrait pas dire.
L'Olympia est annoncé. Spooky Tooth décide de s'investir plus que prévu.
Toute sa vie, Mike Harrison prétendra que "Ceremony" a été la cause de tous leurs malheurs.
Pourquoi ? On ne comprend pas trop. Et après tout, Deep Purple n'a pas souffert de son expérience contestable avec un orchestre symphonique.
Pierre Henry propose "Ceremony" à l'Olympia.
Le disque sort en décembre 1969.
Le groupe est sur scène jusqu'en 1971, multipliant les apparitions, vivant en communauté. Mais le ver est dans le fruit, rien ne va plus. Greg Ridley quitte le groupe le premier pour rejoindre Humble Pie. Bientôt, c'est le tour de Gary Wright. L'Américain est devenu un Français d'adoption, comme Mike Harrison d'ailleurs, qui vit avec une Française, la chanteuse Coreen Sinclair, et il s'est laissé séduire par Johnny Hallyday qu'il rejoint. Pour un des chefs-d'œuvre de Johnny. L'album "Flagrant Délit". C'est "Oh ! Ma Jolie Sarah" et tout le reste. A côté, il participe à "All Things Must Pass" de George Harrison. Travaille avec BB King et Nilsson. Rien de moins.
Luther Grosvenor à son tour quitte le groupe. Pour un dispensable album solo et pour une future carrière avec Mott The Hoople où il remplace Mick Ralphs, devenant Ariel Bender. Il ne reste rien de Spooky Tooth, qui se reconstruit avec des seconds couteaux.

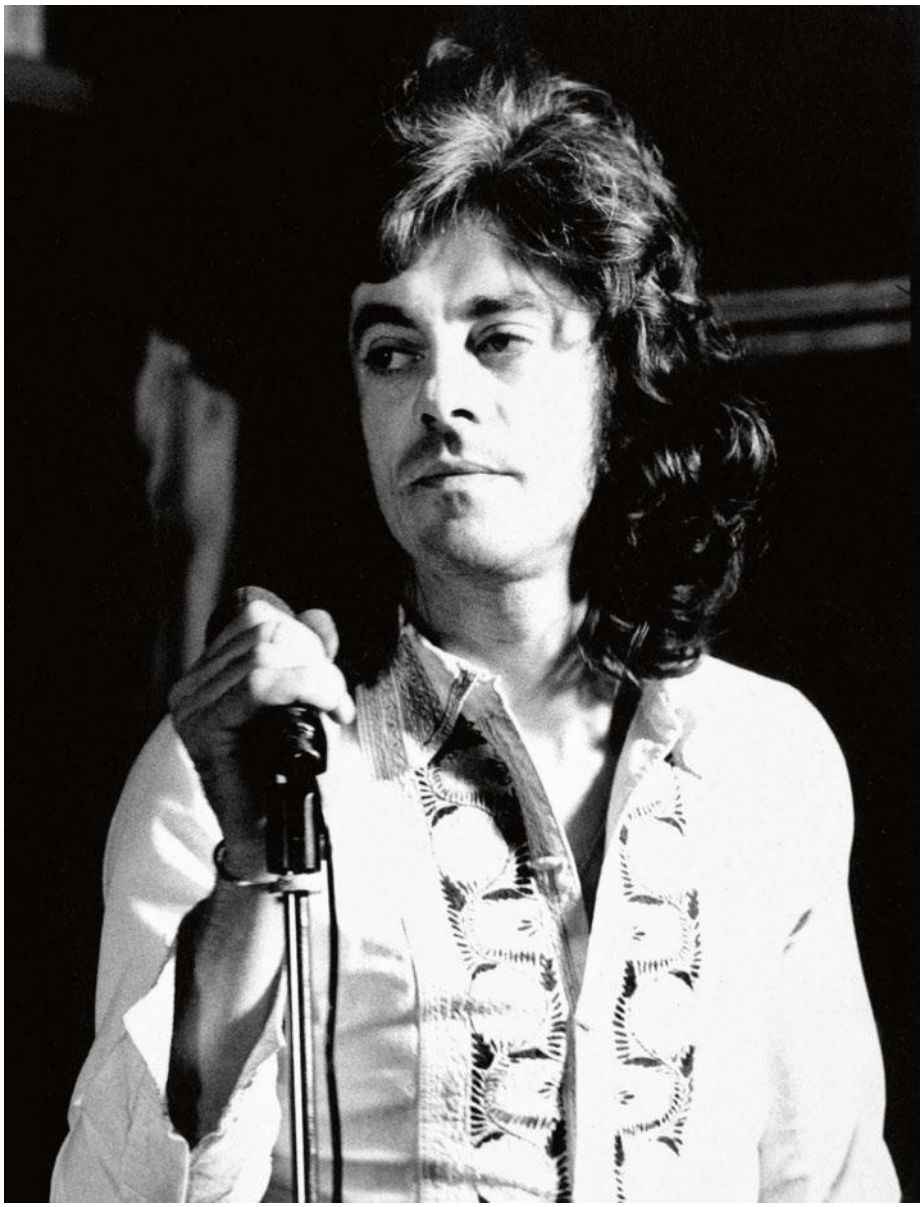


Photo Archives Rock&Folk-DR

Et Mike Harrison ? Il quitte le show business et devient chauffeur de taxi et barman. Pendant trente ans

Le problème du groupe était clair : ses membres étaient trop bons et tout le monde se les arrachait. Seul reste, inamovible, le fidèle Mike Kellie. John Hawken, ex-Nashville Teens à la place de Gary Wright, Steve Thompson à la place de Ridley... Trop bons, oui. Mais la vraie raison de tous ces splits ? Spooky Tooth est perclus de dettes et Island gèle les avances. Sauf pour les projets solos. Chacun quitte donc le navire. "The Last Puff" sort néanmoins. Avec le fameux "I Am The Walrus". Le disque est excellent, certes, Mike Harrison y chante comme jamais mais la voix aiguë de Wright manque cruellement : l'alchimie est morte. Et d'ailleurs Spooky Tooth est devenu... Spooky Tooth *featuring* Mike Harrison, ce qui change tout.

Mike Kellie quitte un moment le groupe. En fait il est viré. Il a découvert la poudre et les autres l'ont condamné à un exil forcé. Il est mûr pour devenir bientôt le grand ami des punks sauvages, Peter Perrett, Thunders et Nolan en tête.

Gary Wright reviendra néanmoins, pour un dispensable "You Broke My Heart... So I Busted Your Jaw". Leur moment est passé... Après un "Witness" oublié, "The Mirror", bientôt, va clore la saga Spooky Tooth. Nous sommes en 1974 et "The Mirror" est une sacrée contradiction. Les membres historiques, Wright, Kellie sont revenus mais Mike Patto y remplace Harrison et Mick Jones (celui de Johnny ! et de l'immonde Foreigner) a pris la place de Grosvenor. Tous, donc, dès 1971, ne se préoccupent plus que de leurs albums solos. Gary Wright vit un carton galactique avec "Dream Weaver". Ridley est l'honoré comparse de Marriott au sein d'Humble Pie. Luther Grosvenor est devenu, donc, l'Ariel Bender de Mott The Hoople.

Et Mike Harrison ? Dès 1971, il a commencé une carrière solo. Comme Jackie Lomax, par exemple, il sort des albums honorables, parfois même brillants, mais qui n'attirent pas une presse qui ne jure plus que par le glam et bientôt par le punk. Trois albums solo de rock anglais remarquable et démodé se succèdent. Le premier, dès 1971, sobrement intitulé "Mike Harrison" a battu le rappel des anciens VIP's, le deuxième en 1972 et probablement le meilleur, "Smokestack Lightning" reprend les classiques des VIP's, le morceau de Willie Dixon et l'immortel "Wanna Be Free"... Produit par Chris Blackwell, il court après le succès de Joe Cocker sans l'atteindre, tout en succombant aux sirènes nostalgiques. Bowie reprend avec "Pin Ups" le catalogue mid sixties ? Pourquoi pas "I Wanna Be Free" ? Le troisième, "Rainbow Rider", sort en 1975 et est enregistré à Nashville.

Cela sera le chant du cygne. Mike Harrison est fauché, malade. Il n'y croit plus.

Il essaye d'oublier où est sa vie. Le punk rock arrive... Son ami Mike Kellie devient le légendaire batteur des Only Ones. Mais il est une exception. Toute cette génération est condamnée. Il quitte le show business — ou celui-ci le quitte — et devient chauffeur de taxi et barman. Pendant trente ans. Avant de reformer Spooky Tooth avec Wright à l'aube des années 2000. Ensemble, ils tournent. Il propose un ultime "Late Starter" en 2006. C'est du blues. Comme il convient. Il est mort le 25 mars 2018. Il avait 72 ans. ★

Lollapalooza PARIS

HIPPODROME DE LONGCHAMP

SAMEDI 21 JUILLET 2018

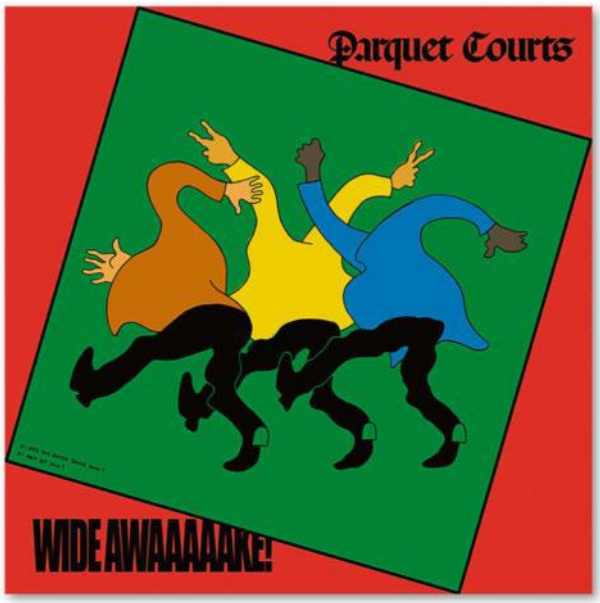
DEPECHE MODE • TRAVIS SCOTT • KASABIAN • DIPLO
BASTILLE • PORTUGAL. THE MAN • KALEO • PAUL KALKBRENNER
THE BLAZE • BLACK REBEL MOTORCYCLE CLUB • LIL PUMP • REZZ
DADJU • BOMBA ESTEREO • ZARA LARSSON • NOTHING BUT THIEVES
SAN HOLO • VALENTINO KHAN • FIDLAR • GHASTLY • ALMA
THE INSPECTOR CLUZO • SCARLXRD • EKALI • BASSTRICK

DIMANCHE 22 JUILLET 2018

GORILLAZ • THE KILLERS • NEKFEU • EXCISION
PAROV STELAR • NOEL GALLAGHER'S HIGH FLYING BIRDS • STEREOPHONICS
DUA LIPA • RAG'N'BONE MAN • YEARS & YEARS • VALD
FRENCH MONTANA • DILLON FRANCIS • KREWELLA • RL GRIME
CATFISH AND THE BOTTLEMEN • BB BRUNES • JESS GLYNNE • SLANDER
TROYBOI • TOM WALKER • DROELOE • TASKA BLACK • WAX MOTIF

Licence n°2-1058293 / 3-1058291 – RCS PARIS 511 451 468 – NAF 9001 Z

Collectif huilé



Parquet Courts

"WIDE AWAAAAAKE!"

ROUGH TRADE/ BEGGAR'S

La question mérite d'être posée : existe-t-il aujourd'hui sur la planète rock un groupe plus excitant, plus créatif, plus constamment excellent que Parquet Courts ? Depuis son avènement en 2012 avec "Light Up Gold", son premier véritable album, le quatuor de texans expatriés à Brooklyn n'a de cesse de se renouveler avec un succès constant. Fondé sur l'amicale — mais néanmoins compétitive — collaboration entre Andrew Savage et Austin Brown, deux chanteurs/ guitaristes à la plume acérée, Parquet Courts est un groupe singulier, qu'on classe souvent au rayon post-punk pour sa rythmique mécanique, ses guitares cinglantes et ses textes mordants, mais qui a démontré au fil des albums une capacité à intégrer des influences de tous horizons. "Wide Awaaaaake!" arrive après une trilogie d'albums ("Light Up Gold", "Sunbathing Animal", "Human Performance") qui a fait des Parquet Courts une des têtes de file du rock indé américain. C'est l'album de toutes les attentes, celui qui doit les propulser au sommet, après une année 2017 passée sur la route mais durant laquelle Andrew Savage a trouvé le temps de publier un album solo (l'introspectif "Thawing Dawn") et où Parquet Courts a servi de backing band au "Milano" de Daniele Luppi. C'est au cours de ce projet que le groupe a rencontré le producteur Danger Mouse qui a accompagné la conception de cet album fou, enfermé avec le groupe trois semaines dans un studio perdu au milieu du désert texan (Sonic Ranch). Véritable démonstration de ce dont est capable le groupe, "Wide Awaaaaake!" voit le groupe se frotter à divers genres avec un succès constant : disco-samba sur le morceau-titre, pop indé façon Pavement sur "Mardi Gras Beads", hip-hop sur "Violence", le tout étant évidemment lié par des titres punk ébouriffants ("Total Football", le diptyque "Almost Had To Start A Fight/ In And Out Of Patience", "Extinction"). Après deux albums plutôt apaisés et notamment ce "Human Performance" qui laissait paraître quelques tourments personnels, "Wide Awaaaaake!" voit ainsi le quartette retrouver son visage le plus remuant et enthousiasmant. Andrew Savage, très en forme, signe l'essentiel des titres de cet album auquel il confère son énergie infectieuse et sa créativité débridée, quand Austin Brown, touché par un deuil qu'il évoque plusieurs fois ("Death Will Bring Change", "Back To Earth"), apporte des moments de mélancolie qui créent un contraste et donnent une profondeur à l'album. Plus soudé et virtuose que jamais, le groupe joue avec une verve qu'on n'avait pas ressentie chez lui depuis "Light Up Gold", toujours porté par cet humour narquois qui semble aider le groupe à assumer ses idées les plus étonnantes (le morceau vaguement *southern* de l'album se trouve ainsi affublé du nom "Freebird II"). On savait le groupe malin, toujours prompt à se remettre en question et à tordre le cou aux attentes. Avec "Wide Awaaaaake!", Parquet Courts parvient à surprendre en allant sur des territoires qu'on ne l'imaginait pas emprunter, sortant ainsi de sa niche post-punk pour proposer un disque multicolore étonnamment cohérent. En cette année de Coupe du Monde, Parquet Courts ouvre donc l'album avec un titre nommé "Total Football", qui propose une analogie parfaite du groupe aujourd'hui : un collectif huilé, toujours en mouvement, beau à voir évoluer et d'une efficacité redoutable. Empli de tubes et de mille moments jubilatoires, "Wide Awaaaaake!" a tout d'un futur classique.

✪✪✪✪

ERIC DELSART

PISTE AUX ETOILES ✪✪✪✪✪ INCONTOURNABLE ✪✪✪✪ EXCELLENT ✪✪✪ CONVAINCANT ✪✪ POSSIBLE ✪ DANS TES REVES

Disques pop rock

Arctic Monkeys

"Tranquility Base Hotel & Casino"

DOMINO

Difficile d'être une rock star en 2018. Dernier représentant d'un genre en voie de désuétude, Alex Turner connaît une crise existentielle (*"Je voulais juste être un des Strokes, maintenant regarde le bazar que tu m'as fait faire"* dit-il en ouverture) et a décidé de ralentir le tempo pour composer des chansons mélancoliques au piano, réinventant complètement son groupe dans le processus de création. Sa façon à lui, sans doute, de montrer qu'il est désormais adulte, quitte à tomber dans quelques clichés. Forcément, au vu des ambitions affichées et des influences revendiquées (Jean-Claude Vannier, David Axelrod, Scott Walker...), l'album est doté d'une production somptueuse qui permet au bassiste

Nick O'Malley — ici constamment en première ligne — de signer des parties néosixties magnifiques. Le public, qui avait porté les Arctic Monkeys clinquants de "AM" au sommet des charts, va sans doute se déchirer au sujet de ce "Tranquility Base Hotel & Casino" aussi sophistiqué qu'exigeant. Formidable quand les mélodies suivent ("The Ultracheese", l'instant "Hunky Dory" du disque), passionnant quand Turner laisse son flow glisser sur des grooves soul (comme sur le morceau-titre) ou que les grilles d'accords, appuyées par son piano, sont marquées d'une forme d'évidence ("One Point Perspective"), l'album pêche parfois par son côté contemplatif trop appuyé et son manque de refrains marquants. On peut être fasciné par le côté rock star en peignoir qui noie son ennui dans le Martini au bord de la piscine de sa villa hollywoodienne, on peut aussi préférer "Odelay" à "Sea Change" et regretter le tournant pris par Alex Turner sur ce disque qui s'apparente à un disque solo déguisé — même s'il s'en défend. Un disque ambitieux, fascinant, mais imparfait. ✪✪✪

ERIC DELSART

Gaz Coombes

"World's Strongest Man"

CAROLINE

On sait depuis toujours que Gaz Coombes est un super gars. Un type dont le premier groupe s'appelait les Jennifers, qui a signé avec Nude Records au début des années 90 ne peut pas être mauvais. L'aventure Supergrass n'aura duré que six albums, s'est achevée il y a déjà huit ans et on ne se souvient que du meilleur. De chansons formidables, d'une voix à vif, de concerts phénoménaux. De la britpop certes, mais superbement à côté de la plaque, comme, au hasard, celle de Suede. A vrai dire, Coombes, est incapable de faire étriqué et le prouve depuis le début d'une carrière solo menée en restant ouvert aux quatre vents, aux aventures qui le sortent de ses gonds. Il y a quelques mois, on l'a surpris sur la scène de la Philharmonie de Paris, reprenant, avec fougue et en gang, les Beatles. Ce troisième volet de sa saga d'Oxfordien, supposé le montrer en mode introspectif, est une nouvelle preuve que la longévité artistique appartient à ceux qui se lèvent tôt et du pied gauche. Comme Thom Yorke, Damon Albarn à l'époque de "13" ou ces *krautrockers* inspirateurs, un bail avant eux, Gaz cherche midi à quatorze heures et puisqu'il ne le trouve pas, tord les aiguilles.

Cette pop lo-fi, qui ne passera probablement jamais en radio, emprunte ouvertement à tous les précités et aussi à Air, pour la beauté du geste. "Shit (I've Done It Again)", "Wounded Egos", "In Waves" ou "Weird Dreams" sont autant de petites choses imparfaites qui, sans qu'on comprenne bien par quelle magie, s'incrustent à force de les écouter... Il paraît que Coombes a installé son studio dans son salon, la pièce où vivent aussi femme et filles. Un cœur de famille bat ici. Cela s'entend et c'est joli.

✪✪✪

JEROME SOLIGNY

Modern Studies

"Welcome Strangers"

FIRE

En 2015, pour former Modern Studies, la chanteuse, compositrice, claviériste et contrebassiste écossaise Emily Scott a réuni des musiciens multi-instrumentistes qui se sont révélés indispensables à son projet. Participent à l'aventure Rob St John (chant, guitares, synthés, harmonium), Joe Smillie (percussions, Mellotron, chœurs) et Pete Harvey (violoncelle, basse, piano, harmonium et arrangements). Comme pour le premier album, "Swell To Great" en 2016, les enregistrements se sont déroulés au milieu de la campagne écossaise dans le studio Pumpkinfield de Pete Harvey. Si "Swell To Great" était déjà une réussite, "Welcome Strangers" le surpasse par sa cohésion, la beauté des mélodies

et son inventivité dans un genre, le folk rock, pourtant déjà réinterprété de toutes les manières possibles depuis les années 60. Selon les moments, les références ne manqueront pas, Kate Bush, Fairport Convention, Jefferson Airplane ou plutôt Serpent Power. L'entrelacement des voix de Rob St John et Emily Scott, l'atmosphère onirique, irréelle, de "Disco Session", "It's Winter", "Horns And Trumpets", "Phosphene Dream" évoquent ce groupe, sans doute le plus méconnu de San Francisco. Pourtant, les comparaisons sont trop réductrices. L'utilisation en touches pointillistes des instruments (trombone, cordes ou harmonium), se combine aux bricolages sonores fait de boucles, synthés analogiques et boîtes à rythme, contribuant ainsi à enrichir élégamment des mélodies intemporelles. Tempos rapides ("Mud And Flame") ou lents ("Young Sun"), la magie opère. Les dix chansons s'écoulent sans mièvrerie, sorte de rêverie joyeuse et mélancolique dans des paysages féériques et terriens. Le meilleur du folk rock actuel.

✪✪✪✪

PHILIPPE THIEYRE

Beach House

"7"

BELLA UNION/ PIAS

Si Aragon affirmait que *"le temps de rêver est bien court"*, Beach House prend, soixante ans plus tard, le contrepied de l'assertion du poète. Le duo de Baltimore n'est, en effet, guère du genre à se presser pour sculpter ses chansons mélancoliques et hypnotiques, préférant se laisser porter là où la spontanéité l'entraîne dans une ambiance que certains qualifient de *dream pop*. Formé en 2005, flottant depuis dans un espace situé entre Cocteau Twins, Mazzy Star et Jesus And Mary Chain, le duo creuse surtout le même sillon depuis six albums, mais atteint de nouveaux sommets sur "7". S'appuyant sur une écriture artisanale et un sentiment diffus de vérité, Victoria Legrand (la nièce du compositeur Michel Legrand) et Alex Scally se sont cette fois totalement laissés porter par leur musique, sans souci de savoir s'ils allaient pouvoir la reproduire sur scène. Beach House n'a pas confié les clés à un producteur mais s'est adjoint les services de Peter Kember, *alias* Sonic Boom. Chargé d'insuffler le maximum de luminosité aux chansons, l'ex-Spacemen 3 apporte son savoir-faire et projette le tout dans l'espace. Aérien et songeur, l'univers mélodramatique de Beach House ondule telle l'idéale bande

originale d'un film imaginé, très haut, entre Georges Méliès et Stanley Kubrick. Autres symboles de sa régénération, le batteur James Barone qui accompagne le groupe en live joue sur toutes les chansons et Alan Moulder (QOTSA, Foo Fighters, A Perfect Circle, etc.) a mixé le tout. Déconseillé aux fans de Justin Bieber, "7" est un album lunaire sur lequel il faut accepter de se poser pour y explorer tous les recoins imaginaires et en savourer les infinies possibilités.

✪✪✪✪

VINCENT HANON

Courtney Barnett

"Tell Me How You Really Feel"

MILK !/ MARATHON/ PIAS

Visage plein cadre, éclairage rouge, Courtney Barnett est là. Pas de croquis patte de mouche pour la pochette, ni de regard fuyant. Le titre de ce deuxième album (si l'on ne comptabilise pas celui avec Kurt Vile et la compilation de ses premiers EP) : *"Dis moi ce que tu ressens vraiment"*. Et c'est précisément ce que sait faire le mieux l'Australienne. Retranscrire, en formules aiguisées et brillantes, ses tourments internes. Le premier titre, "Hopefulessness", savoureux néologisme, est un blues très lent, qui mélange âpreté et fragilité avec bonheur. Le reste est autrement plus enlevé, solide, électrique et mélodieux. "City Looks Pretty", par exemple, ressemble à un hit britpop

inconnu. La Barnett a le sens du refrain et le prouve avec un brelan de joliesses ornées de guitares saturées : "Need A Little Time", "Charity", "Nameless Faceless" (qui parle des trolls sur les réseaux sociaux). Sans que cela soit gênant, l'album est recouvert d'une charmante patine années 90, décennie musicale fondatrice pour la gauchère. "Help Your Self" aurait pu atterrir sur un album de Liz Phair de la bonne époque et "I'm Not Your Mother, I'm Not Your Bitch" sonne, elle, carrément comme du Nirvana millésime Steve Albini. Kim et Kelley Deal des Breeders viennent assurer les chœurs (sous mixés) et quelques guitares sur deux titres, mais, au fond, la chanteuse n'a besoin d'aucun adoubement. C'est elle qui irradie et émeut, accompagnée par un groupe toujours impeccable. Le mieux dans tout ça ? Elle semble en progression constante. Et vient ici de signer son "Face To Face", un disque remarquable, mais annonciateur de lendemains encore plus fabuleux.

★★★★

BASILE FARKAS

Eels

"The Deconstruction"

E WORKS/ PIAS

Depuis le début de sa carrière, on ne peut pas dire que l'optimisme soit la seconde nature de Mark Oliver Everett. Ainsi, quand il annonce avoir découvert la sérénité et la joie de vivre, nombreuses sont les oreilles qui se tendent en direction des haut-parleurs pour vérifier la chose. Dans la réalité, E est surtout entré en studio pour souffler après quelques années passées en tournées tout en expérimentant la vie d'acteur (dans la série "Love"), un mariage qui se termine mal et la joie d'être père. Devant un tel emploi du temps, on peut comprendre son besoin de se mettre au vert en faisant de la musique. Par contre, le côté disparate de ce douzième album risque bien de dérouter les fans. Le début est pourtant prometteur. Avec ses arpèges, son thérémine, ses cordes et son refrain entraînant, le titre "The Deconstruction" est annonciateur d'un album réussi, surtout qu'il est suivi de l'excellent "Bone Dry" au climat plus oppressant. C'est après que l'ensemble se déstructure : titres minimalistes au ton grave pas vraiment emballants ("The Premonition", "The Epiphanie", "Archie Goodnight" et "In Our Cathedral") entrecoupés de trois instrumentaux dont on peut

questionner l'utilité. Si deux d'entre eux sont facilement oubliables, ce n'est pas le cas de l'insupportable "Coming Back" avec ses piaillements de moineaux qui gâchent les excellents titres, plus rock, que sont "Today Is The Day", "You Are The Shining Light" et "Rusty Pipes". A force d'opposer froid et chaud, lenteur et vitesse, joie et tristesse, cet album de *mélancolie optimiste* est surtout une demi-réussite.

★★★

GEANT VERT

eagle vision
LES LÉGENDES DU ROCK EN LIVE

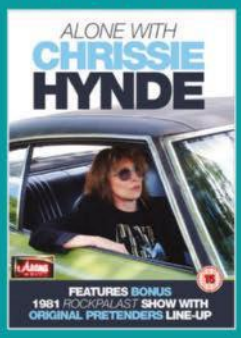
JEFF BECK
Still On The Run - The Jeff Beck Story

La première story officielle de **Jeff Beck** avec les témoignages de tous les grands de la guitare (Eric Clapton, David Gilmour, Jimmy Page, Joe Perry, Slash, Ronnie Wood…).
5 titres live inédits : *« Eternity's Breath », « Freeway Jam », « Nadia », « Led Boots »* et *« Blue Wind »* filmés en 2007 à Montreux.
Disponible dès le 18 mai
en DVD, Blu-ray et vidéo digitale.

JOHN MELLENCAMP
Plain Spoken From The Chicago Theater

Filmé au **Chicago Theatre** en 2016 non loin de son Indiana natal, ce concert nous offre le meilleur de **John Mellencamp**, avec **Carlene Carter** en special guest.
Inclus : *Small Town, Minutes to Memories, Pop Singer, Longest Days…*
Disponible dès le 11 mai
en CD+Blu-ray, CD+DVD, et Digital.

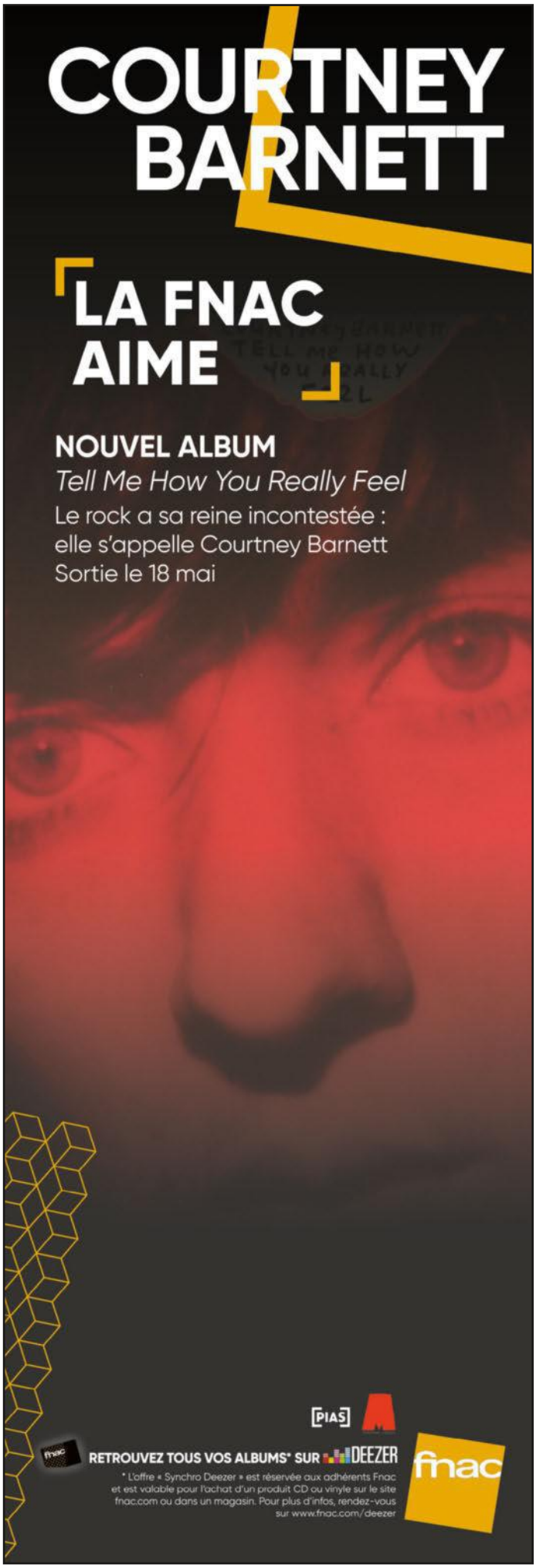
ALONE WITH CHRISSIE HYNDE



Chrissie Hynde évoque avec franchise les grands moments de sa vie, entre Paris, Londres, New York, Nashville et sa ville natale d'Akron. En **bonus**, le **concert intégral** des **Pretenders** filmé à Cologne pour **Rockpalast** en 1981.
Inclus : *Brass in Pocket, Back On The Chain Gang, Day after day…*
Disponible dès le 8 juin
en CD, double vinyle, Blu-ray et DVD.

BESIDE BOWIE
THE MICK RONSON STORY

Le **film** et sa **BO** racontent la vie et l'œuvre de **Mick Ronson**, guitariste virtuose qui a accompagné **Bowie** pendant toute sa période glam rock. Contient ses titres solo et collaborations avec **David Bowie**, **Elton John**, **Ian Hunter**, et **Queen**.
Inclus : *All The Young Dudes, Like A Rolling Stone, Moonage Daydream…*
Disponible dès le 8 juin
en CD, double vinyle, Blu-ray et DVD.



Disques pop rock

Wooden Shjips

"V"

THRILL JOCKEY/ DIFFER-ANT

Fin de l'été 2017, Portland. Le ciel est un linceul cramoisi au-dessus de la ville cernée par un gigantesque incendie. Depuis son perron, Ripley Johnson (guitare et chant) assiste sidéré à ce qui ressemble à une apocalypse, avec la gueule hideuse de Donald Trump en contrepoint. Le sentiment terrifiant d'une fin du monde devient le point de départ de cet album simplement intitulé "V". *V* pour Victoire : contre le désespoir, contre la haine, contre la colère. "V" est certes un album de combat, qui néanmoins n'emprunte pas dialectiquement aux forces du négatif leurs propres armes, mais, au contraire, offre de quoi y résister en leur opposant l'oxygène du possible. Tout, que ce soit la guitare

cristalline et ascendante de Johnson, le groove délicat de l'impeccable duo rythmique composé par Omar Ahsanuddin (batterie) et Dusty Jermier (basse), ou les lignes subtiles du clavier assuré par Nash Whalen, tout concourt à produire un état enveloppant de joie. En un sens, cet album est le moins psychédélique du groupe ; en revanche le plus utopique, oui. Lumineux de bout en bout — passé l'exorcisme en ouverture avec le très Suicide "Eclipse" — "V" irradie et lutte à chaque note contre tout affect triste. Chaque morceau y est porté par un désir de paix dont le climax est atteint avec ce grandiose "Already Gone", qui occupe l'axe de l'album, annonçant le dénouement que sera le septième titre final, "Ride On", d'une beauté à pleurer. A en croire Ripley Johnson, "V" n'aurait pas dû voir le jour, le groupe ayant un temps songé à jeter l'éponge et, finalement, c'est peut-être son chef-d'œuvre que signe Wooden Shjips avec ce cinquième album, le plus ample, le plus optimiste, majestueux : solaire. ✪✪✪✪

ALEXANDRE BRETON

Warmduscher

"Whale City"

LEAF/ DIFFER-ANT

Dès qu'il est question d'un projet parallèle d'un membre de la Fat White Family, les journalistes ont tendance à prendre leurs stylos pour des objets phalliques : ils tirent un peu trop dessus pour en faire jaillir l'encre. Ces petits gars nous ont fait perdre la tête : Moonlandingz, disque du mois (qui a remis l'album sur la platine depuis ?), Insecure Men, une nouvelle sensation, donc éphémère... Comme Isis, l'auteur tente de rassembler les lambeaux de cadavre de cet amour démembré, en espérant lui redonner vie. Bien que la FWF revienne cet été, nous voici à nouveau face à un énième side project : Warmduscher. Cette fois, on retrouve Jack Everett (ancien batteur de la famille), Saul Adamczewki (rebaptisé *The Saulcano* pour l'occasion), Ben Romans Hopcraft (d'Insecure Men, justement) et un certain Clams Baker de Paranoid London. Voilà pour le casting, *super groupe*, mais *beautiful loser* tout de même. Niveau son, le groupe *"qui ne répète pas"*, selon sa biographie, joue un rock lourd, assez *gangsta*, taillé pour faire la fiesta. Ces English au bronzage de coton-tige s'agitent comme s'ils sortaient d'un ghetto latino du nord de la Floride. *Whale City*, ville imaginaire dont cet album

fait la chronique, serait traversée par des SUV noir, observée à travers des lunettes de soleil Gucci par des *thugs* gonflant les *pecs* sous leur marcel. L'équivalent sonore de "The Expendables". Mais, quand l'oreille fait abstraction de tout ce virilisme, poignent des riffs twang ("Big Wilma"), des chœurs fascinants ("Whale City"), et des tourneries affolantes ("I Got Friends")... Les signatures sonores de nos amis. ✪✪✪

THOMAS E. FLORIN

Michael Rault

"It's A New Day Tonight"

DAPTONE/ WICK/ DIFFER-ANT

Papa, c'est quoi le rock américain ? La mise en place, fils. Cette manière de faire rentrer la basse dans le *pied* et les retours de médiator sur la caisse claire, cette petite rythmique qui fait *clic clac,* pour que tout s'emboîte bien, avec les voix qui flottent au-dessus de tout cela, et a qui on donne un peu de relief en changeant le son des guitares... Voilà : Michael Rault, c'est du rock américain. "I'll Be There", premier single de l'affaire et morceau d'ouverture de l'album, rentre dans le cortex. Sans en avoir l'air. Même ce solo de guitare — et que je te taquine la grosse corde, et la tape à coups de *hammer*, et que je t'envole tout cela coup de doubles-croches dans les aigus — n'a pas un cheveu qui dépasse. L'affaire tourne en boucle

sur la platine, il en devient même difficile de passer à la chanson suivante. Un tube. Un tube de rock, américain, en 2018. Qui y comprendrait encore quelque chose à cette époque ? Car oui : ce n'est pas le tube accidentel, générationnel, iconoclaste... Non. Celui-ci est construit de toute pièce, de l'artisanat de haut-vol façonné par les petits génies de Daptone qui livrent ici un chef-d'œuvre, mais façon Compagnons de la Gibson. Le reste du disque ? A côté de ce single, l'on serait tenté de qualifier d'*anecdotique* la personnalité de ce moustachu dont il s'agit tout de même du cinquième album. Et pourtant, sa musique glisse dans l'oreille comme un Steve Miller du mitan des années 70, sans les expérimentations psyché... Oui, Michael Rault est un gars cool comme ça. ✪✪✪

THOMAS E. FLORIN

Drinks

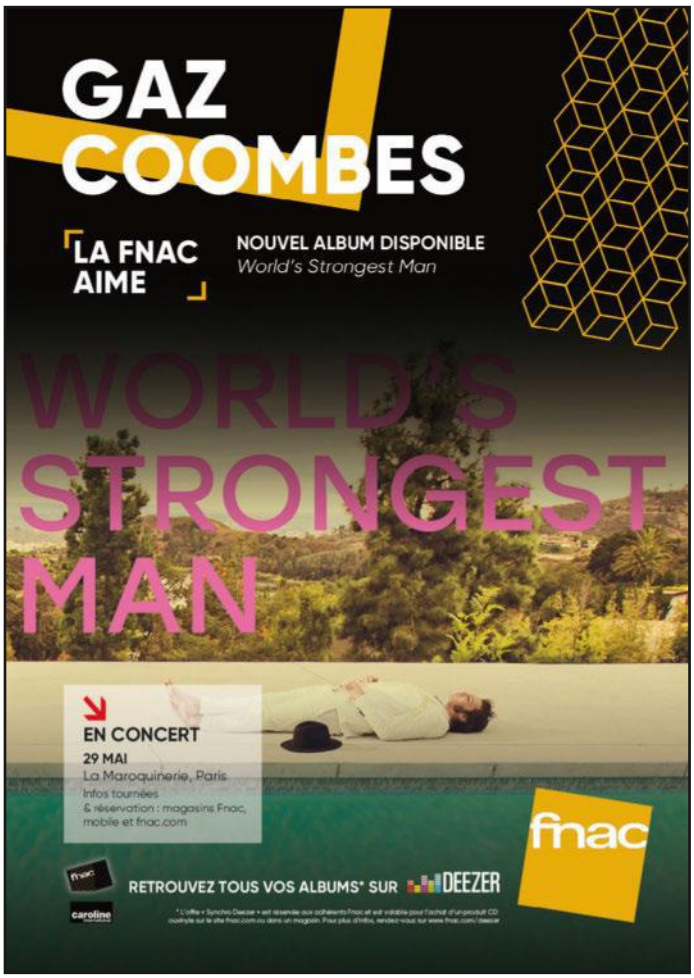
"Hippo Lite"

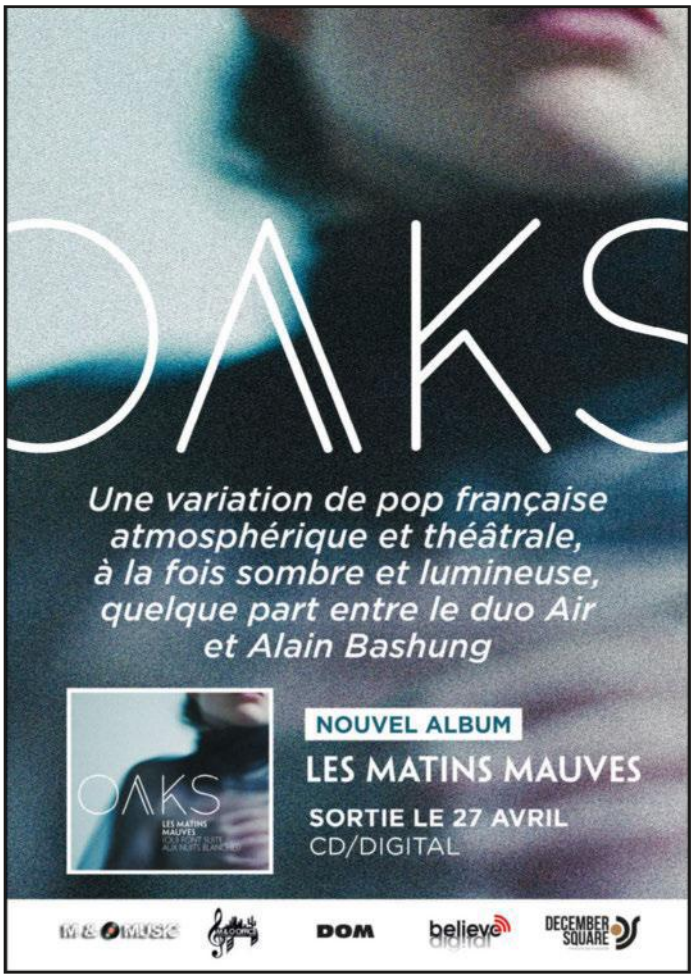
DRAG CITY/ MODULOR

Sur le communiqué de presse, ces mots de Tim Presley : *"C'est une musique brisée, en miettes. C'est la musique d'un lieu que nous avons appelé* 'home' *durant un mois."* En l'occurence c'est un vieux moulin aux pieds des Cévennes, près du petit village de Saint-Hyppolite-du-Fort, où les habitants s'appellent les Cigalois, et où Cate Le Bon et le barde angeleno l'ont coulé sacrément douce, entre enregistrements à l'ombre des pierres, siestes et baignades... Au final, ce nouvel opus est une sorte d'album psycho-environnemental, mêlant *field recording* (grenouilles, rivières, machine à écrire, shaker, voix d'enfants), mélodies à l'os, boucles minimales ("If It" 1 & 2), arpèges économes ("In the Night Kitchen"), pianos gondolants ("When I Was Young"). Et des silences. Au milieu, le chant clair de Tim Presley et de Cate Le Bon. Tout ça pourrait paraître anecdotique, à bout de souffle, et c'est tout le contraire : cet album à la simplicité seulement apparente est salement addictif. Austère et sensuel, solaire et mélancolique. On est loin des héroïques saillies post-punk de son prédécesseur de 2015, "Hermits On Holiday". Les deux *freaks* nous servent ici du lo-fi pastoral déviant, du *kraut-folk* convalescent (le mantra

insistant *"We are living"* de "Greasing Up"), où l'humeur passe du swing bancal ("Real Outside") à des rêveries no wave ("Corner Shops", jusqu'à cette étourdissante séquence finale ("Ducks", "Leave The Lights On", "Pink Or Die") où les aficionados de la guitare malade de Presley époque White Fence devraient planer, surtout lorsque celle-ci sert si bien la voix aérienne, un rien flippante, de la belle Galloise. Génialement vrillé. ✪✪✪

ALEXANDRE BRETON

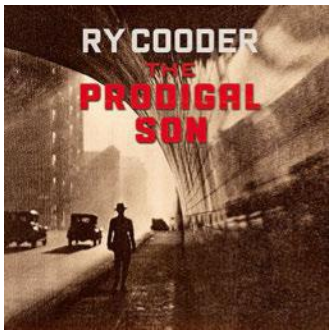




Disques
classic rock

Ry Cooder
"The Prodigal Son"
CAROLINE

Les collaborations de Ry Cooder vont de Captain Beefheart ("Safe As Milk") à Marianne Faithfull ("Sister Morphine"), Mick Jagger ("Memo From Turner"), les Rolling Stones ("Love In Vain"), Wim Wenders ("Paris, Texas"), etc. Prince de la slide, il mène parallèlement, contrairement à d'autres virtuoses des studios, une carrière solo captivante. Démarrée en 1970, elle vibre d'un intérêt constant pour les musiques basiques, qu'elles soient d'Amérique (blues, folk, rhythm'n'blues, gospel, country) ou d'ailleurs. Né à Santa Monica, en 1947, il développe pour les Latinos un intérêt qui culmine avec la production de "Buena Vista Social Club" (1997). Cohérent, son penchant pour le populaire s'accompagne



d'un engagement en faveur des Démocrates. Dans "The Prodigal Song", aidé de Joachim (batterie), son fils né en 1978, il ne présente que trois originaux mais réussit le si difficile équilibre entre respect et personnalisation dans l'interprétation de pièces dues à Blind Roosevelt Graves, Blind Willie Johnson, Blind Alfred Reed, les Stanley Brothers, Pilgrim Travelers... Du passé, Ry Cooder tire des enseignements pour le présent : "Everybody Ought To Treat A Stranger Right". *Tout le monde devrait bien traiter un étranger*. Doté d'une vraie voix, d'une totale maîtrise de la sonorité, il adopte un dénuement monacal rappelant la pureté des captations des années 1920-30 mais, quand la nécessité artistique l'exige, il fait montre d'un dynamisme élégant ("In His Care"). Basée sur un traditionnel déjà abordé par les Stones en 1968 et Eric Clapton en 2010 (d'après "That's No Way To Get Along" de Reverend Robert Wilkins, 1929), la chanson-titre est exécutée avec une détermination réconfortante. ✪✪✪

JEAN-WILLIAM THOURY

Graveyard
"Peace"
NUCLEAR BLAST

Que se passe-t-il en ce moment du côté de la scène stoner ? Il semblerait que les glorieux anciens se soient requinqués puisque, récemment, on aura pu se délecter de retentissants efforts signés Sleep, Monster Magnet, Fu Manchu ou Earthless, sans oublier ceux à venir d'Orange Goblin ou YOB. On avait un temps perdu de vue les suédois de Graveyard, et pour cause, puisqu'ils s'étaient brièvement séparés, *"pour les raisons classiques"*, il y a deux ans, avant de reprendre la route avec un nouveau batteur à lunettes, Oskar Bergenheim. Pour faire suite à un "Innocence & Decadence" légèrement moins chahuteur, Graveyard a opté pour l'expérimenté producteur Chips Kiesbye (Hellacopters, Dozer) afin d'assurer le retour à un son sans chichis et très organique. "Peace" devrait ravir les amateurs de ces classieux vikings. On retrouve la voix profonde et rocailleuse du blafard Joakim Nilsson, la Gibson SG limpide, *claptonienne*, de Jonatan Ramm, soutenue par une galopante rythmique menée par la basse tellurique de Truls Mörck. C'est donc un excellent heavy rock d'obédience seventies qui est proposé ici, brûlant comme la glace. Si les meilleurs titres sont généralement des boogies laminoirs,

comme la fabuleuse "Please Don't", "It Ain't Over Yet" ou l'intense "A Sign Of Peace", Graveyard sait aussi utilement aérer le propos, par exemple avec la crépusculaire et minimaliste "See The Day", la très Doors "Del Manic" ou bien encore "Bird Of Paradise", qui évoque Neil Young. Dix titres sans faille, racés et ravageurs, qui replacent aisément Graveyard comme l'un des patrons du genre. Une conquérante renaissance qui nous emplit de joie. ✪✪✪✪

JONATHAN WITT

Levi Parham

“It’s All Good”

CONTINENTAL

Cela commence comme le Little Feat de 1973 : deux guitares qui convolent dans un thème enjoué, l’une en slide, puis une voix à la charpente très soul qui déclame les tribulations de “Badass Bob”, dur à cuire dont il vaut mieux éviter de se mettre en travers de la route. Derrière, on rôde des deux côtés de la “Borderline” et la tension monte, insidieusement, jusqu’à ce qu’une guitare décroche, à 2 minutes 35, très lyrique, autour de deux autres enlacées dans un thème en paliers — Dickey Betts et les Allman Brothers n’auraient pas procédé autrement. De ce Levi Parham, on ne sait pas grand-chose. Un auteur-compositeur de 34 ans, originaire d’un bled de l’Oklahoma (McAlester), qui signe son troisième album sur un petit label

hollandais et a été comparé, en ses terres à Ray LaMontagne. Pas idiot. “It’s All Good” a été enfanté à Muscle Shoals, place forte de la soul sudiste et Parham s’est entouré pour ce faire de comparses héritiers du *Tulsa sound*, d’où cette approche décontractée, funky, face aux musiques traditionnelles américaines. Cette petite troupe a trouvé le point d’équilibre, si rare, entre musicalité luxuriante (l’expressivité de la guitare slide y est pour beaucoup) et chansons impeccablement charpentées, qui s’apprivoisent au bout de quelques écoutes, se sifflotent. Petit boogie à la Lynyrd Skynyrd grande époque (“Boxmeer Blues”), un “Shade Me” qui évoque les belles heures des Black Crowes (ou de Derek And The Dominos), un “Heavyweight” taillé pour être un hit, “Kiss Me In The Morning” très Van Morrison, de longues évasions de guitare sur “My Finest Hour”. A chaque morceau son lot de ravissements. “It’s All Good”, affirme le titre. Il ne ment pas.

★★★★

BERTRAND BOUARD

Ecstatic Vision

“Under The Influence”

HEAVY PSYCH SOUNDS

L’estimable maison Heavy Psych Sounds, spécialiste du courant stoner, est en plein essor : les sorties défilent à un rythme soutenu, les impétueuses recrues (High Reeper, Monsternaut, Duel...) côtoyant leurs glorieuses inspirations (Brant Bjork, Nick Oliveri, Nebula...). Ecstatic Vision avait frappé fort l’an passé avec son bien nommé “Raw Rock Fury” : quatre gonzes hirsutes venus de Philadelphie et menés par un collectionneur de raretés, qui pratiquaient un décoiffant mélange de space rock et de kraut. Pour cet “Under The Influence”, ils optent pour un album de reprises, avec deux parties bien distinctes. Sur la première face, un hommage au rock zambien des années soixante-dix, qui associait un garage-rock dégoulinant de fuzz avec des rythmes africains. Dès les premières mesures de “Trouble Maker” (Chrissy Zebby Tembo & Ngozi Family), on reste soufflé par la puissance de feu assénée : riff ultra lourd, striures de guitares déchiquetées, basse distordue, voix granuleuse nimbée d’écho, batterie tribale. Le *raw power* à l’état pur. Le voyage se poursuit avec l’instrumentale “The Bad Will Die” (Keith Mlevhu), puis la bouillonnante “History Of Man” (Amanaz). La face B se fait plus

étourdissante encore avec deux envolées piochées chez Hawkwind. “Born To Go” est probablement le titre le plus ébouriffant de l’album avec un décollage vers l’hyperespace galvanisé par la wah-wah et de mystérieuses flûtes. Puis “Master Of The Universe” introduit un saxophone free jazz avant le manifeste du MC5, “Come Together”. A l’évidence, ces gaillards ne visent pas franchement les radios et nous livrent, ici, une crépitante déclaration d’intention. On attend donc la suite avec impatience. ★★★ 1/2

JONATHAN WITT

Disques français

Howlin' Jaws

"Burning House"

RE

Djivan Abkrian (chant, contrebasse), Lucas Humbert (guitare) et Baptiste Léon (batterie) s'adonnent au rock'n'roll. Dès le premier album (2012), ils se font remarquer par une grande classe dans leur présentation et leur manière d'aborder les classiques avec une totale liberté d'esprit. En concert, le trio parisien met systématiquement le public dans sa poche avec énergie, charme et humour. De nos jours, ce ne sont pas les bons guitaristes qui manquent, le niveau technique monte sans cesse. Ce qui est rare, c'est l'apparition d'un styliste. Lucas Humbert fait partie de ces élus. Au rockabilly, base de la musique du groupe, il injecte des doses de blues électrique et de surf, sans hésiter à pousser jusqu'à dix la

réverbération de son ampli. L'ouverture d'esprit des Howlin' Jaws se manifeste par ailleurs quand ils participent à un projet parallèle, les Nobels. Les 45 tours "Sleep Walkin' " et "Tough Love" sortent sous des pochettes attrayantes. La photo en plongée ornant "Burning House" évoque un environnement urbain et une certaine solitude. Non sans une certaine morgue, les trois trublions sont fiers de citer comme influence Pat Hare, guitariste chez Sun qui, après avoir enregistré "I'm Gonna Murder My Baby" (1954), a *réellement* descendu sa copine... La rébellion des Jaws passe aussi par un enregistrement tout analogique, à la recherche de la pureté, de l'authenticité, de la sauvagerie originelles. Pour annoncer le grand format, ils en ont extrait un simple couplant "Oh Well" et "Burning House".

✪✪✪

JEAN-WILLIAM THOURY

"C'est Extra"

"13 Reprises De Léo Ferré"

LA SOUTERRAINE

Les *tributes*, c'est souvent tout pourri. Les reprises de Ferré aussi, à quelques exceptions près ("Monsieur William" par Gainsbourg). D'ailleurs, en 2003, Barclay avait publié un "Avec Léo" typiquement sans âme, sur lequel des grands noms (Lavilliers, Higelin, Fontaine, Bashung, Dominique A, etc.) effectuaient le service minimum. Ça n'a pas échappé à Benjamin Caschera, de La Souterraine, grand architecte du projet : *"On voulait un disque relativement radical par rapport à ce qui se fait habituellement sur le répertoire de Ferré, genre Liane Foly qui reprend 'Avec Le Temps'…"* Il a commencé par assembler un trio pour jouer presque tous les titres : Benjamin Glibert (guitare) et Julien Gasc (basse) d'Aquaserge, et Emile Sornin (batterie), de Forever Pavot, qui réinterprètent des chansons peu ou pas connues de Ferré, avec inventivité mais sans trop faire les malins (l'écueil classique). Ensuite, les chanteuses et chanteurs qui s'y collent, tous défendus par la Souterraine, appartiennent à une nouvelle génération. Ça nous change, et c'est l'occasion de faire quelques belles découvertes. Le choc, c'est PR2B, qui ouvre le bal avec une version magnifique de "Tu Ne

Dis Jamais Rien". La demoiselle est largement au-dessus du lot. A lui seul, ce titre bouleversant justifie l'existence de cet album. Mais deux autres filles font des merveilles : Sarah Maison (une vraie chanteuse) sur "La Nuit" et Maud Octallinn (délicieusement mutine) sur "La Mauvaise Graine". Un mec sauve l'honneur : le caustique Gontard (à surveiller), avec le final de "L'Opéra Du Pauvre". Le reste est globalement réussi, même si ça manque un peu de charisme dans le domaine vocal. Pas grave, pour ça, on a PR2B.

✪✪✪

STAN CUESTA

Oaks

“Les Matins Mauves”

M&O MUSIC

Placé en introduction, le morceau qui donne son titre à l’album présente instantanément les objectifs : élégance et goût des atmosphères. Sur un rythme mid-tempo triomphe une esthétique pop qui privilégie la retenue et l’impact en douceur d’orchestrations délicates sur lesquelles plane une voix en apesanteur et un refrain insinuant. Pour son deuxième album en cinq ans, le quatuor parisien, fondé par d’anciens membres de Melville et Chelsea (notamment le chanteur-guitariste qui officiait auparavant à la basse) s’émancipe de l’héritage d’une certaine pop française anglophile, et se différencie de son premier essai grâce à deux changements majeurs : l’abandon de l’anglais au profit de

textes en français et le recours à des boucles rythmiques qui modernisent l’affaire. Le groupe en profite pour prendre ses marques en intégrant des claviers à une formation basique. “Le Japon Dans Ma Chambre” ou “Les Fins D’Hiver” concrétisent ce changement de perspective et instaurent un groove languide qui fait la part belle à une voix attachante qui peut parfois évoquer Thiéfaine ou Yves Simon (même si elle revendique plutôt sa proximité artistique avec Bashung ou Daho). Cette offensive de charme se poursuit sur les dix morceaux proposés de l’album, avec une concision salutaire et un refus de tout effet trop appuyé qui garantissent à l’ensemble une légèreté et une souplesse appréciables. S’appuyant sur la réalisation séduisante de Fabien Tessier, grappillant entre ses influences au gré des circonstances (new wave, pop sixties, chanson, french touch), Oaks affirme avec éclat sa personnalité et son originalité.

✪✪✪

H.M.

Lofofora

“Simple Appareil”

AT(H)OME

Considéré comme précurseur de la scène fusion à l’aube des années 90, le quartette Lofofora allait se révéler l’un des groupes phares de ce courant créé au départ pour jeter un pont entre le hip-hop et le punk hardcore. Adepte d’un boucan énervé et engagé, il allait rapidement en devenir l’un de ses plus énergiques ambassadeurs grâce à l’appui de sa structure de management alternative (Sriracha Sauce) et de son lieu de prédilection sur Paris, l’Hôpital Ephémère. S’est ensuivie une flopée d’albums, de tournées et de soutiens à diverses causes. Mais, au gré de changements de personnel et d’évolution du public, l’impact du groupe s’est quelque peu terni en près de trois décennies. Rien de mieux pour réactiver un intérêt déclinant que le parti pris de ce neuvième album studio : le choix d’un enregistrement acoustique marque une pause dans la surenchère heavy metal et permet de réévaluer ce groupe à sa juste valeur. Sans pour autant constituer un relâchement ou un apaisement, la perspective unplugged conserve la pugnacité initiale, mais en la dépouillant de certaines surenchères sonores. L’essentiel est mis en avant : la volonté d’en découdre contre les maux qui minent notre société.

Les grands gagnants en sont la tête de proue, Reuno, en qui l’on découvre un véritable chanteur qui n’est plus obligé de forcer la voix pour se faire entendre, et ses textes, particulièrement bien mis en valeur avec leurs formules ciselées (*“Si les regrets sont stériles / Les remords sont indélébiles”*), à tel point que le morceau “Troubadour” apparaît comme le manifeste de ce nouveau départ : *“Moi qui suis troubadour je ne manque pas d’air / Celui qu’on respire et celui qu’on espère”.*

✪✪✪

H.M.

Rééditions du mois

The Sound

"JEOPARDY, FROM THE LION'S MOUTH, ALL FALL DOWN... PLUS"

"SHOCK OF DAYLIGHT", "HEADS AND HEARTS", "IN THE HOTHOUSE", "THUNDER UP", "PROPAGANDA"

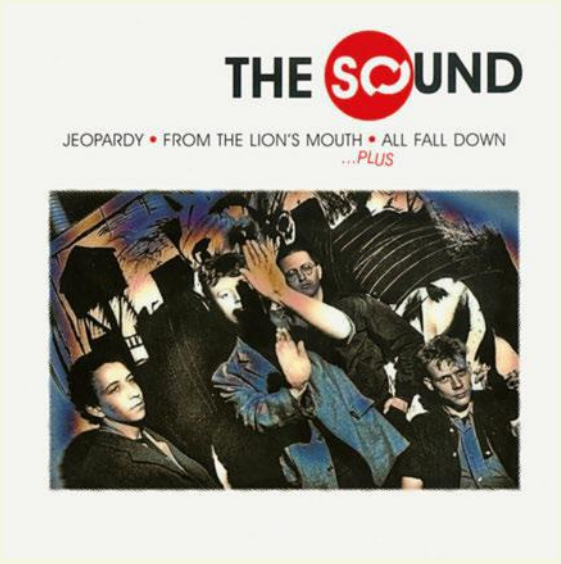
Edsel (Import Gibert Joseph)

Depuis plusieurs années, la mode est aux années suivant immédiatement l'explosion punk. Pour une fois, ce n'est pas une ânerie tant cette période fut riche des deux côtés de l'Atlantique, mais plus particulièrement au Royaume-Uni, où il semble que le Big Bang de 1977 ait finalement débouché sur des albums moins bons que ceux auxquels ils ouvraient la porte. Pour un album des Pistols, combien de Sham 69, Members, Skrewdriver et autres 999 ? L'Histoire retient donc de cette période ceux qui sont devenus légendaires (The Fall, Joy Division, Echo & The Bunnymen, Teardrop Explodes, Magazine, etc.), et ceux qui sont devenus des stars mondiales quelques années plus tard, des meilleurs (qui eut pu imaginer à l'époque de "Seventeen Seconds" ou "Faith" que les Cure joueraient un jour dans des stades aux Etats-Unis et deviendraient des stars mondiales ?) aux pires (U2, sérieusement ?).

Hélas, comme dans tous les grands épisodes, il y eut des injustices flagrantes. On les connait par cœur : Johnny Burnette dans les fifties, Zombies pour les sixties, MC5 aux Etats-Unis, la liste est interminable. Pour les années post-punk, plus personne ne cite The Sound, qui a eu l'honneur de deux coffrets fabuleux sortis en 2014 mais qui avaient échappé à nos radars, et qui sont à nouveau disponibles aujourd'hui. Et pourtant... Et pourtant, le Londonien Adrian Borland avait sorti un album très punk dès 1977 avec son premier groupe, The Outsiders (ne pas confondre avec les Américains sixties responsables du classique "It's Cold Outside"), très stoogien. Après quelques changements de personnel, il montait The Sound, dont le premier album devait sortir en 1980 sur le label pseudo-indé de Warner, Korova (révisez "Orange Mécanique"), tout content d'avoir signé les Bunnymen. "Jeopardy" est un classique post-punk ultra féroce et habité, sur lequel Borland chante comme Jeffrey Lee Pierce avant l'heure ("Missiles", monstrueux), signe des classiques déments ("I Can't Escape Myself", "Heyday", "Jeopardy"), tandis que son groupe sort l'arsenal de ces années-là : synthés acides, basses au médiator et guitares *angulaires*, pour reprendre l'expression consacrée désignant les saillies typiques de l'époque (Gang Of Four, Wire etc...). Un an plus tard, avec plus d'argent, The Sound sort son chef-d'œuvre, "From The Lions Mouth", avec sa fameuse pochette, une reproduction de la magnificence préraphaélite de Briton Rivière, "Daniel Dans La Fosse Aux Lions". Produit par Hugh Jones, fraîchement auréolé pour son travail sur "Heaven Up There" d'Echo & The Bunnymen. "From The Lions Mouth" change de cap : les guitares sont plus rares, les chansons plus *atmosphériques*. C'est tout ce que U2 n'est jamais parvenu à faire, tandis que Borland s'explose littéralement la gorge sur les splendeurs que sont "Winning", "Skeletons", "Silent Air" ou "New Dark Age". Il s'agit de l'un des plus grands albums de l'après-punk. Hélas, malgré des critiques dithyrambiques, le disque ne fonctionne pas et Korova ne semble se préoccuper que des Bunnymen. The Sound sortira un dernier album chez Warner, le mitigé mais recommandable "All Fall Down", avant de se faire remercier et de trouver un hébergement chez Statik, sous-label de Virgin ("Wildweed", de Jeffrey Lee Pierce, les Chameleons). Le groupe sortira deux albums très corrects, trouvables sur le second coffret, "Shock Of Daylight", "Heads And Hearts" (le premier produit par Pat Collier, responsable du grand "Underwater Moonlight" des Soft Boys), au moment précis où la maladie mentale de Borland commence à être de plus en plus indéniable. On lui diagnostique une schizophrénie. The Sound est terminé et ces deux coffrets, idéalement conçus, ajoutent aux albums officiels des raretés live sublimes, des séances chez John Peel, qui était fanatique du groupe, et l'album "Propaganda", enregistré chez Borland sur deux pistes durant la transition entre les Outsiders et The Sound. Après The Sound, Borland a produit quelques groupes et a sorti en solo plusieurs albums très intéressants. On se souvient l'avoir interviewé à la fin des années 80. Un homme taiseux, poli et un peu absent. En 1999, on apprenait qu'il s'était suicidé en se jetant sous un train. Il a eu droit à quelques entrefilets dans la presse spécialisée : rien de comparable avec Ian Curtis. Sur "Silent Air" ("From The Lions Mouth"), déjà, il chantait les mots suivants : *"You showed me that silence can speak louder than words"*.

NICOLAS UNGEMUTH

Synthés acides, basses au médiator et guitares *angulaires*



PAR NICOLAS UNGEMUTH

Doo-wop tordu, country perverse, rockabilly mental, exotica vénérienne

Little Bob Story

"HIGH TIMES 76-88"

Verycords

Il ne faut pas écouter la télévision : le taulier, de l'avis de tous, de Dominique Laboubée à Frandol, c'est bien lui, et non le Belge. En un coffret de deux CD dont le fameux perfecto rouge orne la pochette, c'est une évidence. Cette déflagration ! Dès "High Time", on se dit que les jeunesses devraient écouter cela à partir du biberon. En 1976, Roberto Piazza chantait mieux que Lemmy (qui, le temps d'un morceau en public, les annonce en beuglant de sa voix sablée *"Listen up son of bitches, Little Bob's gonna tell you a story !"*), Lee Brilleaux et Bill Hurley réunis. Les doigts dans le nez. Et son groupe foutait le feu comme une bande de pyromanes repris de justice. Personne, absolument personne, n'avait enregistré du rock'n'roll comme cela en France à l'époque, ni les Variations, ni Martin Circus, ni les fameux trois *piliers*, Johnny, Eddy ou Dick, pataugeant en pleine variété depuis des siècles. La Story était une tuerie, et le génial Vic Maile savait produire le tout pour que ça ne sonne pas comme les Blousons Noirs. La légende du Havre qui était plus que respectée au Royaume-Uni se retrouve donc idéalement compilée sur ces deux CD enfilant ce qu'il a fait entre 1976 et 1988 (plus un nombre invraisemblable de raretés et de live inédits, ainsi qu'un DVD durant lequel quelques musiciens, et non des moindres puisque Eric Burdon et Glen Matlock, témoignent de leur admiration pour la petite teigne), déclenchant plus d'une vocation en France, et particulièrement entre Le Havre et Rouen. On comprend pourquoi en s'enfilant tout cela d'une traite. Il est grand temps de lui rendre les honneurs qu'il mérite. D'autant qu'il a sué plus que les autres. Et puis, qui pouvait aussi bien honorer Steve Marriott en accomplissant le rêve qu'il n'avait jamais atteint (faire sonner les Small Faces de "All Or Nothing" comme les Rolling Stones d' "Exile On Main St" ; doux Jésus, même Rod Stewart n'y est jamais parvenu malgré son talent et ses nombreux efforts !) ?

Spirit

"IT SHALL BE – THE ODE & EPIC RECORDINGS 1968-1972"

Esoteric (Import Gibert Joseph)

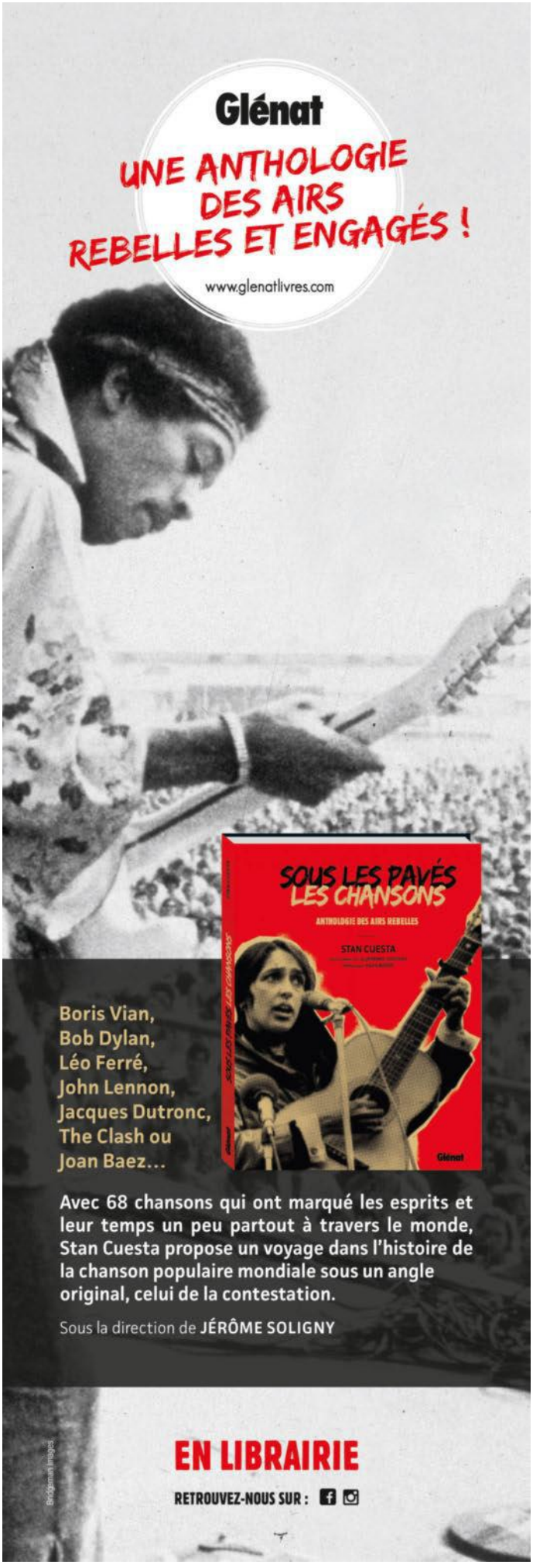
Les albums de Spirit ont été réédités à plusieurs reprises, et on ne compte plus les compilations dédiées au groupe de Los Angeles. Mais à notre connaissance, c'est la première fois que ses albums classiques sont remasterisés et réunis dans un même coffret à vil prix. Que dire de ce groupe totalement inclassable, aux antipodes de ce qui se pratiquait en Californie à l'époque (Love, Doors, Mothers, Byrds, etc.) ? Adulé par Robert Plant et Jimmy Page (on connait l'histoire de "Taurus" et de "Stairway To Heaven") et beaucoup d'autres, mais ignorés par le grand public, les gars de Spirit pratiquaient un rock savant et complexe, jamais ennuyeux. Randy California était un fou de ces guitares sonnant comme des orgues, ultra compressées, popularisées par son maître Hendrix (qu'il n'a pourtant jamais tenté de singer, comme tant de guitaristes à l'époque) sur "All Along The Watchtower". Son beau-père Ed Cassidy, chauve comme un sosie précurseur de l'âne de Midnight Oil, qui avait joué avec les plus grands noms du jazz, assurait des lignes de batterie hyper fines et jamais démonstratives, ils avaient un bon bassiste et un bon chanteur, mais surtout, ils pouvaient, sur chacun de ces albums vraiment indispensables ("Spirit", 1968, "Clear", 1969, "The Twelve Dreams Of Dr. Sardonicus", 1970, "The Family That Plays Together", 1970), signer des chansons qui, sans être réellement tubesques (à l'exception du démentoïde "I Got A Line On You"), étaient toujours passionnantes, aventureuses, musicales, sans jamais tomber dans les idioties du prog rock ou du rock-à-jam de San Francisco. Ce coffret est d'autant plus méritoire qu'outre les albums classiques, il aligne des choses plus rares qui ne sont pas des fonds de tiroir, comme la BO de "Model Shop", réalisée pour Jacques Demy, "Feedback", moins connue et sorti en 1972, et d'autres bricoles uniquement trouvables sur la compilation moins exhaustive "Time Circle". Bref, il y a tout... Randy California, quant à lui, après avoir effectué un virage metal grand-public, est mort noyé en 1997, après avoir sauvé son fils au large d'Hawaï. Rock&Folk l'avait rencontré peu de temps avant, et c'était un homme bien.

John Lee Hooker

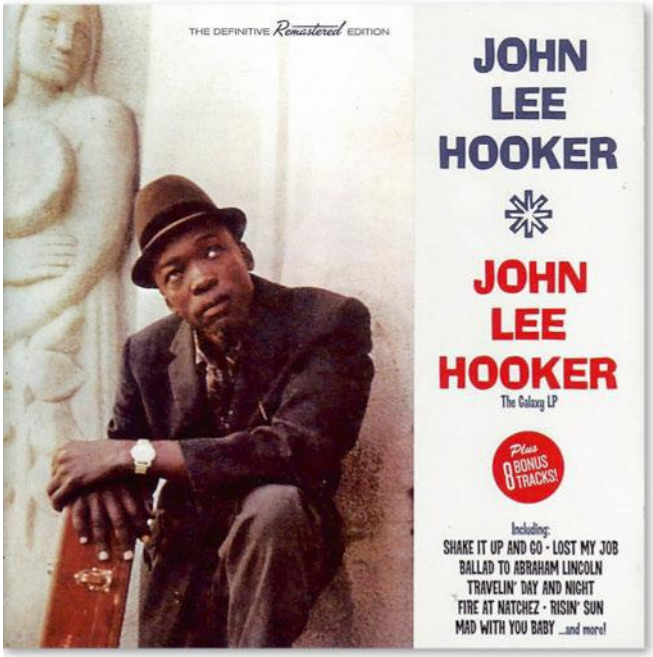
"JOHN LEE HOOKER (THE GALAXY ALBUM)"

Galaxy/ Pias

Ceux qui n'aiment pas le blues parce qu'ils ont été traumatisés par Albert et BB King, Stevie Ray Vaughan ou Eric Clapton brandissent généralement les mêmes arguments, et on ne peut pas vraiment les blâmer : c'est toujours le même solo et les trois mêmes accords. Eh bien, ces atrabilaires ont peut-être une chance de se mettre au genre en découvrant qu'il n'a pas toujours été aussi calibré, balisé, formaté. John Lee Hooker, lui, n'utilise qu'un accord. Pourquoi s'embêter ? Il se contente juste de changer de tonalité ici et là et déplaçant son capodastre. Et puis, mieux encore, il ne fait pas de solo :



à peine quelques petites fioritures, comme des virgules, ponctuant ses chansons modales. Et pour finir, il ne s'ennuie même pas à chanter (alors qu'il a la plus belle voix du blues avec Sam Lightnin' Hopkins) : il parle. Autant dire que ça décrasse les préjugés. Son genre primitif a naturellement fait fantasmer les petits Blancs universitaires du blues : selon eux, en entendant cela, bon sang mais c'est bien sûr, c'est l'Afrique qu'on entend ! La source, avant l'esclavage et la traversée dans les câles au-dessus de l'océan ! Il est plus probable que Hooker, qui n'a jamais entendu parler de l'Afrique, n'ait tout simplement pas appris à jouer de la guitare autrement que dans le plus strict open tuning, et que ses qualités d'instrumentiste, limitées, l'aient empêché de se lancer dans les tricotages fascinants de Robert Johnson, Charley Patton ou Lightnin' Hopkins. Trêve de plaisanterie : ce qui est peut-être son plus grand disque ressort en édition limitée agrémenté de

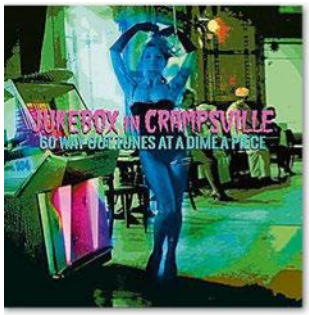


huit titres, et ça sonne comme un tableau de Bosch. "John Lee Hooker (The Galaxy Album)", était sorti en 1962 et regroupait plusieurs séances ultra rares enregistrées du tout début à la fin des années 50 par un Hooker accompagné la plupart du temps par sa guitare, son ampli et son pied droit. Ressorti en Europe sous un autre intitulé ("The King Of Folk Blues"), l'album original est l'un des plus recherchés de sa très prolixe carrière. On comprend pourquoi : il s'agit de l'art *hookerien* à son plus pur. Et qu'on ne nous cherche pas dans le courrier des lecteurs le mois prochain avec les solos de BB King ou de Stevie Ray Vaughan (s'adresser directement à Casoni).

Barrence Whitfield & The Savages

"DIG EVERYTHING ! THE EARLY ROUNDER ALBUMS"
Ace (Import Gibert Joseph)

Il y a belle lurette, depuis l'invention de la soul en fait, que les Noirs, à quelques exceptions près (Basement Five, Bad Brains) ont déserté le rock'n'roll. C'est bien dommage car lorsqu'ils s'y mettent, ils plantent tous les Blancs derrière eux durant le sprint qu'est une chanson de deux minutes et trente secondes. Ainsi du grand Bostonien Barrence Whitfield. Il savait chanter, évidemment, comme Little Richard et celui qui semble être son maître, Chuck Willis, James Carr mais également comme Gerry Roslie ou, carrément, sur certains titres, comme Bon Scott ! Avec deux saxophones, dont un baryton jouant des rythmiques démentes comme on n'en entend plus que chez James Hunter. Ressortent aujourd'hui ses deuxième et troisième albums, parus en 1985 et 1987, idéalement produits (impensable qu'ils aient été enregistrés en ces temps si datés),et franchement, c'est très chaud. De "Bloody Mary" à "Rockin' The Mule In Kansas" sans oublier la reprise monstrueuse du classique cajun "Big Mamou", c'est la guerre éclair. Terrible.



"Jukebox In Crampsville – 60 Way Out Tunes At A Dime A Piece"

Righteous (import Gibert Joseph)

"Soixante chansons cinglées pour un centime pièce"... Et c'est reparti pour un volume supplémentaire de deux CD réunissant certains des singles préférés de la collection personnelle de Lux et Ivy. Doo-wop tordu, country perverse, rockabilly mental, exotica vénérienne, et *novelty songs* à gogo. Comme avec les précédents, c'est encore un déluge de cochonneries plus que réjouissantes, et dans des styles très variés. Les titres parlent d'eux-mêmes : "Cannibal Stew" de Jerry & Mel, "I'm The Wolfman" de Round Robin, "Don't Meet Mr Frankenstein" de Carlos Casal Jr, "Voodoo Drums" d'Akim, "The Mummy's Bracelet" de Lee Ross, "Cave Man Love" de Space Man & The Rockets , "The Living Dead" de Jim Burgett, "Honkin' At Midnight" de Frank Motley & His Motley Crew, etc..., avec beaucoup de rires maniaques et de chansons hilarantes moquant les beatniks... Et toujours, cette question qui nous hante : comment les gens du label Righteous sont-ils parvenus à faire sonner de manière aussi dantesque ces machins dont il ne doit plus exister qu'un exemplaire ou deux (à ce stade, on n'ose même pas parler de *masters*) ? Un pacte avec le diable, sans doute...

"Deutsche Elektronische Musik — Experimental German Rock And Electronic Musik 1972-83", "Deutsche Elektronische Musik 3 — Experimental German Rock And Electronic Musik 1971-81"

Soul Jazz Records/ Pias

Alors que ressort le premier volume qui a lancé la légende il y a huit ans, Soul Jazz publie le troisième et ultime chapitre de ces doubles compilations à tomber par terre. On notera que ces Anglais ont eu l'intelligence de ne pas baptiser l'entreprise *kraut (choucroute)*, intitulé toujours vécu comme une insulte par les principaux intéressés. Mais le libellé choisi par le label n'est pas totalement exact non plus : le rock allemand des années 70 au début des années 80 déployé sur ces trois volumes, était bien plus diversifié que simplement électronique. On y trouvait du psychédélisme tardif, du folk, du jazz rock, et, évidemment, de la musique électronique. Ce troisième volume, sous-titré "That's All Folks", en montre plus que jamais la richesse : quoi de commun entre les déments La Düsseldorf, quasi glam, et Popol Vuh ? Quel rapprochement à tirer entre Neu! (qui avait réussi dès le début de sa carrière ce que les nigauds de Rhys Chatham et Glen Branca ne sont jamais parvenus à atteindre des années plus tard malgré tous leurs open tunings et leur *bourdon* revendiqué) et Klaus Weiss ? Voici précisément le génie et la beauté de ces compilations, qui, effectivement, offrent un spectre quasi intégral (pas de Kraftwerk, évidemment pour des questions de droits) de la scène allemande. Cet ultime volume a en outre le mérite, après ces deux prédécesseurs qui avaient largement déroulé le tapis, de faire la part belle aux musiciens moins connus comme Georg Deuter, Novalis, Michael Bundt, Pyrolator (!), Streetmark, même si, pour le bien-être de tous, Cluster ou Roedelius sont au programme. Au revoir, et merci pour tout, Soul Jazz. ❐

Vinyles

PAR ERIC DELSART

Un message politique fort : “Prenez du speed”

Rééditions, nouveautés et 45 tours : le point sur les meilleures galettes microsillon du moment.

Rééditions

Bruce Springsteen
“The Album Collection Vol 2 — 1987-1996”
Columbia/ Legacy/ Sony Music

Le deuxième volume des aventures discographiques de Bruce Springsteen arrive en vinyle pour le plus grand bonheur des fans qui vont pouvoir dépoussiérer leur platine. Sous-titré “1987-1996”, cette collection est intéressante à plusieurs titres car elle propose des disques inédits au format vinyle (tel l’EP “Blood Brothers”), quelques raretés (l’EP live “Chimes Of Freedom”) et surtout certains titres épuisés depuis près de vingt ans (on pense notamment à “Human Touch” et “Lucky Town”, sortis en 1992, durant les années du CD roi, où le microsillon était perçu comme ringard et dépassé). L’emballage est soigné, tout comme le livret empli de photos et certains albums sont devenus doubles dans un souci d’audiophilie louable, mais discutable pour l’aspect pratique. Certes, ce coffret ne compte pas autant de classiques du répertoire du Boss que son prédécesseur (qui couvrait la période 1973-1984), mais il propose quelques uns des disques les plus intimes de l’artiste, tel “The Ghost Of Tom Joad”, grand disque folk bien plus touchant que certaines productions clinquantes de la décennie précédente.

Gilles Pellegrini & The Stew With Dave & JJ
“Live At Week-End Club De Paris”
Caméléon

Le nom de Gilles Pellegrini est bien connu de ceux qui chinent. Souvent présent entre deux disques de musette, le trompettiste possède une discographie faite de reprises *cheap* de succès du hit-parade qui n’aurait jamais laissé présager du choc que représentent ses activités avec The Stew à la fin des années 60. Si on connaissait son travail avec Johnny Hallyday (la trompette qui ouvre “Noir, C’est Noir”, c’est lui), ce big band soul au groove irrésistible est une découverte fantastique. Cinquante ans après son existence éphémère, un concert de The Stew (accompagné ici d’un formidable duo de chanteurs américains) permet d’apprécier l’excellence de ce groupe doué pour les reprises explosives de tubes soul d’Otis Redding et Sam & Dave (“Get It”).

Fifty Foot Hose
“Cauldron”
Aguirre

Groupe West Coast des années 60 souvent présenté comme un mélange réussi entre les expérimentations électroniques de The United States Of America (“Fantasy”) et l’acid rock du Jefferson Airplane (“Red The Sign Post”), Fifty Foot Hose était un des phénomènes les plus radicaux de la scène hippie de San Francisco. Malheureusement, ce groupe porté par la chanteuse Nancy Blossom et guidé par les idées dadaïstes de son bassiste Cork Marcheschi n’a sorti qu’un seul album, l’étonnant “Cauldron”, en décembre 1967, avant de disparaître. Il revient enfin officiellement grâce au label Aguirre, avec remasterisation de rigueur et pochette reconstruite à partir de plusieurs sources.

Vintage Crop
“TV Organ”
Polaks

Le jeune label français Polaks Records vient d’avoir l’excellente idée de rééditer en vinyle la première cassette — parue

l'an dernier à 40 exemplaires !
— de ces très prometteurs Australiens. Le son de Vintage Crop, c'est le même que celui d'Ausmuteants, Living Eyes ou Hierophants, héritiers des séminaux Eddy Current Suppression Ring qui donnent à la scène punk australienne une couleur unique, entre post-punk cérébral et force brute lo-fi.
Un groupe à connaître.

Suprême NTM
"Suprême NTM"
Epic/ Sony music

Il y a vingt ans tout juste sortait "Suprême NTM", quatrième et dernier album studio en date du groupe francilien du même nom, devenu depuis un grand classique du rap hexagonal. Il faut dire que les tubes abondent sur ce disque : "Laisse Pas Traîner Ton Fils", "Seine-Saint-Denis Style", "Ma Benz". Pour fêter dignement l'anniversaire de ce disque emblématique, l'album revient en vinyle sur un double picture disc magnifique où chaque volume propose le portrait boudeur d'un des deux interprètes. Un bel objet.

Aksak Maboul
"Un Peu De L'Ame Des Bandits"
Crammed

Deuxième album d'Aksak Maboul, groupe expérimental cinglé venu de Belgique et actif au début des années 80, "Un Peu De L'Ame Des Bandits" est un disque aussi addictif qu'étonnant. Construit autour de rythmes hypnotiques enrichis d'instrumentations d'une saine excentricité ("A Modern Lesson"), ce télescopage de sons s'évade parfois dans des plages planantes fascinantes ("I Viaggi Formano La Gioventu"). La réédition vinyle de ce voyage sonique est superbe, avec un beau livret empli de documents passionnants et un CD d'inédits.

Saxon
"Saxon"
"Wheels Of Steel"
"Strong Arm Of The Law"
BMG

Derrière une dégaine balourde et un nom aussi subtil que leurs horribles pochettes, les Anglais de Saxon sont pourtant un groupe étonnamment écoutable. Piliers de la scène désormais connue sous le nom de *New Wave Of British Heavy Metal*, ces chevelus n'avaient comme détermination que de jouer vite et fort des chansons aussi glam que rock'n'roll ("Strong Arm Of The Law"). A leurs débuts, ces hard-rockers sonnaient ainsi comme du Alice Cooper sous speed, bien plus proches, dans l'esprit, d'AC/DC que de Metallica. Les trois premiers albums du groupe, publiés entre 1979 et 1980, reviennent en vinyle, ornés de couleurs bariolées.

Nouveautés

T-Shirt
"Aggravator 2"
SK/ Influenza

A l'heure où nous vivons un âge d'or des noms de groupes (Equipe De Foot, Buvette, Ventre De Biche...), T-Shirt fait une belle entrée avec un blase pratiquement impossible à trouver sur Google. Heureusement, la musique que propose le trio lyonnais sur sa première galette a assez de personnalité pour lui permettre de percer. Biberonnés à l'indie des années 90 — Sebadoh, Breeders, ce genre d'obsessions de trentenaires — les membres de T-Shirt montrent ici un savoir-faire — voix se mariant à merveille, mélodies inventives — à la hauteur de leurs ambitions.

XYZ
"Artificial Flavoring"
Mono-Tone

Association de malfaiteurs entre Didier *Memphis Electronic* Balducci (tête pensante du label Mono-Tone, membre de Non ! et Dum Dum Boys) et l'excentrique Ian Svenonius (Make-Up, Chain & The Gang), XYZ voit ici le chanteur aux habits léopard s'époumoner sur des rythmes électroniques. En ôtant les éléments les plus kitsch de Non ! et en y ajoutant avec Svenonius un chanteur félin, Balducci réussit un excellent album de glam déviant, façon Suicide sous MDMA.

Rose Mercie
"Rose Mercie"
SDZ/ Monofonus/ Jelodanti

Après des années d'attente, les quatre filles de Rose Mercie publient enfin leur premier album. Issu de Paris, le groupe est du genre singulier et puise son inspiration autant chez les Shangri-Las (pour les harmonies et la noirceur générale) que chez les Raincoats (pour le minimalisme des guitares et les rythmiques tribales). Dérangeant et beau à la fois.

45 tours

Roger De Lille & The Gin Tonics
"Speed"
Gonzai

Pape du cool autoproclamé, personnage clownesque et agitateur des soirées de perdition du nord-est parisien, Roger De Lille propose sur son premier 45 tours un message politique fort : *"Prenez du speed"*. Accompagné du seul batteur qui veut encore l'accompagner, Roger propose ici un morceau de folk moderne qui s'annonce — à défaut d'hymne national comme son presque homonyme — comme l'hymne de nombreuses futures soirées d'excès. ❑

Photo Bruno Berbessou

LES IMPORTS du mois
GIBERT JOSEPH

Brian Fallon
"Sleepwalkers"
Island

Certains ont quelque chose de Tennessee. En ce moment, nous avons plus de points communs avec le quelconque citoyen du New-Jersey qui attend patiemment son train sur le quai et qui lui permettra de joindre sa prochaine correspondance. Belle brochette de musiciens dans cet état: Southside Johnny, Bruce Springsteen, et puis ce "nouveau gars", encensé par le Boss justement. Encensé n'est pas le terme adapté en fait. Amitié partagée serait plus appropriée. Difficile à porter comme lien mais rien n'arrête le camarade Brian Fallon. La presse anglo-saxonne a déjà fait ces choux gras de cette relation musicale et fraternelle. Et alors ?

Fallon a une actualité chargée: une tournée pour les 10 ans de "The '59 Sound" de son groupe Gaslight Anthem et la promotion et concerts de son nouvel album solo "Sleepwalkers" qui fait suite à l'exceptionnel "Painkillers" paru en décembre 2015. De quoi l'occuper jusqu'à la fin de l'année au moins.

Effectivement, si vous avez un faible pour "Born to Run" ou bien "The River", Brian va vous garder éveillé un moment avec son répertoire. Surtout si vous vous rendez compte que le gars à l'énergie punk des Clash. Comme il aime à le dire, Brian est "un mec du New Jersey qui aimerait vivre un jour à Londres".

Enregistré à la Nouvelle-Orléans, "Sleepwalkers" est imprégné de l'ambiance locale, un brin plus soul que ces prédessesseurs, les chansons prennent un tournant un peu plus sixties. L'espace d'un instant il nous fait replonger dans la série HBO "Treme": lorsqu'il interprète "If Your Prayers Don't Get to Heaven", on se retrouve à un coin de rue en train de danser et chanter. Autre grand moment, "See You on the Other Side" et le magnifique "Etta James"...

Et hop. Pas de trains aujourd'hui, ce n'était pas annoncé. Pas grave. Brian Fallon est au rendez-vous lui. C'est le moment de se ré-écouter "Painkillers" et s'approprier "Sleepwalkers".

Disponible en cd et lp.

GIBERT JOSEPH
Paris St Michel • Paris Barbès • Versailles • St Germain en Laye
Orgeval • Poitiers • Chalon sur Saône • Toulouse • Lyon • Vaux en Velin
LIBRAIRIE • PAPETERIE • MUSIC • DVD • VIDEO

Réhab'

PAR BENOIT SABATIER

Ignorés ou injuriés à leur sortie, certains albums méritent une bonne réhabilitation. Méconnus au bataillon ? Place à la défense.

"Tranchez-moi la gorge avec un légume"

The Fall

"THE INFOTAINMENT SCAN"

Permanent

Dans son autobiographie, parue en 2009, le défunt Mark E Smith s'en plaignait à longueur de pages : *"J'en ai assez qu'on me gonfle avec le soi-disant âge d'or de The Fall. Les gens ont un sérieux problème si ça les intéresse de ressasser tout ça* ad vitam æternam. *Je ne crois pas du tout que notre période Brix soit celle de notre âge d'or. Comme si j'étais fini."* Cette période incriminée, c'est celle avec sa femme Brix : les années 1983-1988. Le couple a ensuite divorcé et Brix été éjectée du groupe. Alors ça le foutait en rogne, Mark E Smith, que les albums les plus acclamés de The Fall, "This Nation's Saving Grace", "Perverted By Language", "The Wonderful And Frightening World", appartiennent à cette période maritale. Il faut dire que tout lui tapait sur le système. Les remasterisations, ses managers, Mick Jagger (*"un connard"*), Bowie (*"d'une suffisance épouvantable"*), les universitaires (*"ne s'emmerdent plus à faire pénétrer la moindre idée nouvelle dans leur cerveau pour compléter les trois pauvres trucs qu'ils ont retenus de leurs études"*), la classe moyenne en général, le New Labour, rien ne trouvait grâce à ses yeux. C'était mieux du temps de son grand-père, papy Fred, et ensuite : la chienlit. Les gens qui ne lisent plus, les jeux vidéos, *"le statut de célébrité nivelé par le bas depuis la télé-réalité"*, Les rock stars : *"De nos jours, n'importe quel glandu à la tignasse emmêlée ayant pondu deux chansons trouve des gens pour lui vouer un culte."* Mark E Smith fulminait contre toute forme d'évolution. A une exception près. Sa carrière. Il l'a toujours clamé, il n'aurait cessé, au fil des ans, d'enregistrer des albums d'un niveau supérieur. *"Je suis mécontent de la façon dont les choses se goupillent : c'est ce qui me permet d'avancer. Je trouverai toujours le présent plus réel que n'importe quelle autre période de ma vie."* Mais cet âge d'or des années 80 ? *"On se situe bien trop au-dessus de la mêlée pour que la presse musicale comprenne un groupe comme The Fall"*. Et si, une nouvelle fois, le grincheux avait raison ? Et si son sommet, c'était un album post-Brix, quand The Fall n'intéressait déjà plus personne, avec son chanteur imbibé h 24 ? *"Quand on m'explique que j'ai un problème avec l'alcool, je réponds que c'est vrai. Notamment, où m'en procurer après onze heures du soir."*

"The Infotainment Scan" sort en 1993, malgré l'univers entier ligué contre Smith. *"Je n'écoute jamais l'avis des maisons de disques qui veulent se mêler de tout sous prétexte que je suis à côté de la plaque ou trop bourré. Je ne compte plus le nombre de fois où j'ai été au bout d'un album alors que personne n'y croyait — notamment 'Infotainment Scan'. A l'époque, je biberonnais pas mal de whisky — sans doute trop, d'ailleurs. Beaucoup de disques qu'on a faits dans les années 90 ont été dédaignés à cause du phénomène* Mad Mark. *Je suis passé du soûlard provocateur à l'ennemi public numéro un."* Lui qui ne cesse de rabâcher que c'était *fucking* mieux avant a trouvé pour cet album un angle qui ne manque pas de toupet : *" 'The Infotainment Scan' tourne autour du concept d'idéalisme régressif. On ne peut pas vivre tourné vers le passé. C'est dangereux. Il y a des mômes qui grandissent en entendant leurs parents soupirer combien c'était génial en 1976 ou en 1981. C'est de la connerie ! L'âge d'or n'a jamais existé."* Accusé d'adopter toujours le même son, de composer toujours le même morceau, de toujours beugler le même post-punk déglingos, Mark E Smith, avec "The Infotainment Scan", mute réellement. L'album pioche dans l'acid-house, l'electro, le dub, le funk (!) pour créer un rock définitivement ancré dans son époque. Jusqu'alors, The Fall reprenait des artistes qui surlignaient sa filiation — The Monks, The Sonics, The Other Half, Gene Vincent, Lonnie Irving... "The Infotainment Scan" contient deux reprises aussi surprenantes que jouissives. Celle d'un classique de Sister Sledge, le disco "Lost In Music" créé par Chic : démentielle, terrassante. Et celle d'un morceau de Steve Bent, "I'm Going To Spain", issu d'un télé-crochet de 1974, inclus dans le disque "The World's Worst Record" : sublime. Les chansons originales montrent aussi un Mark E Smith en très grande forme, de "A Past Gone Mad" (où il chante *"Si jamais je finis comme U2, tranchez-moi la gorge avec un légume de jardin"*) à "Paranoia Man In Cheap Shit Room", de "Ladybird (Green Grass)" à "Glam-Racket" (une charge contre les it-boys du moment : Suede en prend pour son grade). Lui qui n'arrête pas de traiter ses camarades mancuniens (Happy Mondays, New Order) d'escrocs, ne se gêne pas ici pour les plumer. *"Il y avait d'un côté ces rebelles adoubés comme Bobby Gillespie, Shaun Ryder et Liam Gallagher, devant qui tout le monde se prosternait, et de l'autre, il y avait moi ! Contrairement à eux, je n'ai jamais joué le jeu. Désolé, mais je refuse de pousser la chansonnette pour je ne sais quel gros lard du business — allez vous faire foutre !"*

The Fall période Brix ? L'âge d'or du groupe, c'est 1993. ★

Première parution : 26 avril 1993

Photo Ebet Roberts/ Redferns/ Getty Images

Discographisme_08

PAR PATRICK BOUDET

On ne juge pas un livre à sa couverture. Et un album ? Chaque mois, notre spécialiste retrace l'histoire visuelle d'un disque, célèbre ou non.

"Aladdin Sane"
David Bowie

Première parution : 13 avril 1973

En 1973, David Bowie trouve enfin la formule qui va servir sa grande ambition. Mod sur son premier album (1967), folk sur le deuxième (1969), hippie chic sur "The Man Who Sold The World" (1970), Bowie amorce une nouvelle image sur "Hunky Dory" (1971), en affichant une pose maniérée digne d'une Lauren Bacall, les cheveux plaqués et tirés en arrière, le regard abandonné entre pose préraphaélite et glamour hollywoodien. L'album ressemble à un laboratoire de plusieurs possibles musicaux desquels surgissent "Queen Bitch" ou "Life On Mars ?" lesquels orienteront, à plus d'un titre, l'album suivant, "Ziggy Stardust" (1972).
En 1971, le glam rock couronne Marc Bolan, sa superstar du moment. Bowie, connu seulement des *happy few*, se penche très sérieusement sur le premier mouvement postmoderne du rock, mais pas uniquement pour des raisons musicales. Car Bowie y entrevoit l'occasion d'y fusionner tout ce qui le passionne : théâtre, sexe, music-hall, mime, Japon, science-fiction... Une sorte d'Exploding Plastic Inevitable, à usage personnel.
"Ziggy Stardust" naît de cette rencontre de plusieurs arts, mais, à la différence des albums précédents, il propose une unité narrative et stylistique puissante.
Avec cet album, Bowie écume le Royaume-Uni et y rencontre progressivement le succès. Sa tournée américaine est plus chaotique. Seules les zones poreuses à la décadence urbaine et à la confusion des genres l'accueillent favorablement. Néanmoins, il prolonge son autofiction idéalisée en y écrivant les aventures d'un Ziggy sur la route de ce territoire fantasmé que sont les Etats-Unis ; cela sera le tissu d' "Aladdin Sane".
Tony Defries, manager plus ambitieux encore que l'artiste, possède des idées marketing simples. Il est persuadé de la nécessité de dépenser beaucoup d'argent pour obliger la maison de disques à soutenir intensivement la production d'un artiste. C'est ainsi qu'il demande à Brian Duffy, le photographe que Bowie a choisi pour la pochette de son nouvel album, d'utiliser un procédé de reproduction extrêmement coûteux. Brian Duffy appartient, avec David Bailey, à cette jeune génération qui a redéfini la photo de mode en lui faisant rencontrer la rue du Swinging London. Il a surtout commis un chef-d'œuvre, le calendrier Pirelli de 1973 dont au moins trois des *mois* vont inspirer des pochettes de disques à venir (février et juin : "Aladdin Sane" ; novembre : le premier album des Cars ; décembre : "Country Life" de Roxy Music). Pour ce travail, il a collaboré avec Alan Jones — l'artiste contemporain ayant signé le mobilier sado-maso d' "Orange Mécanique" dont Bowie utilisera la musique en intro de ses concerts sur la tournée à venir. Jones a dessiné les attitudes et les vêtements des modèles illustrant le calendrier.
Pour brouiller le réalisme de la photo, le tout fût parachevé par un spécialiste de l'aérographe, Philip Castle qui a réalisé deux ans plus tôt l'affiche d' "Orange Mécanique".
Duffy propose à Defries le procédé de tirage Dye-Transfer utilisé dans la pub et la photo d'art qui donne une densité profonde à l'image. Le Dye-Transfer nécessite, à partir d'une diapositive couleur, la fabrication d'un film noir et blanc qui permet de fabriquer trois négatifs en couleur primaire. Ensuite, les couleurs sont appliquées pour un résultat optimum.
Afin de corser la note, Duffy conseille un prestataire suisse — les meilleurs, mais aussi les plus onéreux. L'affaire est vendue. Duffy et son assistante, Celia Philo, et le maquilleur attitré de Bowie, Pierre Laroche, auteur du cercle coloré sur le front de Ziggy et de toutes les audaces, sont présents sur le shooting. Bowie arrive simplement, sans Angie.
Sur ce type d'exercice, nous sommes aux antipodes du cliché pris sur le vif. Tout va se construire au cours de cinq séances, à partir des idées d'un Bowie animé par deux désirs : être représenté torse-nu et dégager une image de *blancheur*, héritée du mime mais aussi du kabuki. Le mariage de l'orient et de l'occident. Théâtre traditionnel japonais à l'origine licencieuse, le kabuki distribuait tous ses rôles à des hommes, y compris ceux des personnages féminins. Ses trois idéogrammes pourraient définir l'art scénique de Bowie : *ka* (chant), *bu* (danse) et *ki* (maîtrise technique). Il y a dans cette référence culturelle toutes les métaphores qui travaillent le Bowie seventies et principalement l'ambiguïté sexuelle, son fait marketing le plus saillant.
D'Elvis Presley, Bowie a notamment retenu l'éclair dessiné sur la queue de son jet et qui sera décliné à toutes les sauces, un logo entouré des trois lettres *TCB* (*Takin' Care of Business*) devenant son sceau et celui de son entourage, une marque de confrérie.
Duffy, pour saisir concrètement l'idée de Bowie, lui montre l'éclair bleu et rouge dessiné sur l'autocuiseur Panasonic de la cuisine du studio. Laroche enchaîne en dessinant un éclair sur la joue de Bowie, mais trouvant cette marque peu impactante, Duffy s'empare d'un rouge à lèvres et barre le visage de David d'un éclair largement plus divisant. Laroche complète l'esquisse. Bowie, d'un coup, devient comme foudroyé et foudroyant. Cette division éclairante renvoie à la schizophrénie, la maladie du demi-frère de Bowie, mais aussi métaphoriquement la vie de David Jones. C'est la frontière pour tout artiste faisant venir à lui des personnages.
Le *qui suis-je ?* est éminemment pluriel chez Bowie et cette division dépasse les simples caractères inventés au long des albums.
Les yeux clos attestent de cette soumission à cette injonction et désincarnent le corps qui s'effacent au profit d'un être dont la chair s'estompe dans le bas d'image, d'un être venu d'ailleurs dont le signe du sang est l'électricité. La goutte d'eau peinte par Castle sur le creux de la clavicule a souvent été interprétée comme une larme. L'eau, symbole de vie et de purification, répond à la foudre jupitérienne. Mais il faut y voir une référence à Dalí ou bien aux objets insolites peint par Yves Tanguy, une connotation surréaliste rendant l'œuvre et le personnage définitivement insaisissables.
Avec l'effacement de son corps, Bowie atteint une autre dimension, celle de la divinité dont l'incarnation n'est plus utile : *A lad insane* (*un type fou*), déformé par Bowie en *Aladdin Sane* pour désigner sa nouvelle figure du nom de celui qui partit au centre de la Terre chercher une lampe magique. ■

Collection Légendes du Rock

Hors-séries disponibles sur
boutiquelariviere.fr

SALON DU DISQUE DES PUCES

Samedi 30 Juin
Dimanche 1er Juillet
De 10h à 18h

Exposition + Dj + Concerts
Plus de 100 000 Vinyles & Cd

Marché dauphine,
132-140 rue des rosiers
93400 St Ouen
M° Ligne 4 / Porte de Clignancourt

Contact et reservations :
+33680108281 ou
+33678353337 / sdpuces.paris@orange.fr

rock&folk
ANTINOTE
MARCHÉ DAUPHINE
MUSIC o'puces

Highway 666 revisited

PAR JONATHAN WITT

Groupes hard rock, groupes cultes

Dans la plus pure lignée de Bad Company

TARGET

Si Target n'est pas passé à la postérité, il n'en est pas de même pour son *frontman* Jimi Jamison, dont on retrouvera plus tard la voix chez Survivor ou même au générique de "Alerte A Malibu". Ses débuts, ici, sont nettement plus recommandables, avec un hard rock dans la plus pure lignée de Bad Company.

Rejoignons la mythique cité de Memphis où, à la fin des sixties, Tommy Cathey gratouille ses quatre cordes pour Alamo, un combo texan confidentiel mais renommé localement. En 1972, il postule pour Omaha, spécialisé dans les reprises country et sudistes. Il y croise Jimi Jamison, talentueux chanteur au grain râpeux. Les deux hommes fomentent Target dès 1973, en compagnie du guitariste Buddy Davis. Pour former une *dual guitar attack,* ils rameutent un vieil ami, Paul Cannon, repéré et chaperonné par rien moins que le légendaire Steve Cropper, qui l'a embauché comme musicien de séance. David Spain, aux fûts, complète la prometteuse affaire. Les influences revendiquées sont Bad Company et Trapeze. Quelques maquettes sont gravées pour démarcher les labels, mais la roue tourne vraiment quand Jim Dandy, l'illustre chanteur des Black Oak Arkansas, ainsi que son manager Butch Stone assistent à l'une de leurs performances. Excités, conquis, ces derniers leur tendent la main, et le roublard Butch ne tarde pas à sécuriser un contrat avec A&M. John Ryan, qui a déjà collaboré avec Styx, est désigné pour prendre place derrière la console du prestigieux studio Ardent de Memphis. Sa relation avec le groupe n'est pas très fluide, mais Target tient bon. Le mixage est finalisé aux studios Record Plant de Los Angeles, au moment même où les Eagles peaufinaient "Hotel California". Target en profite pour investir quelques salles de renom comme le Roxy. Le très bon premier disque, sans fioritures, est publié en 1976. On est frappé d'emblée par l'organe rocailleux de Jamison, proche de Paul Rodgers. Il est secondé par deux bretteurs complices, jouant tantôt à l'unisson, alternant les soli vifs, percutants, mélodieux. Avec en prime une rythmique solide, il en découle un hard rock bien caréné, inspiré, avec des riffs chaloupés ("Love Just Won't Quit", "You Need A Woman") et d'amples ballades ("Let Me Down Easy", "Let Me Live"). Parfois, le ton se fait presque soul comme avec "Workin' Song", ou boogie avec "Just A Little Too Much". Les meilleurs titres sont sans doute la saignante "Can't Fake It" et la débonnaire "99 1/2", ponctuée de pimpants cuivres. Cet opus peine à séduire un large public. Pourtant, une fois n'est pas coutume, A&M n'a pas fait les choses à moitié puisque l'auguste maison a accolé Target à Black Sabbath pour une tournée américaine, puis à d'autres énormes vendeurs tels Peter Frampton ou Bob Seger. Un second effort est planifié dans la foulée mais, coup de théâtre, Buddy Davis prend la tangente, lassé par le cirque ambulant des tournées. Cet évènement ne ralentit pas Target, qui maintient sa trajectoire. Un producteur plus conciliant est engagé : Paul Hornsby, lequel a su gérer les Allman Brothers, Black Oak Arkansas ou encore Marshall Tucker Band. Cet affable barbu officie aux studios Capricorn à Macon, dans l'Etat de Géorgie. Paul Cannon se charge de toutes les parties de guitare pour pallier le forfait de son acolyte, parvenant donc à ferrailler de manière convaincante avec *lui-même.* "Captured" paraît en 1977, sous une pochette ratée s'inspirant vaguement de celles de Roxy Music, version camionneur. Il s'inscrit dans la droite lignée de son prédécesseur, avec une écriture plus laborieuse ("Maybe In Time", "Make Your Dreams Come True"), un son un peu plus lisse, une basse caoutchouteuse. L'enjouée et accrocheuse "Shine The Light" vise sans doute les radios mais "Runaway" porte toujours aussi haut le flambeau du heavy rock, avec une slide bien affûtée, tout comme la fringante "Rock And Roll Laureate". Accaparé par Supertramp, A&M manque de temps pour s'occuper de ses poulains. Le soutien reste pourtant palpable car Target ouvre à présent pour Rick Derringer et Boston. Deux nouveaux musiciens rejoignent brièvement la bande, mais déjà de sombres nuages s'accumulent. Une violente querelle contractuelle éclate entre le groupe et son manager, qui avait pris soin de les faire signer chez A&M via sa société d'édition. Target se retrouve bloqué, mais récupère Buddy Davis pour s'offrir une dernière chance, de retour aux studios Ardent. La matière d'un troisième album est couchée, mais sera refusée partout, les imbroglios judiciaires prenant le pas sur le reste. Target n'a d'autre choix que de se disloquer. Cet ultime témoignage ne paraîtra qu'en 2017 et montre qu'une direction encore plus domestiquée et commerciale était envisagée, préfigurant le son de la décennie à venir. Tous les membres de Target poursuivront leur chemin dans le milieu musical, Jimi Jamison ayant de loin la plus fructueuse carrière puisqu'il rejoindra Survivor en 1984. ❑

DOWNLOAD PARIS

BA 217

VENDREDI 15 JUIN · SAMEDI 16 JUIN · DIMANCHE 17 JUIN · LUNDI 18 JUIN

MAIN STAGE

VENDREDI 15 JUIN
- OZZY OSBOURNE
- OPETH
- POWERWOLF
- BILLY TALENT

SAMEDI 16 JUIN
- MARILYN MANSON
- AVATAR
- HOLLYWOOD UNDEAD
- TURBONEGRO
- CROSSFAITH

DIMANCHE 17 JUIN
- FOO FIGHTERS
- THE HIVES
- FRANK CARTER & The Rattlesnakes
- WOLF ALICE
- THE NOFACE

LUNDI 18 JUIN
- GUNS N' ROSES
- VOLBEAT
- JONATHAN DAVIS
- BARONESS

MAIN STAGE 2

VENDREDI 15 JUIN
- GHOST
- ALESTORM
- ELUVEITIE
- WAKAN - TANKA
  uploaded by LE RACK'AM

SAMEDI 16 JUIN
- THE OFFSPRING
- NOFX
- BETRAYING THE MARTYRS
- ALCEST
- WILD MIGHTY FREAKS
  uploaded by L'EMPREINTE

DIMANCHE 17 JUIN
- MASS HYSTERIA
- DEAD CROSS
- ROYAL REPUBLIC
- THE STRUTS
- TEACUP MONSTER
  uploaded by LE PLAN

WARBIRD STAGE

VENDREDI 15 JUIN
- CONVERGE
- UNDEROATH
- THY ART IS MURDER
- BURY TOMORROW

SAMEDI 16 JUIN
- MESHUGGAH
- ULTRA VOMIT
- THRICE
- TAGADA JONES
- WHISKEY MYERS

DIMANCHE 17 JUIN
- PARKWAY DRIVE
- SLAYER
- GRAVEYARD
- STARCRAWLER

LUNDI 18 JUIN
- SEETHER
- GRETA VAN FLEET
- THE PINK SLIPS
- THE G

SPITFIRE STAGE

VENDREDI 15 JUIN
- VANDENBERG'S MOONKINGS
- SIDILARSEN
- POGO CAR CRASH CONTROL
- CELLAR DARLING

SAMEDI 16 JUIN
- TREPONEM PAL
- MANTAR
- NOTHING MORE
- SKINNY LISTER
- DED

DIMANCHE 17 JUIN
- EGO KILL TALENT
- LANDMVRKS
- ARCANE ROOTS
- THE LAST INTERNATIONALE

JEUDI 14 JUIN

FIREFLY STAGE (Camping site)

- THE EXPERIMENTAL TROPIC BLUES BAND
- HANGMAN'S CHAIR
- PETER ALEXANDER BAND
- MERGE
- LAURA COX BAND
- GALACTIC EMPIRE
- CEMICAN
- BAD COP BAD COP
- JEAN JEAN
- IN SEARCH OF SUN
- NESSERIA
- STONE BROKEN
- KAISER FRANZ JOSEF
- GRIT
- JARED JAMES NICHOLS

downloadfestival.fr

B.A 217 / Le Plessis- Pâté / Brétigny-sur-Orge / Coeur d'Essonne

WWW.TICKETMASTER.FR, WWW.FNAC.COM, WWW.DIGITICK.COM ET DANS LES POINTS DE VENTE HABITUELS

DOWNLOADFESTIVALFR · @DOWNLOADFESTFR · DOWNLOADFESTFR

LIVE NATION · Greenroom · Zippo · Monster Energy · amazon music · HEAVY · ROCK FOLK · GUITAR · PANIC! CINEMA · RockHard · HARD · Le Parisien · OÜI FM

Qualité France

PAR H.M.

Au confluent de la no wave

Si les groupes indépendants s'évertuent généralement à bâtir un répertoire original, ils ne peuvent résister au plaisir de glisser quelques reprises dans leurs essais. Dis-moi qui tu reprends, je te dirai qui tu es : ces emprunts

Offensive de charme avec le premier album de **Loolie & The Surfing Rogers**. Né à Montreuil il y a six ans, le sextette joue sur l'alliage réussi d'une voix de petite fille sexy et de musiciens pétris de soul et de rock sixties (avec mention spéciale pour l'élégant saxophoniste) et, après s'être fait les dents sur des classiques de Brenda Lee ou Wanda Jackson, défend ses propres compositions, résolument fun et swing, telles que les irrésistibles "Do You Understand" et "Hey Babe" ou la tentative francophone réussie "Suspendue" *("Tell Me What You Want", Bullit Records, loolieandthesurfingrogers.com , distribution Devil Deluxe Music/ Pias).*

Beaucoup ont découvert **Zëro** à l'occasion de ses collaborations avec Virginie Despentes et Béatrice Dalle, mais ce trio lyonnais a déjà douze ans d'existence sous sa forme actuelle, et plus de vingt-cinq ans si l'on remonte aux premiers essais de ses concepteurs. Son nouvel album continue, comme les précédents, d'explorer les voies du post-rock, en privilégiant les ambiances au confluent de la no wave, de l'indus et de la noise, mais également de la pop, du free jazz, et même du blues déstructuré à l'occasion d'un emprunt à Screamin' Jay Hawkins *("Ain't That Mayhem", Ici d'Ailleurs, icidailleurs.com, distribution L'Autre Distribution/ Believe Digital).*

Troisième album en dix ans pour **Thousand**, projet solo de Stéphane Milochevitch qui, après avoir tâté de la batterie dans son enfance, s'est reconverti en chanteur multi-instrumentiste. Depuis son premier essai folk, il privilégie une pop en liberté, qui déploie ses charmes romantiques et légèrement passéistes en s'appuyant sur sa voix chaude et agréable, des textes francophones plaisants et divers intervenants qui donnent de l'intensité à ses compositions et à la reprise emblématique de "Long Song For Zelda", hommage inspiré au génial Dashiell Hedayat qui enregistra un unique album totalement éclaté et novateur dans les années 70 *("Le Tunnel Végétal", Talitres, talitres.com).*

On avait perdu de vue **Petit Vodo**, homme-orchestre adepte du do it yourself, qui se fit remarquer il y a vingt ans en revisitant le blues façon garage dans la lignée du Jon Spencer Blues Explosion. Repéré par John Peel et la presse anglaise, il a depuis arpenté les scènes internationales mais est revenu à Bordeaux pour enregistrer ces sessions. Il y rend hommage aux bluesmen qui l'ont inspiré et reprend des morceaux de pointures comme Muddy Waters ou John Lee Hooker à sa façon, n'hésitant pas à bousculer des classiques comme "Boom Boom" *("I Like It Like That", Bordeaux Rock, vodo.free.fr, distribution Differ-Ant).*

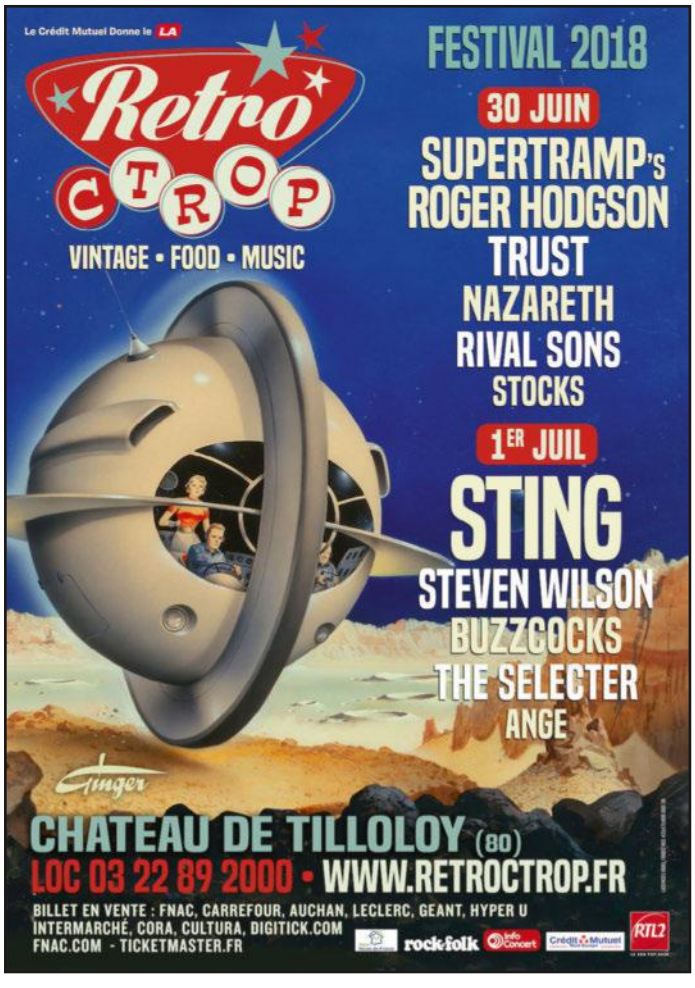
permettent de situer leurs auteurs dans le paysage musical et de discerner quelles sont leurs racines. On peut se livrer à ce petit jeu avec la plupart des huit sélectionnés du mois sur les cinquante-sept arrivages à la rédaction.

Le second album de **Cachemire** ne pourra que confirmer l'impact du premier (déjà repéré dans cette rubrique) : six ans après leurs débuts, les quatre Nantais (dont le nom de scène est un hommage au "Kashmir" de Led Zeppelin) savent dépoter des morceaux concis, toniques et impulsifs qui assument pleinement leur parti pris francophone avec des textes qui sonnent bien. Adeptes de tempos rapides entre rock heavy et punk, d'uppercuts sonores et de riffs saignants, ils ne baissent que rarement la garde tout au long de treize morceaux torrides *("Qui Est La Punk ?", cachemiremusic.fr, distribution Inouïe).*

Près de vingt ans après ses débuts, **Foggy Bottom** défend un second album qui correspond à l'aboutissement d'une évolution parfois inattendue : le trio lorrain réunit en effet des musiciens issus des courants grunge, indus ou noise et a adopté le nom d'un quartier de Washington célèbre pour sa scène hardcore. Il officie pourtant dans une power pop férue de mélodies délicates et a opté pour des textes en français qui s'inspirent de la pop des années 80. Le charme de ses compositions réside ainsi dans cette tension entre une naïveté textuelle, entérinée par une voix en douceur et une urgence instrumentale débridée *("Sur Le Fil", facebook.com/Foggy-Bottom).*

Il a fallu sept ans à **Jessie Lee & The Alchemists** pour concevoir leur premier album : le temps nécessaire à une chanteuse et un guitariste issus de la scène blues parisienne pour faire leurs premières expériences à partir de reprises, le temps nécessaire au duo de devenir quintette, puis pour travailler des compositions personnelles et anglophones, sans s'interdire une reprise inspirée de "Come On In My Kitchen" de Robert Johnson. La tendance générale est celle d'un blues-rock à l'ancienne, porté par la voix puissante et rauque de Jessie, qui est un véritable phénomène vocal *("Jessie Lee & The Alchemists", Music Box Publishing, jessieleeandthealchemists.fr, distribution Socadisc).*

Né comme un projet solo, **Malin** est maintenant un trio marseillais qui sort son second disque, un EP six-titres. Mais l'influence de son leader reste prédominante pour préserver l'esprit de déconne originel, dans la lignée du chanteur des Wampas. Si la recherche du gag peut parfois tomber à côté de la plaque (comme la reprise-massacre d'un morceau de Dalida), elle trouve sa vitesse de croisière entre dérision recherchée et crétinerie assumée en s'appuyant sur une maîtrise musicale qui emprunte autant au punk qu'à une pop décalée *("Tout Le monde S'En Fout", Ganache Records, ganacherecords.com).* ❑



PAR CHRISTIAN CASONI

HOMESICK JAMES

WILLIAM HENDERSON

Entre 1904 et 1914 (Tennessee) - 2006 (Missouri)

Homesick n'est qu'un maillon de la chaîne, sinon anonyme, quand même loin du panthéon. Son vieil ami Sunnyland Slim a au moins accouché quelques légendes. Homesick n'a pas stimulé de mythes naissants et ses intimes, Snooky Pryor, Floyd Jones, Honeyboy Edwards, n'ont pas davantage contracté le torticolis de la bonne étoile. Homesick est né *Henderson*. Pourquoi pas ? Quand on lui a demandé sa date de naissance, il a égrené dix calendriers ! Il s'est vanté d'être le cousin d'Elmore James, de lui avoir passé le laiton à l'auriculaire et dégrippé les jointures. Dans les années 90, pas gêné, le verbe haut et le costume irréprochable : *"Je ne suis pas le cousin d'Elmore James. J'ai épousé sa cousine qui était de Louisiane, c'est pourquoi on fait la confusion."* Il se fout bien de perpétuer un nom qu'il n'a peut-être jamais su. Il a dit avoir vagabondé avec Robert Johnson, sans doute quand il a réalisé l'importance que les Blancs accordaient à cette référence. Peut-être l'a-t-il fait d'ailleurs, en supposant qu'une fois dans sa vie il n'ait pas tiré de charres. Parti des environs de Memphis, il arrive à Chicago dans les années 30, y trouve Big Joe Williams, le premier Sonny Boy et surtout Memphis Minnie qui le *dépaganise*, s'occupe de son jeu, de sa présentation et même de sa prononciation. A-t-il vraiment enregistré un disque pour RCA/ Victor en 1937, avec Little Buddy Doyle ? Il serait passé à l'électricité dès 1938. A cette époque, il est un guitariste et un chanteur beaucoup plus polyvalent qu'il n'y paraît, capable de rivaliser avec Lonnie Johnson, jouant dans le big band d'Horace Henderson, ce qui explique peut-être le swing et l'urbanité de son premier single officiel chez Chance en 1952 : "Lonesome Ole Train" couplé à "Farmer's Blues" qui est, lui, à l'inverse, du Delta électrique. Homesick aura joué le sac de nœuds toute sa vie. Son style est aussi fuyant que sa personnalité, des chants suraigus, graves, des jeux tout aussi différents, swing ou rigides, des bottlenecks durs ou moelleux. Il tourne au moins deux disques chez Chance, notamment "Homesick", quasiment une reprise de "Dust My Broom", un titre dont il tire son surnom. Auparavant, on l'appelait *Lookquick* à cause d'un aphorisme dont il était coutumier : *"Look quick, 'cause tomorrow I may be gone"*. De fait, tout le monde connaissait ses sautes d'humeur. Il fut pendant dix ans le bassiste d'Elmore James, jusqu'au décès de son héros en 1963, à l'en croire dans son propre canapé. C'est vers cette époque que sa carrière discographique démarre vraiment, d'abord par quelques faces remarquables chez Colt. Il emprunte deux chansons à Memphis Minnie, mais les interprète dans le style d'Elmore : "Set A Date"/ "Can't Afford To Do It". Puis chez USA avec une version coriace de "Crossroads". Quelques titres chez Vanguard, le label des Blancs. Et un premier album Prestige en 1964 : "Blues On The South Side", produit par Sam Charters.
A partir de 1964, il dépose une douzaine d'albums pour divers labels. Sa discographie se concentre dans les années 70, quand le blues est presque un cadavre, et dans les années 90, quand il ressuscite. C'est plutôt l'œuvre d'un suiveur, mais elle ressemble à un beau South Side tigré Elmore. On peut d'ailleurs citer "Blues On The South Side", d'un classicisme qui ne chicane pas l'émotion, ou "Ain't Sick No More" (Bluesway, 1973), un peu plus moderne, un peu plus ghetto, légèrement planant. Ce gommeur d'empreintes ne cesse de ressasser les dix années passées au service d'Elmore James, sa contribution à "It Hurts Me Too" et "The Sky Is Crying", inlassable prétendant à l'héritage. Combien de fois l'a-t-il meulée, l'intro de "Dust My Broom" ? Et puis "Goin' Back In Times" en 1994, chez Earwig.
Sans une de ces sautes d'humeur auxquelles il était sujet, l'album partait sûrement dans une nouvelle protestation de lignée, avec un groupe complet dans lequel figurait Sunnyland. Homesick James plante le band et se casse. Le producteur Michael Frank n'est pas content, il vient de s'asseoir sur l'investissement de la séance. Le lendemain, Homesick consent à s'extirper du motel et pénètre dans le studio, à peine soutenu sur un titre ou deux par Honeyboy en guitare d'appoint. Il tisse une pénombre de lignes introspectives, curieusement hantée par le souvenir de Big Joe, coupée d'accords assez tendres et de couplets pondérés. Dans cette paix s'affirme le caractère classique, indiscutable, d'un style qu'il a l'âge de revendiquer, comme Honeyboy peut revendiquer tous les plans de Robert Johnson. Durant cette décennie, Homesick et ses malchanceux compères, Henry Townsend, Snooky Pryor et Honeyboy Edwards, prennent une valeur documentaire soudaine pour avoir survécu à l'histoire. Ils terminent leur carrière tout aussi paisiblement, dans la routine du Delta Blues Cartel, jusqu'en 2006. Cette année-là, en octobre et novembre, trois d'entre eux se mettent à l'horizontale. Honeyboy restera debout jusqu'en 2011. &

Photo DR

59
TENN

Erudit rock

PAR PHILIPPE THIEYRE

Cher Erudit, j'aimerais connaître un peu mieux le parcours des ARCTIC MONKEYS.
JAVIER (courriel)

Les **Arctic Monkeys** font partie des premières formations à avoir vu leur carrière réellement démarrer par le biais d'internet et de leurs fans. Après une série de concerts entamée en juin 2003, le groupe enregistre un CD de démos pour le distribuer gratuitement lors de ses concerts. Ce recueil de 18 titres sera intitulé "Beneath The Boardwalk", le Boardwalk étant le club de Sheffield dans lequel se produisaient les Arctic Monkeys à leurs débuts et où travaillait Alex Turner. Leurs premiers fans décident alors de diffuser les morceaux sur internet, notamment sur MySpace, où le succès croit de manière exponentielle, éveillant l'intérêt des maisons de disques. Les Arctic Monkeys se sont formés en 2002 à High Green, une banlieue de Sheffield, à l'initiative d'Alex Turner, guitariste, chanteur et parolier, né le 6 janvier 1986 à High Green, et de Jamie Cook, guitariste, né le 8 juillet 1985 à West Kirby, près de Liverpool. Peu après, se joignent au duo deux autres élèves du Stockbridge College, Andy Nicholson, né le 13 février 1986 à Sheffield, qui prend la basse, et Matt Helders, né le 7 mai 1986 à Sheffield, à qui il ne reste que la batterie. Au départ, Alex Turner ne désirait pas être chanteur, mais après différents essais, il décide de le devenir. En mai 2005, les Arctic Monkeys sortent un premier single autoproduit sur Bang Bang Records, "Fake Tales Of San Francisco"/ "From The Ritz To The Rubble" avant de signer en juin avec Domino. En octobre paraît donc, sur Domino, un deuxième single, "I Bet You Look Good On The Dancefloor", qui accède directement à la première place des charts britanniques suivi en janvier 2006 par un album rencontrant lui aussi un immense succès : "Whatever People Say I Am, That's What I'm Not" (2006). Musicalement, les Arctic Monkeys sont des héritiers de la Britpop et du garage rock, vocalement marqués par le phrasé rapide d'Alex Turner, également auteur des compositions. Le poète et chanteur John Cooper Clarke et le rock stoner sont d'autres influences. Au printemps 2006, Andy Nicholson quitte le groupe, remplacé à la basse par Nick O'Malley, né le 5 juillet 1985 à Sheffield : "Favourite Worst Nightmare" (2007) paroles de Tuner et musique des Arctic Monkeys, avec la participation de Miles Kane ; "Humbug" (2009), coproduit par James Ford et par Josh Homme de Queens Of The Stone Age, l'album est enregistré aux Etats-Unis avec une inspiration plus heavy rock ; "Suck It And See" (2011), enregistré en Californie ; "AM" (2013), avec les participations de Josh Homme, du batteur de Costello et de Chilli Willi, Pete Thomas, et du guitariste de The Coral, Bill Ryder-Jones. Les Arctic Monkeys reprennent également un poème de John Cooper Clarke, "I Wanna Be Yours". Sur "Suck It And See". Après une coupure entre 2014 et 2016, un nouvel album des Arctic Monkeys, "Tranquility Base Hotel & Casino", sort ces jours-ci.

Devenu DJ et Producteur, **Andy Nicholson** collabore avec plusieurs formations dont Reverend And The Makers du chanteur Jon McClure avec qui il met sur pieds Mongrel, "Better Than Heavy" (2009), mix de hip-hop et de rock. Les autres membres du groupe sont le rappeur Lowkey, le bassiste des Baby Shambles, Drew McConnell, le multi-instrumentiste Joe Moskow et **Matt Helders**. Outre un album de mixes avec la participation de Nesreen Shah et d'Alex Turner, "LateNightTales" (2008), on retrouve ce dernier avec Lady Gaga,

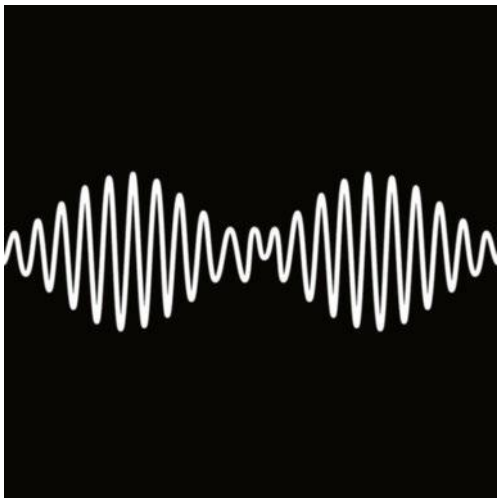
Photo Archives Rock&Folk-DR

Cher Erudit, je souhaiterais votre aide pour m'y retrouver dans l'histoire et la discographie labyrinthique des LEGENDARY PINK DOTS.
FABRICE (courriel)

Comme le dit Peter Hammill, enregistrer plusieurs disques par an pour des musiciens professionnels est toujours moins dur que de travailler en usine. L'inflation discographique s'accentuant fortement avec l'arrivée du CD, les *Légendaires Points Roses* appliquent cette assertion à la lettre. Leur discographie est particulièrement pléthorique, sans parler des projets personnels et annexes. De 1980 à 2016, le groupe compte plus de soixante-dix albums studio et live auxquels se rajoutent EP, singles et autres compilations. De son côté, leur leader Edward Ka-Spel en a réalisé une soixantaine, le dernier en 2018 avec Steven Stapleton de Nurse With Wound, ainsi que trois albums pour Mimir avec Philip Knight et Jim O'Rourke et sept avec cEvin Key de Skinny Puppy en tant que Tear Garden, une association commençant au mieux avec "Tired Eyes Slowly Burning" (1987). Pour ne pas tomber dans une fastidieuse énumération, nous nous limiterons à la discographie, déjà bien fournie, des albums studio sortis par des maisons de disques entre 1982 et 2016 ainsi qu'un choix de compilations. Les excellentes productions des années 80 et 90 sont particulièrement représentatives de l'originalité du groupe. Musicalement, l'univers des Legendary Pink Dots explore et entremêle, au fil des années, new wave, électronique, pop, progressif expérimental faisant inévitablement référence à Pink Floyd, Steve Hillage, Can, Neu!, Faust, Kraftwerk, au rock industriel, Throbbing Gristle et un psychédélisme teinté de folk dans la veine de Current 93 ou Sol Invictus. Le groupe se forme à Londres en août 1980 autour de Edward Francis Sharp alias Edward Ka-Spel, D'Archangel ou Che Banana, né le 23 janvier 1954 à Londres, chant, claviers et principal compositeur, et Philip Knight *alias* Silverman ou Phil Harmonix, né le 29 juillet 1954, claviers et samples.

Le duo commence par sortir, en 1981, deux cassettes autoproduites à 24 et 120 exemplaires, puis, en 1982, une troisième pour le magazine Flowmotion et une quatrième sur Illusion Production, label du groupe français DDAA (Déficit Des Années Antérieures). Le premier album paraît sur In Phaze Records : "Brighter Now" (1982). Avec Roland Calloway (Pruumptje Juste), basse, Barry Gray (Stret Majest), guitare, et April White (Iliffe), chant et claviers : "Curse" (1983). Patrick Wright (Paganini), violon, les rejoint : "The Tower" (1984) ; "Faces In The Fire" (1984) sur Play It Again Sam, futur PIAS. Fin 1984, les Legendary Pink Dots s'installent aux Pays-Bas : "The Lovers" (1984) sur Ding Dong/ Torso. Jusqu'en 1994, l'essentiel de leurs productions paraît sur le label bruxellois Play It Again Sam. Départ d'April et de Calloway remplacés par Graham Whitehead (Adantacathar), claviers et saxophone et Julia Waller (Poison Barbarella) d'Attrition : "Asylum" (1985). Jason Salmon, (Percii PylChardd), basse, remplace Waller : "Island Of Jewels" (1986) ; "Any Day Now" (1987). Arrivée de Hans Myer/ Mayer, saxophone, flûte et électronique : "The Golden Age" (1988). Parallèlement aux vinyles et CD, le groupe continuera à sortir des cassettes, puis des CDr et des versions digitales. K-Spel, Knight, Paganini et Hans Myer : "Greetings Nine" (1989), une face live à l'Ubu de Rennes et une en studio à Klaverland, Hollande. K-Spel, Knight, Myer, Neils Van Hoorn (Hoornblower), saxophones, clarinettes, et Bob Pistoor, guitare, sitar : "The Crush Velvet Apocalypse" (1990) ; "The Maria Dimension" (1991). Après le décès de Pistoor, Ryan Moore, basse, et Martjin Van Kleer, guitare : "Shadow Weaver" (1992) et "Malachai (Shadow Weaver Part 2)" (1993) ; "Nine Lives To Wonder" (1994) ; "From Here You'll Watch World Go By" (1995). Ajout de Edwin Van Trippenhof (Atwyn), guitare : "Hallway Of The Gods" (1997) ; "Nemesis Online" (1998). Sans Atwyn : "A Perfect Mystery" (2000). Raymond Steeg, effets sonores : "All The King's Horses" (2002) ; "All The King's Men" (2002). Avec K-Spel, Knight, Van Hoorn, Steeg, De Kleer et Erik Drost, guitare, la formation se stabilise : "Poppy Variations" (2004) ; "The Whispering Wall" (2004) ; "Your Children Placate You From Premature Graves" (2006) ; "Alchemical Playschool" (2006) ; "Plutonium Blonde" (2008). Sans Van Hoorn : "Seconds Late For The Brighton Line" (2010) ; The Gethsemane Option" (2013) ; "The Curse Of Marie Antoinette" (2013) ; "Code Noir" (2013) ; "10 To The Power Of 9" (2014) ; "Pages Of Aquarius" (2016).

Compilations : "The Legendary Pink Box" (1989), trois disques avec de nouvelles versions de titres antérieurs, des inédits et des morceaux repris des cassettes ; la série des "Chemical Playschool", du volume 3 au 20, de 1995 à 2016. Hormis les 1 et 2, les premiers diffusés sur cassettes ont été réédités. ❐



"Joanne" (2016) et aux côtés d'Iggy Pop, Josh Homme et Dean Fertita pour "Post Pop Depression" (2016). Quant à **Alex Turner**, il sort un EP de six titres, "Submarine" (2011), inclus dans le film du même nom. Surtout, avec Miles Kane des Rascals, chant et guitare, et James Ford, percussion, claviers et production, The Last Shadow Puppets dont le succès est immédiat : "The Age Of The Understatement" (2008), un grand moment de pop sous influences sixties ; "Everything You've Come To Expect" (2016) avec Zach Dawes à la basse et le concours de Matt Helders aux chœurs.

Le film du mois

PAR CHRISTOPHE LEMAIRE

Son esprit peut agir sur la matière

Psychokinesis

DE SANG-HO YEON

700 créations, de nouvelles séries à gogo, 8 milliards de dollars d'investissement (2 milliards de plus qu'il y a deux ans)... Pour 2018, la plateforme Netflix donne un sacré coup d'accélérateur et fait désormais de l'ombre aux sorties en salles. On verra ainsi arriver d'ici la fin de l'année pas moins de 80 longs métrages produits directement par le studio qui a mis en ligne, mi-avril, sa première production made in France ("Je Ne Suis Pas Un Homme Facile", sympathique comédie sociale post-*#BalanceTonPorc*) tout en continuant de fournir une flopée de films excitants dont la plupart sont à peine repérés faute de promotion (pas de projection de presse, pas de pub, peu de buzz). Et pour un Martin Scorsese dont on sait déjà qu'il sera en ligne en décembre prochain (le très attendu "The Irishman" avec Al Pacino et Robert De Niro), combien de pépites et de curiosités se retrouvent noyées dans cet océan de films. Comme "Jessie" de Mike Flanagan, excellente adaptation d'un bouquin glauque de Stephen King et un des meilleurs films d'horreur de ces dix dernières années ; le documentaire "Au Fin Fond De La Fournaise" de Werner Herzog, voyage immersif et métaphysique dans l'intérieur d'un volcan ; "Les Affamés"de Robin Aubert, film canadien de zombies qui arrive encore à renouveler le genre ; "Wheelman" de Jeremy Rush, thriller d'action intense tourné (presque) intégralement dans et autour d'une voiture ; "Small Town Crime" de Eshom et Ian Nelms, excellent polar noir et poussiéreux sur fond de biture et de mal de vivre ou encore le quasi expérimental "I Am The Pretty Thing That Lives In The House" de Osgood Perkins (fils d'Anthony !) , histoire de fantôme sensorielle aux airs de roman gothique féministe du 18ème siècle. Et, depuis peu, le bien zinzin "Psychokinesis" que les geeks du monde entier attendaient en salles depuis plusieurs mois mais que Netflix s'est accaparé à coups de billets verts pour le sortir directement sur sa plateforme. Attendu, car réalisé par le coréen (du sud) Sang-ho Yeon repéré il y a deux ans avec "Dernier Train Pour Busan", mélange de zombies hystériques et de catastrophe ferroviaire (des infectés attaquent des voyageurs dans un train roulant à vive allure) et un des rares films de genre ayant rallié critiques, public et succès commercial. Avec "Psychokinesis", Sang-ho Yeon raconte, sur un mode débonnaire, une histoire simple. Celle d'un homme au quotidien banal (il est agent de sécurité dans une banque) qui, un jour, s'aperçoit être doté d'un pouvoir particulier. Son esprit peut agir sur la matière. Dans un premier temps, il fait voler son briquet jusqu'à lui. Puis déplace de la vaisselle à distance. Et fait même danser sa cravate comme un serpent histoire d'impressionner sa fille qui le renie vaguement depuis qu'il a abandonné la maison familiale. Pour regagner le cœur de celle-ci, le magicien malgré lui va l'aider à combattre une bande de mafieux qui veulent s'accaparer la zone où sa fille gère un restaurant de poulets frits. Tout pataud et gentil qu'il est, l'homme va utiliser ses dons en psychokinésie pour contrer la racaille... Simpliste donc... Sauf qu'à l'instar d'autres films de genre coréens, le cinéaste mélange les tons et les émotions : mélo familial (les rapports compliqués entre père et fille), comédie cantonaise (les méchants cabotinent comme ceux d'une comédie kung-fu à la Jackie Chan), pamphlet social (pauvres contre puissants) et ce jusqu'à l'impressionnante demi-heure finale, sorte de grand pas de travers dans l'univers des super héros. Comme si Spiderman était sous l'emprise d'un litre de téquila ingurgité cul sec, le brave monsieur Tout-le-monde manie ses nouveaux pouvoirs comme il le peut. Il rebondit sur les immeubles comme une balle de ping-pong, met ses ennemis au tapis à distance par la seule force de sa pensée brouillée, passe à travers les fenêtres sans vraiment l'avoir calculé, pour finalement détruire une artère entière de ville dans un style très Godzilla. Le spectateur a l'impression de visionner une production Marvel, mais dotée d'un semblant d'âme. "Psychokinesis" est un spectacle plaisant qui, il y a encore cinq ou six ans, aurait été un véritable ovni cinématographique. C'est désormais le quotidien de Netflix (*actuellement sur Netflix*). ❑

Alias The Rock

PAR CHRISTOPHE LEMAIRE

Rampage

Rampage — Hors De Contrôle

Omniprésent sur les réseaux sociaux, stakhanoviste de toutes les émissions populaires de la télé américaine, nouvelle idole d'un pays en quête d'une icone absolue, Dwayne Johnson *alias* The Rock fait désormais dans le blockbuster familial calibré en vendant ses muscles non atrophiés, sa sympathie débonnaire et son sourire Ultra Brite. A peine sorti du carton mondial du remake sans aspérité de "Jumanji" (26ème plus gros succès du cinéma yankee), voilà que notre ex-catcheur (son premier métier) se retrouve à défendre Chicago attaqué par un gorille blanc géant et deux monstres antédiluviens. On pense évidemment aux sagas King Kong et Godzilla (voire à "King Kong Contre Godzilla" !) avec ce festival d'effets numériques impressionnants venant noyer — comme souvent — une absence totale d'émotion, de transpiration, de sang, de sperme et d'ambition scénaristique. Quant à The Rock, toujours épris de cinéma d'auteur osé, minimaliste et culotté, il s'apprête à apparaître ces prochains mois dans "Jumanji 2", "San Andreas 2", "Suicide Squad 2" et... "Doc Savage". Dont on attend déjà le *2* avec une grande impatience ! *(actuellement en salles)*

No Dormirás

Depuis sa renaissance il y a une petite vingtaine d'années, la *spanish horror* est devenu terriblement sérieuse. Ainsi, on ne trouve pas une once de second degré dans "Les Autres", "La Secte Sans Nom", "L'Echine Du Diable" ou "Insensibles", pour prendre quatre classiques du genre. Et encore moins dans "No Dormirás". Sur un pitch excitant (une prof de théâtre prive une jeune actrice de sommeil pour la faire arriver à une nouvelle technique de perception de jeu) le réalisateur Gustavo Hernandez réussit à faire peur. Surtout quand la comédienne en herbe commence à percevoir des choses qu'elle ne devrait pas voir. "No Dormirás" se complexifie ensuite

No Dormirás

Trois films avec Johnny Hallyday

Si Johnny Hallyday considérait "L'Homme Du Train" de Patrice Leconte comme étant le meilleur de sa filmographie, on lui préférera trois autres films qui ressortent simultanément en salles et en DVD/ Blu-ray (avec livrets et bonus à profusion). D'abord, "D'Où Viens-Tu Johnny ?" (1963) de Noël Howard, son premier long métrage officiel construit autour de son mythe naissant et qui retrace son parcours de façon romancée. Avec Sylvie Vartan et Jean-Jacques Debout au casting, Eddie Vartan à la BO, le film reste une émouvante image d'Epinal pour les plus vieux lecteurs de Salut Les Copains. En 1969, Robert Hossein offre au chanteur un contre-emploi total dans le méconnu "Point De Chute", où ce dernier est chargé de garder une lycéenne kidnappée. Tout en jeux de regards et tension intériorisée, Johnny montrait pour la première fois à ses fans transis qu'il pouvait être un excellent acteur à la condition d'être bien dirigé. Mais des trois films proposés, on pourra préférer "Le Spécialiste", sa seule incursion dans l'univers du western spaghetti sous la houlette de Sergio Corbucci, qui, deux ans auparavant, signait un classique du genre via "Django" dont Tarantino réalisera le *remake* en 2012. Débarquant dans une ville du vieil Ouest pour venger la mort de son frangin et récupérer un magot, Johnny Hallyday se la joue carrément Clint Eastwood en se refaisant le look de la star dans la *trilogie des dollars* de Sergio Leone. Barbe naissante, Stetson sur le crâne et cigarillo aux lèvres...
On s'y croirait ! Trois films qui montrent l'éclectisme de Jean-Philippe Smet *(en salles et en DVD/ Blu-ray chez TF1 Vidéo le 6 juin).*

SUPER SONIC

SUNDAY TRIBUTE

27/05 RADIOHEAD
10/06 ELVIS
24/06 GUNS N' ROSES
08/07 ARCTIC MONKEYS

CONCERTS GRATUITS

26/05 LES PLAYBOYS
Sixties, FR
28/05 CHAMELEONS VOX*
Post-punk 80s *payant
31/05 BEECHWOOD
Indie, USA
01/06 HÄXXAN
Garage rock, DE
03/06 MODERN ENGLISH*
Post-punk 80s, UK
*payant
07/06 SUGAR & TIGER
feat Didier Wampas
Punk, FR
14/06 DYGL
Indie rock, JPN
23/06 CRACK CLOUD
Garage, CA

NUITS ROCK JUSQU'A 6H

01/06 ALL YOU NEED IS LOVE
Nuit Woodstock
02/06 PART TIME PUNKS
Nuit Garage avec Duck Duck Grey Duck en live
06/06 MEGATEUF POP PSYCH
w/ Chocolat, The Soap Opera, Jaromil Sabor, Carambolage, Valderamas
09/06 STAR SHAPED CLUB
Nuit Britpop 90s
15/06 WIPE OUT!
60's Party w/ Habile Bill en live
29/06 REBEL REBEL
Nuit Rock 70s

RETROUVEZ TOUTE LA PROGRAMMATION SUR
www.supersonic-club.fr
9 rue Biscornet 75012 Paris (M) Bastille - Ouvert 7j/7

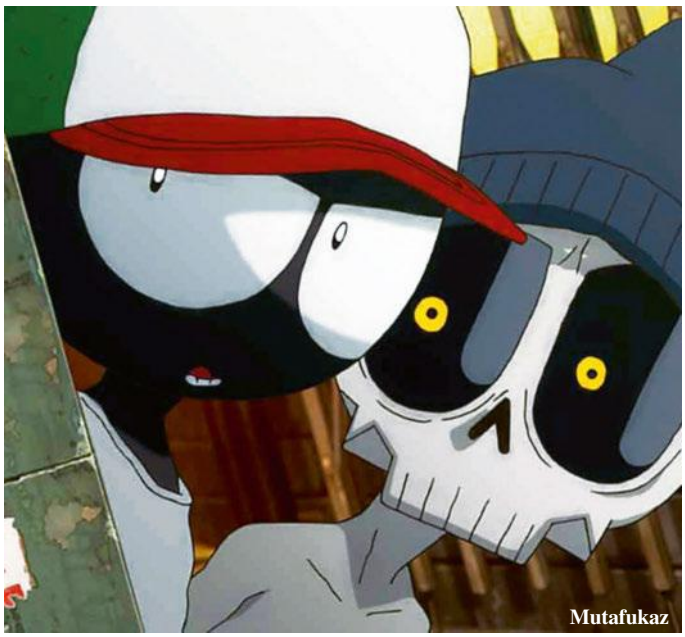
avec des coups de théâtre un brin alambiqués venant un peu parasiter l'ambiance noire — mais efficace — de cette balade dans la *Twilight Zone* mortifère *(en salles le 16 mai).*

Opération Beyrouth

Il y a comme un petit air seventies dans ce thriller d'action où un diplomate américain est de retour à Beyrouth dix ans après avoir perdu sa femme dans un attentat. Sa mission : récupérer un agent de la CIA qui, retenu en otage par un terroriste, doit être échangé contre un djihadiste détenu par la police secrète israélienne. A défaut d'insister sur les scènes d'action, peu nombreuses, le film de Brad Anderson s'intéresse surtout au contexte géopolitique libanais du début des années 80. En gros : comment notre diplomate va-t-il réussir à sauver l'agent dans un pays où Américains, Israéliens, chrétiens libanais, musulmans et autres membres de l'OLP se tirent la bourre. Du coup, "Opération Beyrouth" flirte davantage du côté d'un roman de John le Carré que d'un bon vieux James Bond pop des sixties (*en salles le 30 mai).*

Mutafukaz

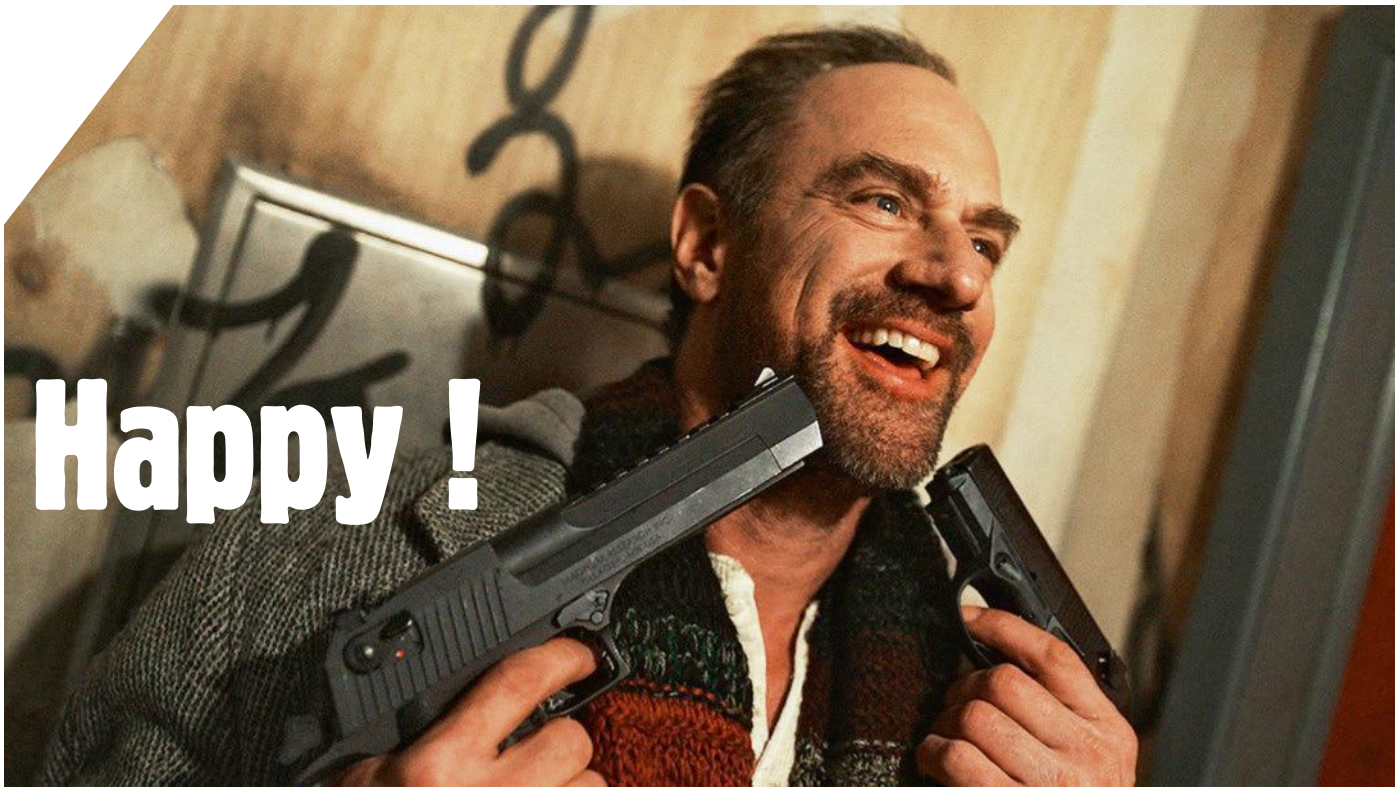
Le cinéma d'animation français est en pleine effervescence. Une preuve de plus avec le bien zinzin "Mutafukaz" de Guillaume Renard et Shojiro Nishimi. Soit le parcours déjanté de deux potes à la ramasse (doublés par Orelsan et Gringe !) qui, dans un Los Angeles postatomique où règnent gangs dégénérés et flics douteux, sont confrontés à des entités cosmiques qu'on croirait sorties d'un vieux nanar de SF des années 50. L'intérêt ne vient donc pas de l'histoire, mais du look du film qui, filant à mille à l'heure, rebondit de gags joyeusement trash à des scènes à l'ambiance très Tarantino. Le tout bardé de références geek allant du cinéma de John Carpenter aux catcheurs masqués mexicains. Favorable aux mangas, à la pop culture, aux *gunfights* et résolument anti-Disney (Mickey se ferait dessouder en cinq secondes s'il avait le malheur de rentrer dans un plan) "Mutafukaz" est, mine de rien, le film rock du mois ! *(en salles le 23 mai)* ❑


Mutafukaz

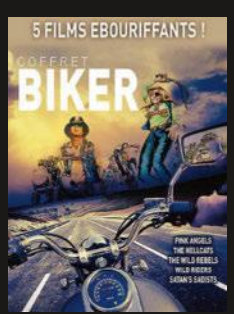
Opération Beyrouth

PAR CHRISTOPHE LEMAIRE

Un psychopathe pédophile déguisé en père Noël dégingandé



Depuis que Netflix est devenu un nid pour scénaristes aux idées les plus tordues, on y voit débarquer des séries totalement impossibles à concevoir au bon vieux temps de “Santa Barbara” et de “Joséphine Ange Gardien”. Comme la joyeusement foutraque et déjantée “Happy !”, sorte de “Roger Rabbit” sous acide. Soit les aventures de Nick Sax, ex-flic ripou devenu tueur à gages sans pitié ni morale, dépressif et fiévreux, porté sur la violence gratuite et les substances vaguement licites (il se shoote aux médocs) et qui, sans l’avoir vraiment cherché, doit retrouver une petite fille kidnappée par un psychopathe pédophile déguisé en père Noël dégingandé. Sax étant accompagné dans sa mission kamikaze par... une petite licorne bleue volante ! Une créature de cartoon qui semble s’être échappée d’un Disney et que lui seul peut voir. Et qui, bien que semblant être une métaphore absurde de sa conscience torturée, sort en fait de l’imaginaire niaiseux de la petite kidnappée. Pour arriver à ses fins, Nick Sax va devoir contrer les gangsters les plus dégénérés de la ville qui, eux-mêmes, recherchent un mystérieux mot de passe que Sax aurait en sa possession. Dans un déferlement de violence ultra pop et absurdement gore, Grant Morrison et Darick Robertson adaptent, à la case près, leur propre bande dessinée culte (publiée en France chez Delcourt) dont le ton outrancier est donné dès la première séquence de l’épisode 1, quand Sax se tire une balle dans la tête tout en entamant, flingues aux mains, une danse tribale tandis que des hectolitres de sang s’échappent au ralenti de son crâne à moitié ouvert. Excellent second rôle traînant sa bouille de macho endurci dans quelques séries fameuses (de “Oz” à “True Blood” en passant par “NYPD Blue”), Christopher Meloni — à fond dans le personnage du flingueur cynique — rappelle quelques célèbres durs à cuire : il a la dépression rock de Mel Gibson dans “L’Arme Fatale”, la frénésie maladive de Jason Statham dans les multiples volets de “Hyper Tension” et le masochisme outrancier du faux shérif de la série “Banshee”. Malgré sa gueule en sang, ses muscles froissés et des balles plein la peau, il ne passe pas pour autant de vie à trépas. Comme s’il était également investi par l’âme de Terminator ! Volontairement dingues et *bigger than life* — voire *bigger than death !* — les huit épisodes de “Happy !” (nom de la licorne bleue) se visionnent avec la même impression sensitive que si on sniffait, d’une traite, une ligne de coke de trois kilomètres de long. Sans l’ombre d’un temps mort et avec de la provocation outrancière dans chaque plan. Quitte même à friser le grand n’importe quoi. Voir cette séquence absurde où la licorne croit mordicus que des godemichés colorés qu’elle aperçoit seraient *des carottes magiques qui font voir les rennes* ! Les effets de mise en scène sont à l’avenant de ce feuilleton déjanté. Tournée en grande partie en focale courte histoire d’écraser les visages sur l’écran, la série insiste sur les effets tape-à-l’œil. La caméra allant s’imbriquer partout où elle peut, du ras du sol, à l’intérieur d’une bagnole en plein roulé-boulé en passant par des contre-plongées dantesques que n’aurait pas reniées le Clint Eastwood de “L’Evadé D’Alcatraz”. Une hystérie ambiante agressive et déviante qui obligera les adeptes d’un cinéma plus posé (Ozu, Tarkovski) à laisser passer trois jours entre la vision de chaque épisode, histoire de se reposer les iris. Carton aux Etats-Unis, “Happy !” aura droit à sa saison 2. Tournée cette fois en *Licornorama,* qui sait ? *(en diffusion sur Netflix)* ❑

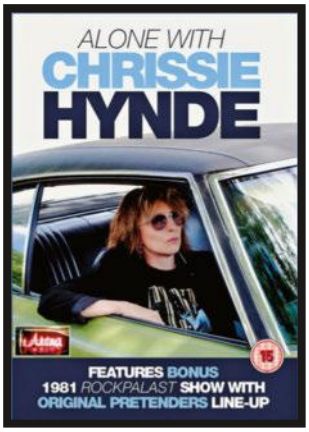


Coffret Biker *(Bach Films)*

Dans la foulée du succès surprise de “Easy Rider”, le road movie sous pétard de Dennis Hopper qui symbolisa la génération hippie et marqua la naissance du Nouvel Hollywood, de petits producteurs ont mis en branle un nouveau sous-genre du cinéma d’exploitation : le film de biker. Des séries B (voire Z) tournées à l’arrache, dont cinq d’entre elles, shootées entre 1967 et 1972, sont rassemblées dans ce coffret vintage, ode aux bruits de moteur et aux deux-roues qui crissent. “The Pink Angels”, “The Hellcats”, “The Wild Rebels”, “Wild Riders” et “Satan’s Sadists” ayant aussi un autre point commun : des motards délinquants, sales, mal rasés et portés sur la baston gratuite. La violence outrancière de ces bandes ayant pris son petit coup de kitsch, on regarde ces ersatz de “L’Equipée Sauvage” avec l’œil gauche attendri et l’œil droit fasciné.

PAR JEROME SOLIGNY

Il est question ici de jazz

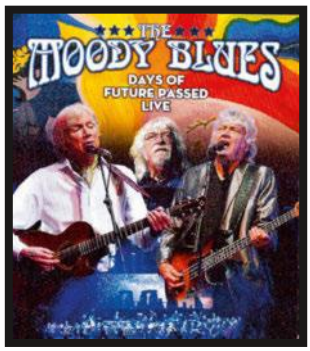


Chrissie Hynde
"ALONE WITH CHRISSIE HYNDE"
Eagle Vision

Créée par Humphrey Burton en même temps que le magazine homonyme, il y a plus de quatre décennies, Arena, est une émission de télévision anglaise dont chaque épisode est prétexte à tirer le portrait d'une icône culturelle généralement associée à une de ses œuvres. Celui consacré à la patronne des Pretenders la montre en 2016, l'année de la sortie de "Alone" le dixième album du groupe dont elle est la seule survivante en studio (le batteur Martin Chambers continue de l'accompagner en live). Entrecoupé d'extraits musicaux dont certains, récemment tournés dans un club à Nashville (là où "Alone" a été enregistré), le documentaire emmène en balade dans les villes que la musicienne affectionne. Ainsi, on la voit à Paris dans son appartement, à Montmartre ou en train de faire du shopping de fringues. A Londres, on découvre que sa peinture est devenue plus qu'un loisir et qu'elle y consacre beaucoup de son temps. Les interviews ne révèlent pas grand-chose qu'on ignore et confirment que ses choix de vie, qui n'ont été dictés par personne, se sont naturellement imposés à elle. Le passage où elle s'exprime à propos du féminisme est assurément un grand moment de télévision. Que ce soit en promenade dans les rues, entre les bosquets d'un parc ou assise dans un jardin, on la surprend souvent à ne rien faire, un de ses *"passe-temps favoris"*. Elle reste aussi femme de scène et admet avoir besoin de donner des concerts. Elle aime tourner dans un bus et préfère les lits d'hôtel aux siens. On l'imagine peu encline à la nostalgie, mais on constate toutefois qu'elle ne cherche jamais à réprimer ses souvenirs quand ils remontent, comme lorsqu'elle évoque ce premier concert de Pretenders à Londres, donné le jour de la mort de Sid Vicious.

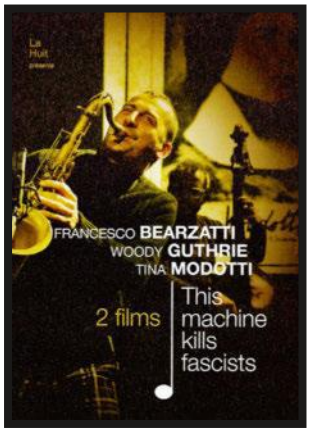
Louis Bertignac
"PREMIER RANG"
Verycords

Pas plus qu'il n'a été celui de Mickey, Rock&Folk n'est pas le journal de Zorro. C'est-à-dire que sa ligne éditoriale n'a jamais été la défense de la veuve et de l'orphelin, ni de protéger les gentils petits des méchants gros. Force est toutefois de constater que de nos jours, les bonnes idées et les jolis produits émanent souvent de certains labels indépendants qui se décarcassent pour le rester. Louis Bertignac, à qui on ne la fait plus depuis un bail, a choisi son camp et on ne s'étonnera pas que ce soit le bon. La version de "Premier Rang", son nouvel album live, envoyée à cette rubrique, est triple-vinyle, dotée d'un code de téléchargement qui permet de se le procurer en MP3 — pour ceux qui voudraient l'écouter en faisant leur jogging — et, on devine que c'est la raison de l'envoi, d'un DVD de concert. Le tout est servi dans une pochette *gatefold* à trois volets qu'on ne veut pas croire fabriquée avec autre chose que du carton recyclé. Parce qu'Internet et les nouvelles technologies intéressent Bertignac depuis le début, on n'est pas surpris non plus de le voir faire le mariole dans le menu du DVD, et notamment de *vérifier* le 5.1. Les choses sérieuses sont dans les deux heures de concert qui suivent. Parce que le rationnement n'est pas son truc, Louis Bertignac puise dans son répertoire solo, y va de quelques reprises sans tomber dans le piège du juke-box vivant et, certainement pas à l'insu de son plein gré, picore un peu du côté de Téléphone. Guitare héros à la française ? Oui, juste pour une vie.



The Moody Blues
"DAYS OF FUTURE PASSED LIVE"
Eagle Vision

A croire les notes de livret de ce DVD de concert (également disponible en Blu-ray et double-CD), Geoff Kempin, producteur exécutif chez Eagle Vision, serait à l'origine du projet : filmer les Moody Blues live en train d'interpréter "Days Of Future Passed", accompagnés d'un grand orchestre. A nos plus jeunes lecteurs, on rappellera que ce groupe anglais fondé dans les années 60 a été un des pionniers du rock progressif, un genre musical dont les meilleurs acteurs ont su exploser les frontières du genre, justement, mais qu'il est, depuis quelques années, de bon ton de conspuer. Heureusement, les amateurs de prog ignorent tout de ce dénigrement et ne risquent pas de bouder leur plaisir de redécouvrir, un demi-siècle après sa parution, le deuxième 33 tours des Moody Blues (et leur premier concept-album). Bon point pour eux, les Moodies sont en mesure d'aligner trois musiciens qui jouaient dans le groupe à sa grande époque, même si ce ne sont plus exactement des jeunes hommes. Par honnêteté, on doit d'ailleurs signaler que ce concert s'adresse surtout au public d'un certain âge. Pas forcément celui qui appréciait le groupe autrefois, mais on voit mal ce qui pourrait séduire les jeunes ici. La qualité des compositions, de l'interprétation et de la réalisation de ce concert filmé n'est pas à mettre en cause, mais peut-elle suffire à les rameuter ? Pas sûr. En matière de classic rock (classic prog ?), le coup du flash-back anniversaire continue à fonctionner et plaît aussi aux nouvelles générations, à condition que l'étincelle à l'origine d'une carrière soit toujours présente, et surtout, qu'on la remarque. Là, même sur grand écran, armé d'une loupe et de bonne volonté, on ne voit pas briller grand-chose.

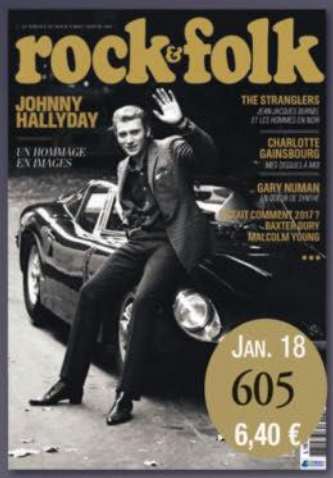


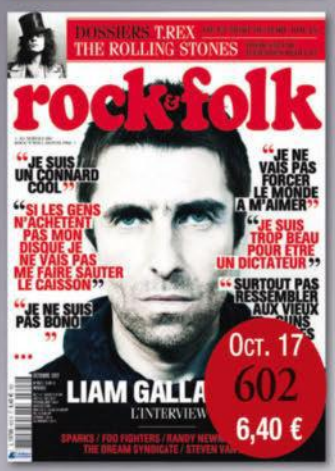
Bearzatti/ Guthrie/ Modotti
"THIS MACHINE KILLS FASCISTS"
La Huit

En ce joli mois de mai de célébration de la contestation, on s'en serait voulu d'envoyer ces colonnes à l'imprimerie sans une pensée pour la dissidence. Malheureusement, cinquante ans après les fameux événements, ceux auxquels on assiste désormais trop souvent dans les rues de Paris ne donnent pas l'impression de résulter d'un excès de réflexion. En 2018, ceux qui refusent de se plier à vivre avec leur temps, tout en ayant bien compris que la musique, même correctement filmée, ne changera plus le monde, peuvent affirmer leur différence et faire preuve d'ouverture en acquérant ce DVD. On leur conseillera de s'armer de courage pour le dégoter puisqu'il est peu probable que les enseignes, désormais davantage *électroménagères* que culturelles, le stockent en masse, mais le jeu en vaut le cocktail Molotov. Déjà, il est question ici de jazz — joué par le saxophoniste Francesco Bearzatti et le Tinissima Quartet — qui n'a jamais été le style musical le plus docile et a souvent puisé sa force dans sa propension à ne pas refuser de se frotter à des répertoires ou des contextes auxquels on ne l'associe pas. Comme son titre l'indique, "This Machine Kills Fascists", premier des deux concerts proposés ici, est une évocation réalisée par Stéphane Jourdain de Woody Guthrie, incontestable parrain de la chanson américaine protestataire, décédé un an avant 1968, non sans avoir clamé ce qu'en tant qu'homme de gauche, il pensait de son pays de droite. Le second, "Suite For Tina Modotti", aussi sobrement filmé par Guillaume Dero, montre Bearzatti et son groupe lors d'un concert où ont été projetées des œuvres de Modotti, photographe italienne des révolutions sans frontières dans les années 30, et activiste indomptée, jusqu'à la fin de sa courte vie. ❐

rock&folk

Depuis 50 ans au service du Rock'n'Roll





20€*

L'ÉCRIN INDISPENSABLE

BON DE COMMANDE : Rock&Folk - Service Abonnements - 45 avenue du Général Leclerc 60643 Chantilly cedex

Pour commander par téléphone : 03 44 62 43 79 - Sur Internet : boutiquelariviere.fr

Email : @

Nom/Prénom

Adresse

CP Ville

Tél.

Ci-joint mon règlement à l'ordre des **Editions Larivière** ❑ Chèque Bancaire ❑ CCP Paris 115 915 A 020

❑ CB N° Expire Cryptogramme

Signature et date obligatoires

N° ou écrin	Prix	Total

VROFP18 *Frais de port

TOTAL

❑ Je souhaite recevoir les offres commerciales des Editions Lariviere à mon adresse email. Nous contacter : 03 44 62 43 79

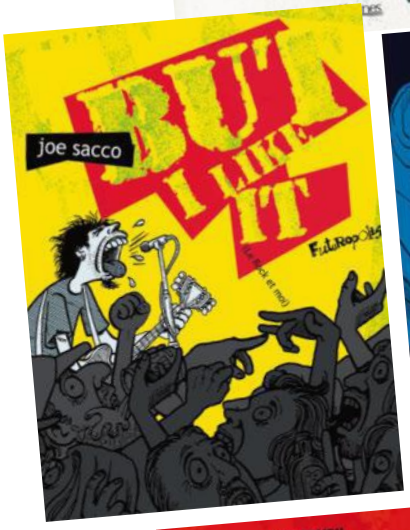
ou : abo.lariviere@ediis.fr Conformément à la loi informatique et liberté du 6.01.78, vous disposez d'un droit d'accès et de rectifications vous concernant. Ces données sont susceptibles d'être communiquées à des organismes tiers sauf si vous cochez la case ci-après ❑

***Frais de port et d'emballage :**
2,50 € par revue -
6,80 € par écrin
Dom-Tom, Etranger, nous contacter au + 33 3 44 62 43 79

PAR GEANT VERT

L'histoire qui tue

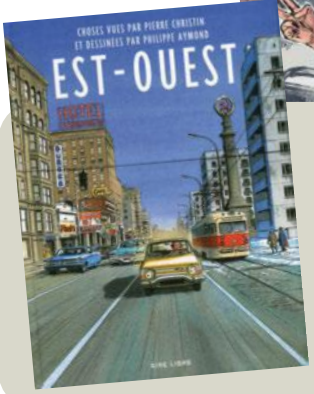
A l'écoute d'une chanson, on n'imagine pas combien il a pu être compliqué pour l'artiste de canaliser les fulgurances de son imagination en seulement trois couplets et un refrain. Afin d'en faire la démonstration, le chanteur Joseph D'Anvers s'est associé au dessinateur Stéphane Perger pour livrer des versions dessinées de dix de ses chansons, choisies parmi ses quatre albums sortis de 2006 à 2015. L'engin, plutôt fascinant à lire, s'appelle **"Les Jours Incandescents"** (Kennes) et réserve au lecteur une belle collection de surprises. Cette compilation picturale est une succession d'histoires aussi étonnantes que variées sur le plan graphique. Loin de transposer scolairement ses textes, le chanteur a écrit de vrais scénarios, qui deviennent, parfois, de belles nouvelles en roue libre.



Après une version embryonnaire parue en 2002, Joe Sacco n'a eu de cesse de peaufiner cet ouvrage au fil de ses aventures dans le monde du rock'n'roll : **"But I Like It"** (Futuropolis). Dans cette nouvelle version très enrichie, l'ancien roadie des Miracle Workers présente à travers ces planches un aperçu aussi marrant qu'ethnologique de la scène grunge de Portland. Evidemment, quelques années plus tard, une fois l'aventure morte et enterrée avec Kurt Cobain, qui aurait pu deviner que son sens de l'observation caustique l'amènerait à devenir l'historien gonzo de cette époque. Dans ces histoires tirées de la tournée en Europe du groupe de Gerry Mohr (qui signe ici une fort poilante préface), Sacco aborde la plupart des sujets qui comptent : groupies, roadies, journalistes rock, sans oublier, comme l'indique le titre, les Rolling Stones.

Pour quelques personnes, Edouard Luntz est un cinéaste français maudit, pour la grande majorité, son nom n'évoquera rien du tout. Afin de rendre justice à l'homme qui a réalisé "Les Cœurs Verts", sur une bande son de Serge Gainsbourg, Julien Frey signe ici une très prenante histoire mêlant souvenirs de la fac de cinéma, rencontre avec Luntz, velléités d'écriture et aléas de la vie. L'ouvrage, **"Avec Edouard Luntz Le Cinéaste Des Ames Inquiètes"** (Futuropolis), devrait plaire à un large public amateur de beaux récits non fictionnels où gravité et humour sont savamment distillées au fil des pages. On apprécie tout particulièrement la franchise de l'auteur quand il parle de sa rencontre avec le cinéaste. Le bel hommage au réalisateur est d'autant plus magnifiquement rendu par le noir et blanc des dessins de Nadar, forcément très cinématographique.

Jack Domon était punk et dessinateur du temps du *bédézine* "My Way", édité par Chester à l'époque où toute sa bande de créatifs hirsutes étaient persuadés qu'elle n'avait aucun futur dans la profession. Qui aurait cru qu'une paire de décennies plus tard, la très sérieuse maison d'éditions Michel Lafon oserait sortir cette apologie de l'humour destroy qu'est **"Trash De Vie — Plus Belle Sera La Chute"**, magnifique tir à boulets rouges sur la société en général (et les skinheads en particulier...) ? Partageant la même forme d'humour noir que Gary Larson, Franquin et Hugleikur Dagsson, Jack Domon immortalise les malheureuses victimes qui lui tiennent lieu de personnages dans un univers pictural fortement influencé par la lecture du magazine Pilote à l'époque de Gotlib et Alexis. ❑

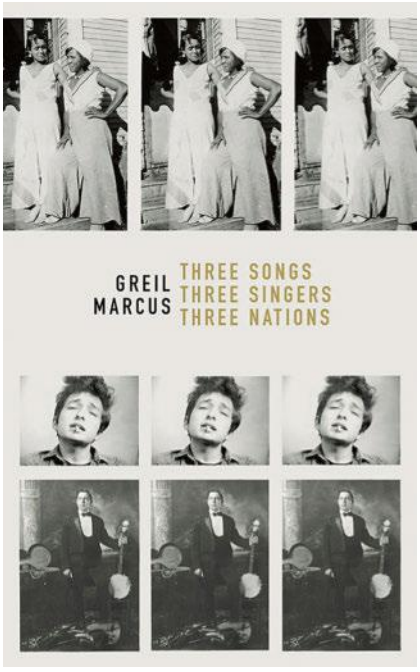


Le gros plan du Géant

Les scénaristes de BD en panne d'inspiration vont pouvoir se jeter sur "Est-Ouest" (Aire Libre), dernier ouvrage du légendaire Pierre Christin, mis en petites cases par le non moins talentueux Philippe Aymond. Derrière une couverture que n'aurait pas reniée Enki Bilal à l'époque de sa collaboration avec Christin, le lecteur découvrira quelques moments d'anthologie au sujet de la vie d'un scénariste en quête de l'histoire qui tue.

A la lecture de cette autobiographie, Christin raconte ses différentes rencontres avec les grands de la BD, qu'il a accompagnés le temps de quelques albums. Le ton est précis et les détails, quelquefois, sans concession pour l'époque. Entre le Far West américain pour Giraud et les quatre coins du bloc de l'Est pour Bilal, il ne faudra que la lecture de cet ouvrage pour comprendre qu'on n'écrit pas "Partie De Chasse" et le "Valérian" de Jean-Claude Mézières en restant le popotin collé devant Google.

Révolutionner la musique, les arts et les mœurs

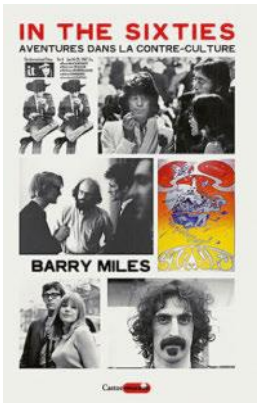


Three Songs, Three Singers, Three Nations
GREIL MARCUS
Allia

"Une chanson folk a un millier de visages, et il est nécessaire de tous les voir pour bien la jouer" a écrit Bob Dylan. Pour le grand Greil Marcus, génial critique rock aux mythiques ouvrages, il est également nécessaire de voir ces visages d'une chanson pour bien l'écouter et c'est ce qu'il s'applique à démontrer dans ce "Three Songs, Three Singers, Three Nations", mince ouvrage selon les critères habituels du loquace Greil Marcus, mais en revanche bourré à craquer d'enseignements et de digressions enchantées, quoique parfois un poil ardues à suivre. Enseignement est ici à prendre au sens strict puisque ce sont trois conférences données par Marcus à Harvard qui sont réunies dans cette plongée dans les tréfonds de la culture américaine. Marcus nous entraîne, là encore, c'est son *modus operandi,* dans une balade intellectuelle parmi les filiations complexes, les cheminements insoupçonnés, les racines et les sous-textes de ces trois chansons donc, non seulement emblématiques d'une musique folk alors souvent aussi noire que bluesy, mais surtout des chansons très atypiques devenues des classiques, quoique aux auteurs restés anonymes. Et c'est pour son caractère intemporel et si parfaitement en accord avec son essence folk qu'on la croit généralement, elle aussi, anonyme, que "Ballad Of Hollis Brown" de Bob Dylan rejoint là les deux autres chansons, peu connues en France — sauf certainement de Georges Collange, fin connaisseur du genre et vieux lecteur qui a attiré notre attention sur l'ouvrage, qu'il en soit remercié — un titre de Bascom Lamar Lunsford de 1928, "I Wish I Was A Mole In The Ground", ("J'Aurais Voulu Etre Une Taupe Sous-Terre" (sic) et de la fantômatique Geeshie Wiley, enregistrée en 1930, "Last Kind Words Blues". Archéologue aussi fantasque qu'inventif, Marcus poursuit ici, au feeling, la même quête du Graal que dans ses livres précédents et tel un saumon déterminé, remonte le cours du temps à la recherche des sources les plus profondes, des liens, des points de convergence, les plus ténus comme les plus flagrants. Dans une enquête parfois presque policière, l'imaginatif Marcus fouille toute l'*americana,* sur la piste de ce tronc commun folk, ces *"bribes et morceaux de chansons plus anciennes, d'expressions argotiques, de sortilèges"* qui ont donné à ces chansons-là *"la morphologie qui permet... de maintenir le tout ensemble et de faire en sorte que son titre perdure plus longtemps que sa mélodie"* et ce faisant, nous raconte finalement, par le biais de l'histoire de la musique, une autre histoire, cachée, de l'Amérique et de ses peuples.

In The Sixties
BARRY MILES
Castor Music

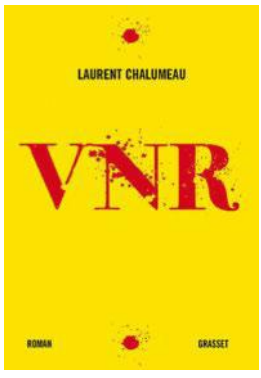
La lecture de "In The Sixties" de Barry Miles doit être réservée aux âmes fortes et généreuses, les autres ne supporteront pas cet étalage de moments magiques avec la plus folle brochette de gens célèbres de l'histoire du rock et de l'underground et seront sujets, tout au long de ce livre, à d'insupportables crises de jalousie particulièrement vivaces. Car Barry Miles a indiscutablement vécu le meilleur des années soixante à la meilleure des places et son récit formidablement circonstancié, est un témoignage unique d'un exceptionnel point de vue. Rentré à seize ans aux beaux-arts en 1959 et sûrement particulièrement aventureux et sympathique, il a très rapidement frayé avec tous les autres jeunes artistes du petit monde londonien qui allaient révolutionner la musique, les arts et les mœurs. Devenu *best mate* du jeune et très cool Paul McCartney et de pas mal de ses pairs, il a vécu au cœur du Swinging London une vie fabuleusement riche de rencontres et d'expériences dans la flamboyante créativité de ces années-là. Libraire, par nécessité, spécialiste en contre-culture, il finira par ouvrir la fameuse librairie Indica avec McCartney et *gérera* ensuite le label Apple pour les Beatles avant de fonder le journal IT et de connaître une belle carrière d'auteur rock. C'est grâce à son bon pote Allen Ginsberg qu'il eût la bonne idée de consigner, au début des années 70, tous ses souvenirs de la décennie précédente et qu'il peut ainsi, malgré les drogues ingérées alors, raconter avec un tel luxe de détails, ses aventures dans l'underground le plus intéressant et le plus pointu.



Burroughs, Pink Floyd, Brautigan, Brian Jones, les Beatles au complet, Lawrence Ferlinghetti, les Rolling Stones, Timothy Leary, Patti Smith, Robert Mapplethorpe, entre autres dizaines de gens impressionnants, furent ses amis sans que jamais Miles ne paraisse justement impressionné par autre chose que leurs talents et sans qu'il ne semble changé, blasé ou snob. Parce que non seulement, il bossait avec, s'amusait avec, mais a participé ou assisté à mille moments légendaires. Malgré tout, le grand charme de ce livre tient sûrement aussi à ces descriptions d'une Angleterre innocente et empesée, qui se remettait alors à peine de la guerre et dont la tristesse et le poids des conventions expliquent en grande partie la frénésie libératrice qui s'ensuivit. Indispensable lecture sur les sixties.

VNR
LAURENT CHALUMEAU
Grasset

On a d'abord cru que Laurent Chalumeau — qu'on ne va pas faire l'insulte de présenter aux lecteurs de R&F — nous tentait une Georges Pérec et nous avait pondu avec son "VNR" un texte carrément sans voyelles, une grande première, *ptdr.* Après avoir surmonté la légère *mpm* suite à la découverte que Chalumeau avait cédé à l'académisme et se contentait d'un classique alphabet pour écrire son livre, c'est *klr* que transcrire son furieux monologue en *kikoolol* lui aurait peut-être ouvert ainsi tout un nouvel auditoire, *jdçjdr*, mais aurait assurément raccourci l'œuvre et sa portée. *Nrv,* le narrateur et seul intervenant du livre, l'est au point de passer à l'acte et de *dtc* tous les *gp* qui l'ont mis dans la mouise. Bavard et enragé, le héros n'entend pas se venger sans que ses victimes ne sachent pourquoi et Chalumeau profite de cette tribune pour retapisser allègrement nos petites vies mesquines. Tout le monde en prend pour son grade avec ce #KidnappeTonPorc ravageur, furieux et socialement *woke.* Licenciements économiques, harcèlement sexuel, psy bidons, hommes politiques cruels et inconscients traversent ce roman comme ils traversent nos vies, quoiqu'avec un peu plus de conséquences, et ce réalisme fait florès sous la riche et contournée langue de Chalumeau, décidément toujours premier en lice pour choper l'héritage à Tonton Dard. *Bj.* ❑



TOP 5 LIVRES MUSIQUE
(source Gibert Joseph)

01 "Dylan : Lyrics 1961-2012"
BOB DYLAN (Fayard)
02 "M Train" PATTI SMITH (Folio)
03 "Patti Smith Horses"
VERONIQUE BERGEN (Editions Densité)
04 "Muziq Jimi Hendrix : Le Feu Sacré"
VARIOUS AUTHORS (Muziq)
05 "Pink Floyd The Wall"
PHILIPPE GONIN (Le Mot Et Le Reste)

Agenda concerts

PAR MARC LEGENDRE

fnac

TOP 15 VINYLES

AVRIL 2018

01 AMY WINEHOUSE
"Back To Black" *Universal*

02 NIRVANA
"Nevermind" *Universal*

03 FRANCOISE HARDY
"Personne D'Autre" *Warner*

04 DEPECHE MODE
"Spirit" *Sony Music*

05 NIRVANA
"MTV Unplugged In New York" *Universal*

06 BOB MARLEY
"Legend" *Universal*

07 PINK FLOYD
"The Dark Side Of The Moon" *Warner*

08 LOMEPAL
"Flip" *PIAS*

09 DAFT PUNK
"Random Access Memories" *Sony Music*

10 DAVID BOWIE
"Heathen" *Columbia*

11 ORELSAN
"La Fête Est Finie" *Wagram*

12 GUNS N' ROSES
"Appetite For Destruction" *Universal*

13 MICHAEL JACKSON
"Thriller" *Sony Music*

14 METALLICA
"$5.98 EP : Garage Days Re-Revisited" *Universal*

15 BEASTIE BOYS
"Licensed To Ill" *Universal*

Paris

MAI

18 MAI

DMA's (Backstage) ● **Guerilla Poubelle, Heavy Heart, Moi Prem's (Braillent Disney), Contractions, Joe McMahon, Pink Flamingos, Fortune Cookie Club et Ben&Fist** (Gibus) ● **Noah Kahan** (Boule Noire) ● **The Lords Of Altamont, The Buttertones et The Schizophonics** (Maroquinerie) ● **Phlake** (Pop Up du Label) ● **The Vamps** (Cigale) ● **Volage et Kaviar Special** (Petit Bain)

19 MAI

Joey Dosik et The Saxophones (Pop Up du Label) ● **Nina'School, Syndrome 81, Mon Autre Groupe, Happy Accidents, Stinky, Colour Me Wednesday, The Attendants et Circles** (Gibus) ● **Fred Wesley Generations** (Pan Piper) ● **Yo La Tengo** (Cabaret Sauvage)

20 MAI

Fvzz Popvli (International) ● **Jungle** (Trianon) ● **Justine, Not Scientists, Astpai, Kamikaze Girls, Nervus, The Hunters, Lame Shot, Jarod et Massaw** (Gibus)

21 MAI

Night Beats (Point Ephémère)

22 MAI

Ajate (Petite Halle) ● **Brigitte** (Olympia, *complet*) ● **Don Broco** (Nouveau Casino) ● **Extermination Dismemberment, Analepsy et Korpse** (Gibus) ● **King Khan & The Shrines** (Maroquinerie) ● **Unknown Mortal Orchestra** (Gaîté Lyrique) ● **Zëro et Moodie Black** (Petit Bain)

23 MAI

Brigitte (Olympia, *complet*) ● **Manu Crook$** (Pop Up du Label) ● **Jake La Botz** (Point Ephémère) ● **Robin McKelle** (New Morning) ● **Mutual Benefit** (Olympic Café) ● **State Champs** (Maroquinerie) ● **Tha Dogg Pound** (Wanderlust) ● **Two Feet** (Boule Noire)

24 MAI

Brigitte (Olympia, *complet*) ● **The Delta Saints et Blackbird Hill** (Gibus) ● **HMLTD et Faire DJ set** (Petit Bain) ● **Husky Loops** (Olympic Café) ● **Lowboy, Corine et Les Amants** (Centre Fleury La Goutte d'Or) ● **Johnny Marr** (Gaîté Lyrique) ● **La Mirastella et Incredible Polo** (Les Etoiles) ● **Rolling Blackouts Coastal Fever** (Point Ephémère) ● **Sleeping With Sirens** (Machine du Moulin Rouge) ● **Josh T Pearson** (Maroquinerie) ● **Thot et Stamp** (Glazart) ● **Touré Kounda** (New Morning) ● **Trash Boat, Can't Swim et Broadside** (Backstage) ● **Wild Child** (3 Baudets)

25 MAI

Brigitte (Olympia, *complet*) ● **Charge, Hevius et Demon Tool** (Boule Noire) ● **Cigarettes After Sex** (Trianon, *complet*) ● **Gente De Zona** (Bataclan) ● **Dennis Lloyd** (Les Etoiles) ● **Mogwai, Jon Hopkins et James Holden & the Animal Spirits** (Grande Halle de La Villette) ● **Ocho Y Media** (Studio de l'Ermitage) ● **Why Don't We** (Cigale)

26 MAI

Brigitte (Olympia, *complet*) ● **Car Seat Headrest et Naked Giants** (Trabendo) ● **Chromeo** (Elysée Montmartre) ● **Cigarettes After Sex** (Trianon, *complet*) ● **Frankie Cosmos** (Petit Bain) ● **Habibi** (Olympic Café) ● **Michael Malarkey** (Maroquinerie) ● **Marquis de Sade, Anna Von Hausswolff et Exploded View** (Grande Halle de La Villette) ● **Mutiny On The Bounty, Nesseria, Grimlake, Lost In Kiev, Dragunov et Steve Strong** (Bus Palladium) ● **Phoenix, Dodi El Sherbini et Pop X** (Gaîté Lyrique, *complet*) ● **Whyzdom, Beneath My Sins et Paris** (Boule Noire) ● **Kim Wilde** (Cigale)

27 MAI

Now Now (Olympic Café) ● **G-Eazy et Yung Pinch** (Zénith) ● **Phoenix, Halo Maud et Coma Cose** (Gaîté Lyrique, *complet*)

28 MAI

The Legendary Tigerman (Café de la Danse) ● **The Oblivians** (Petit Bain) ● **Wiegedood** (Point Ephémère)

29 MAI

Arctic Monkeys et Cameron Avery (Zénith, *complet*) ● **Daley** (Bizz'art) ● **The Damned** (Petit Bain, *complet*) ● **Deerhunter et Midnight Sister** (Cabaret Sauvage) ● **Gaz Coombes** (Maroquinerie) ● **La Green Box et Eskelina** (Boule Noire) ● **Haux et Henry Jamison** (Poin Ephémère) ● **Loma** (Olympic Café) ● **Katy Perry** (Bercy) ● **Phoenix, Giorgio Poi et Remi Parson** (Gaîté Lyrique, *complet*) ● **Laura Veirs** (Café de la Danse)

30 MAI

Arctic Monkeys et Cameron Avery (Zénith, *complet*) ● **Benoit Blue Boy, Peter Conrad, Mister John et Steve Verbeke** (New Morning) ● **Laure Briard, Pearl & The oysters et Laetitia Sadier** (Point Ephémère) ● **Ben Folds** (Cigale) ● **Crossfire** (Café de la Danse) ● **The Damned** (Petit Bain, *complet*) ● **The Experimental Tropic Blues Band et Whimm** (Le Klub) ● **Make-Overs et Ko Ko Mo** (Centre Fleury Goutte d'Or) ● **Bachar Mar-Khalifé** (Maroquinerie) ● **John Maus, Kate NV et Flat Worms** (Trabendo, *complet*) ● **Katy Perry** (Bercy) ● **Phoenix et Giorgio Poi** (Gaîté Lyrique, *complet*)

31 MAI

Gaëlle Buswel (Café de la Danse) ● **Mattiel** (Olympic Café) ● **Pale Grey** (Boule Noire) ● **Phoenix, Halo Maud et Dodi El Sherbini** (Gaîté Lyrique) ● **Seward et Meta Meta** (Centre Fleury Goutte d'Or) ● **Lil Skies** (Bellevilloise) ● **Superchunk** (Maroquinerie) ● **Yarol & Black Minou** (Backstage)

JUIN

1er JUIN

Colours In The Street (Maroquinerie) ● **Anderson East** (Café de la Danse) ● **Hollysiz** (Olympia) ● **Ocean** (Dame de Canton) ● **Les Tétines Noires** (Centre Fleury Goutte d'Or) ● **The Verge** (Boule Noire)

2 JUIN

Bayonne (Pop Up du Label) ● **Bryan Ferry** (Palais des Congrès) ● **TLC** (Grand Rex) ● **When Reasons Collapse, Deficiency et Gravity** (Gibus)

4 JUIN

Ange (Café de la Danse) ● **Joan Baez** (Olympia, *complet*) ● **Demi Lovato** (Zénith) ● **Rostam** (Point Ephémère)

5 JUIN

Joan Baez (Olympia, *complet*) ● **Born Ruffians** (Badaboum) ● **Exodus** (Petit Bain) ● **Imany** (Casino de Paris) ● **Shake Shake Go** (Maroquinerie) ● **Vince Staples** (Elysée Montmartre) ● **Betty Who** (Les Etoiles)

6 JUIN

Amber Arcades (Pop Up du Label) ● **Concrete Knives** (Maroquinerie) ● **Elise, BPB et Jessie Lee** (New Morning) ● **Imany** (Casino de Paris) ● **Injury Reserve** (Les Etoiles) ● **Eli Paperboy Reed** (Flow) ● **Spoon** (Alhambra) ● **Ringo Starr and his All Star Band** (Olympia) ● **Thérapie Taxi** (Cigale)

7 JUIN

Big Ups (Olympic Café) ● **Joan Baez** (Olympia, *complet*) ● **Haevn** (Nouveau Casino) ● **Lofofora** (Maroquinerie) ● **Molly Nilsson** (Badaboum) ● **Dinos** (Boule Noire) ● **The Scientists et The Kill Devil Hils** (Petit Bain) ● **Walking Dead Orchestra, Infekted et Witchfinder** (Centre Fleury Goutte d'Or)

Prévisions Paris

Joan Baez : 16 et 17/6 (Olympia, *complets*), **Lenny Kravitz :** 16/6 (Bercy), **Nickelback :** 26/6 (Palais des Sports), **The Rolling Stones :** 26/6 Marseille (Stade Vélodrome), **The Jesus And Mary Chain :** 27/6 (Trianon), **Cabbage :** 28/6 (Maroquinerie), **Ziggy Marley :** 30/6 (Elysée Montmartre), **George Clinton et Malka Family :** 3/7 (Casino de Paris), **Earth, Wind & Fire :** 7/7 (Palais des Congrès), **Eels :** 9/7 (Olympia), **Al McKay's Earth Wind & Fire Experience et Incognito :** 19/7 (Olympia), **Robert Plant & The Sensational Space Shifters :** 23/7 (salle Pleyel), **Myles Kennedy :** 26/7 (Cabaret Sauvage), **Helmet :** 29/7 (Petit Bain), **The Posies :** 9/10 (Maroquinerie), **Saxon :** 15/10 (Bataclan), **Bloc Party :** 16/10 (Zénith), **Kurt Vile & The Violators :** 29/10 (Cigale), **King Crimson :** 15 et 16/11 (Olympia), **Christine And The Queens :** 18/12 (Bercy)

Phoenix : 26, 27, 29, 30 et 31 mai à la Gaîté Lyrique

Photo Julien Mignot-DR

8 JUIN

Tony Allen (Café de la Danse) ● **Asking Alexandria** (Trabendo) ● **Joan Baez** (Olympia, *complet*) ● **James Bay** (Elysée Montmartre) ● **Nicky Jam** (Zénith) ● **Mrs Yéyé** (Flow) ● **Molly Nilsson** (Badaboum) ● **Roger Waters** (U Arena)

9 JUIN

Alb (Café de la Danse) ● **Jeff Beck** (Olympia) ● **Courtney Barnett** (Bataclan) ● **Deer** (Bus Palladium) ● **Montparnasse** (Les Etoiles) ● **Trisomie 21 et Delacave** (Maroquinerie) ● **Roger Waters** (U Arena)

10 JUIN

Joan Baez (Olympia, *complet*) ● **Moose Blood** (Boule Noire) ● **Roy Woods** (Trabendo)

11 JUIN

Joan Baez (Olympia, *complet*) ● **Ben Howard** (Salle Pleyel) ● **Naya** (Café de la Danse) ● **Plini, Mestis et Arch Echo** (Petit Bain) ● **Preoccupations** (Maroquinerie)

12 JUIN

Daniel Blumberg (Olympic Café) ● **Sage** (Maroquinerie) ● **Super Parka** (Badaboum) ● **Thom York et Olivier Coates** (Olympia)

13 JUIN

Joan Baez (Olympia, *complet*) ● **The Bronx** (Petit Bain) ● **Confidence Man, Flèche Love et La Mverte** (Maroquinerie) ● **L7** (Cigale) ● **Shakira** (Bercy) ● **Arnold Turboust** (Café de la Danse)

14 JUIN

Joan Baez (Olympia, *complet*) ● **Blow** (Hasard Ludique) ● **EMK et Tibo Nevil** (Boule Noire) ● **Johnny Gallagher** (Théâtre Traversière) ● **Owlle** (Badaboum) ● **Ty Segall & the Freedom Band et Mike Donovan** (Bataclan) ● **Shakira** (Bercy) ● **Wavves** (Maroquinerie) ● **Wicca Phase Springs Eternal** (Pop Up du Label)

15 JUIN

Anna Calvi (Gaîté Lyrique) ● **D'Angelo** (Salle Pleyel) ● **Infecticide, Bernard Grancher et Les Trucs** (Centre Fleury Goutte d'Or)

Province

MAI

Brigitte : 18, Marseille (Silo, *complet*) ● **Bertrand Cantat & Amor Fati :** 19, Nancy (Autre Canal) ● 22 et 23, Ramonville (Bikini) ● 24, Marseille (Silo) ● **Le Couleur :** 19, Lille (Biplan) ● **Dagoba :** 18, Montpellier (Rockstore) ● **The Delta Saints et The Fabulist :** 23, Niort (Camji) ● **Fvzz Popvli :** 18, Rouen (Les 3 P) ● 19, Reims (AppArt Café) ● 24, Bordeaux (Astrodôme) ● **HMLTD :** 19, St-Laurent-de-Cuves (plein air) ● 20, St-Brieuc (place Poulain-Corbion) ● 22, Angers (Chabada) ● 25, Laval (place de Herce) ● **Howlin' Jaws :** 29, Strasbourg (Laiterie, avec The Legendary Tigerman) ● 31, Le Havre (Tétris, avec Les Wampas) ● **The Inspector Cluzo :** 18, Châteaulin (Run Ar Puns, avec Electric Bazar Cie) ● 19, Le Mans (circuit de motos)

● **The Jesus And Mary Chain :** 21, Fribourg (CH, Fri Son) ● 31, Bordeaux (Rock School Barbey) ● **King Khan & The Shrines :** 24, Angoulême (Nef) ● 25, St-Avé (Echonova) ● 26, Creil (Grange à Musique) ● 31, Biarritz (Atabal, avec Kepa) ● **The Limiñanas :** 24, Angoulême (Nef) ● 25, Rouen (106) ● 26, Troyes (chapelle Argence) ● **Little Bob Blues Bastards :** 19, St-Nazaire (parc Paysager) ● **Lofofora :** 18, Castres (Bolegason) ● 19, Miramont-de-Guyenne (La Basane) ● **No One Is Innocent :** 18, Oignies (Métaphone, avec Hycks) ● 19, Epinal (Souris Verte) ● 20, Mâcon (Cave à Musique, *complet*) ● 25, St-Etienne (Clapier) ● 26, Monthey (CH, plein air, avec Eluveitie, Tesseract, Caliban, Prométhée, Flayst et Tyrmfar) ● **Trust :** 18, Juvigny (terrain de foot) ● **Warhaus :** 18, Orléans (Astrolabe) ● 19, Toulouse (Rex) ● 22, Montpellier (Rockstore) ● 23, Villeurbanne (Transbordeur) ● 24, Angoulême (Nef, avec The Limiñanas et King Khan & the Shrines) ● 25, Allonnes (salle Jean-Carmet) ● 26, Massy (Paul B)

JUIN

Chinese Man, La P'tite Fumée, KKC Orchestra et Nomad Frequencies : 9, Cahors (allées Fénélon) ● **Etienne Daho et Calypso Valois :** 11, Lyon (théâtres romains de Fourvière) ● **King Khan & The Shrines et Reverend Beat Man :** 2, Lyon (Marché Gare) ● **Little Bob Blues Bastards :** 8, Grimaud (port, avec Steve 'n' Seagulls) ● 9, Lavaur (plein air, avec Laura Cox, Hot'O'Matics et Playboys) ● **Marquis de Sade, Etienne Daho, Charlotte Gainsbourg, Moodoïd et Yan Wagner :** 16, Lille (Zénith) ● **No One Is Innocent :** 8, Barcelone (E, Montjuich, avec Orelsan, The Shoes et Pone) ● 9, Ris-Orangis (Plan) ● **Phoenix :** 13, Lyon (théâtres romains de Fourvière) ● **Pleasures :** 9, Aubagne (Distillerie) ● 23, Lyon (Trocson) ● **Smash Hit Combo, Dagoba, Steve'N'Seagulls, Triggerfinger, Fractal Universe et Boars :** 2, Jarny (château de Moncel) ● **Texas :** 15, Lyon (théâtres romains de Fourvière) ● **U Roy et Mad Professor :** 1er, Fourques-sur-Garonne (salle des fêtes) ● 5, Murs-Erigné (centre culturel Jea-Carmet) ● 8, Annecy (Brise-Glace) ● 9, Grenoble (Belle Electrique, avec Brain Damage et Harrison Stafford) ● 13, Gennevilliers (Tamanoir, avec Blackboard Jungle) ● 14, Guyancourt (Batterie, avec Sir Jean) ● 16, Sète (Théâtre de la Mer) ● **Roger Waters :** 16, Lille (stade Pierre-Mauroy) ● **Thom Yorke et Olivier Coates :** 13, Villeurbanne (Transbordeur)

Festivals

■ **Magic Bus :** 17 au 19/5, Grenoble (Ampérage et esplanade de Ville, avec – le **17** : Deyosan, No Tearz et Spaarks – le **18** : Bonga, Sergent Garcia, Kumbia Boruka et Ma Pauvre Lucette – le **19** : VSO, Maxenss, Little Big, Puppetmastaz et Sumac Dub) www.retoursescene.net

■ **Art Rock :** 18 au 20/5, St-Brieuc (place Poulain Corbion, avec – le **18** : Vald, Fakear, Mat Bastard, Marquis de Sade, Django Django, Mai Lan, J Bernardt, Ichon, Faire, Vundabar, Kiddy Smile et The Red Goes Black – le **19** : Thérapie Taxi, Camille, Catherine Ringer, General Elektriks, Clara Luciani, Lee Fields & the Expressions, Jungle, The Geek X VRV, Evergreen, Night Beats et The Buttertones – le **20** : Chassol, Orelsan, Petit Biscuit, Hollysiz, Seun Kuti, Lost, Concrete Knives, Tshegue, The Idles, HMLTD, Petit Fantôme, Jake Bugg et Holy Two) www.artrock.org

■ **Grain de Sel :** 18 au 20/5, Castelsarrasin (chapiteau, avec – le **18** : Naâman, General Elektriks, La Yegros, Charlie Winston, Keziah Jones et Yellam – le **19** : Lorenzo, Selah Sue, Lord Esperenza, Salut C'Est Cool, Chapelier Fou et Malik Djoudi – le **20** : Feu! Chatterton, Les Négresses Vertes, Ibeyi, Bagarre, Le Villejuif Underground et Skill Crew) www.festivalgraindesel.com

■ **Moissons Rock :** 18 et 19/5, Juvigny (chapiteau terrain de foot, avec – le **18** : Trust, Yaniss Odua, La Poison et La Villa Ginette – le **19** : Ultra Vomit, Naâman, Minuit, Quintana et Joli Falzar) www.moissonsrock.org

■ **ODP :** 18 au 20/5, Talence (parc Peixotto, avec – le **18** : Amlt-J, Ibeyi et Da Silva – le **19** : Les Négresses Vertes, Cœur de Pirate, Gauvain Sers et Laurent Lamarca – le **20** : Suprême NTM, Baloji et Dätcha Mandala) www.festival-odp.com

■ **Papillons de Nuit :** 18 au 20/5, St-Laurent-de-Cuves (plein air, avec – le **18** : Shaka Ponk, Roméo Elvis, Thérapie Taxi, Bertrant Cantat & Amor Fati, Jahneration et Mome – le **19** : Juliette Armanet, Suprême NTM, Django Django, Ofenbach, Inuit, HMLTD et Jake Bugg – le **20** : Riles, Gauvain Sers, Lee Field & the Expressions, Nova Twins et Cabadzi x Blier) www.papillonsdenuit.com

■ **South Vintage Festival :** 19 au 21/5, Trets (domaine du Moulin de l'Arc, avec – le **19** : The Legendary Tigerman, Cowboys From Outerspace et Rodeo Spaghetti – le **20** : Dick Rivers, Garbage Men et Surfin K – le **21** : Jake La Botz, Porcapizza Show et DJ Tanguy) www.southvintagefestival.com

■ **Les 3 Eléphants :** 25 au 27/5, Laval (place de Herce, avec – le **25** : Juliette Armanet, Dominique A, Vitalic, Hyphen Hyphen, HMLTD, Russian Circles, Maestro, Moaning et France – le **26** : Roméo Elvis, Moha La Squale, Rone, Molécule, Loud, Biffty, Tshegue, The Legendary Tigerman, DJ Weedim, Cabaret Contemporain, 10Lec5 et Clap Your Hands Say Yeah! – le **27** : Chaton) www.les3elephants.com

■ **Outch :** 26 et 27/5, Langres (lac de Villegusien, avec – le **26** : Benighted, Walking Dead, Orchestra, Carcariass, Fubar, Doomsisters, Comity, Whoresnation, Inhumate, Collision et Pilori – le **27** : Igorrr, Rotting Christ, Wiegedood, Deathrite, Blockheads, Verbal Razor, Kali Yuga, Insanity Alert, Dr. Livingstone et Haut et Court) www.outchfest.fr

■ **La Voix du Rock :** 1er et 2/6, Couhe (abbaye de Valence, avec – le **1er** : Hoshi, Les Fatals Picards, Elmer Food Beat, Quai des Garces et Krazolta – le **2** : Les Trois Fromages, Marcel et son Orchestre, L'opium du Peuple, The Airplane et Eklyps) www.lavoixdurock.fr

■ **This Is Not A Love Song :** 1er au 3/6, Nîmes (Paloma, avec – le **1er** : The Jesus and Mary Chain, Warmdusher, Sparks, Beck, Vince Staples, Peter Perrett, Flat Worms, Moaning, Nick Hakim, Insecure Men, Bayonne (Roger Sellers et Dygl – le **2** : Phoenix, Ty Segall, Yellow Days, John Maus, Rhye, Superorganism, Gus Dapperton, Father John Misty, The Buttertones, Black Bones, Viagra Boys, House Gospel Choir, Ecca Vandal, Francobollo,

Prettiest Eyes et McBaise – le **3** : The Breeders, Cigarettes After Sex, The Black Madonna, Deerhunter, Ezra Furman, Dead Cross, Park Hotel, Gabriel Garzon Montano, Rolling Blackouts Coastal Fever et Cosmo Pyke) www.thisisnotalovesong.fr

■ **Indigènes :** 1er au 3/6, Nantes (Stéréolux, avec – le **1er** : The Legendary Tigerman, Ammar 808 & the Maghreb United et Mattiel – le **2** : Bagarre, Concrete Knives, Pendentif, Voyou et Infinite Summer – le **3** : Unknown Mortal Orchestra, Make-Overs, Los Piranas et Frankie Cosmos)

■ **Rush :** 1er au 3/6, Rouen (presqu'ile Rollet, avec – le **1er** : Jeanne Added, Arnaud Rebotini, Kokoko!, Kavinsky et Bombino – le **2** : Rodolphe Burger, Sons Of Kemet, Fantazio, Sabrina & Samantha, Tricky, Ammar 808 & the Maghreb United, Il Est Vilaine, Ellah A Thaun et Sudan Archives – le **3** : Ty Segall, Moon Gogo, Reverend Beat Man, Moaning, Parquet, Francobollo et Dead Brothers)

■ **Le Week-End des Curiosités :** 1er au 3/6, Ramonville (Bikini, avec – le **1er** : Angele, Bagarre, PLK, Loud, Concrete Knives, Slim Paul, Kiddy Smile, Agathe Da Rama, Mad Rey aka Quentin Leroy et Flabaire – le **2** : Cabellero, Agar Agar, Sopico, Jeanjass, Vladimir Cauchemar, Haute, Barbagallo, Pale Grey, Casual Gabberz, Crayon et Bamao Yende – le **3** : Lewis Ofman et Piu Piu) www.leweekenddescuriosites.com

■ **Yeah :** 1er au 3/6, Lourmarin (château, avec – le **1er** : The Limiñanas, Girls In Hawaii, Tshegue, Cannibale, DBFC, Moon Gogo et Radiomeuh – le **2** : The Legendary Tigerman, The Soft Moon, Aufgang, Sheitan Brothers, Sammy Decoster, My Favorite Horses, Ropoporose, Radiomeuh, Moustic et Glitter In My Martini – le **3** : Rone, Arnaud Rebotini, Chapelier Fou, Kokoko!, Pasteur Guy, Radiomeuh, Marc Melia et Ariel Wizman) www.festivalyeah.fr

■ **We Love Green :** 2 et 3/6, Paris (plaine de la Belle Etoile, avec – le **2** : Orelsan, Juliette Armanet, Lomepal, Angele, Ibeyi, Migos, Vendredi sur Mer, Jorja Smith, Chaton, The Black Madonna, Beck, Kokoko!, Lewis Ofman, Sampha, Jamie XX, 10 Lec6, Cannibale, Khruangbin, Baba Stiltz, Dixon, Miss Honey Dijon, Dani Terreur, Shanti Celeste et Funkineven – le **3** : Charlotte Gainsbourg, Moha La, Squale, Björk, Tyler The Creator, Iamddb, King Krule, Nina Kraviz, Myth Syzer, Oumou Sangara, Gus Dapperton, Superorganism, Agoria, Father John Misty, The Internet, Mount Kimbie, Evergreen, Daphni aka Caribou, Deena, Abdelwahed, Moritz Von Oswald, Big Freedia, The Kite String Tangle, Shaolin Soul, Young Marco et Uncle O) www.welovegreen.fr

■ **Aucard de Tours :** 5 au 9/6, Tours (Parc de La Gloriette, avec – le **5** : Sopico, Perturbator, Talib Kweli, Ecca Vandal, Moaning et Frankie & the Witch Fingers – le **6** : Triggerfinger, 10Lec6, Onyx, King Salami & the Cumberland et Weird Omen – le **7** : Girls In Hawaii, Stand High Patrol, Joey Le Soldat, Angle Mort & Clignotant, Mathem & Tricks et Yachtclub – le **8** : Les Shériff, Concrete Knives, Ann Clue, The Vanille, Equipe de Foot et Contrefaçon – le **9** : Kiddy Smile, Moodoïd, Bhale Bacce Crew, Marina P, It It Anita et VSSVD) www.radiobeton.com

■ **So Good Fest :** 8 et 9/6, Canéjean (plaine du Courneau, avec – le **8** : High Tone, Maasai Warrior, Foreign Beggars, Infinity Hi-Fi et Ymsey – le **9** : Molécule, Danger, Azur, Obsimo, Haspar, King Earthquake feat Joseph Lalibela, Infinity Hi-Fi, Lucky Boy et Mr Zèbre) www.sogoodfest.com

■ **What The Fest :** 8 au 10/6, Vendargues (espace de la Cadoule, avec – le **8** : Les Tétines Noires, The Young Gods, Thot, Horskh et Wheelfall – le **9** : La Phaze, La Pieta, Senser et Afous Afous) www.whatthefest.com

■ **Rio Loco :** 14 au 17/6, Toulouse (prairie des Filtres, avec – le **14** : Meute, Baloji, Moh! Kouyate, Johnny Osbourne et Media Luna – le **15** : Altin Gun, Bachar Mar Khalife, Arat Kilo, Delgres, Kokoko!, Mamani Keita, Ebo Taylor, Gurvan Liard et Mike Ladd – le **16** : Kenny Arkana, Mélissa Laveaux, Meta Meta, Sofiane Saidi, Mazalda, Serena Fisseau, Juna de Marcos Afro Cuban All Stars – le **17** : Oumou Sangare, Serena Fisseau et Que Vola) www.rio-loco.org

■ **Dub Lights Festival :** 14 au 16/6, Sète (Théâtre de la Mer, avec – le **14** : Panda Dub, Ondubground, Ben aka Alpha Steppa et Art-X – le **15** : High Tone et Marina P – le **16** : L'Entourloop, Mad Professor, Lee Scratch Perry et U Roy)

■ **Marsatac :** 15 et 16/6, Marseille (parc Chanot, avec – le **15** : Romeo Elvis, Lomepal, Boris Brejcha, Iam, Petit Biscuit, Lord Esperanza, Biffty, Amélie Lens, Myth Syzer, DJ Weedim, Chloé, Ho9909, La Fine Equipe, Sam Paganini, Fulgeance et Haring – le **16** : Paul Kalkbrenner, Nekfeu, Moha La Squale, Nasser, Hungry 5, Joachim Pastor, Nina Kraviz, Kokoko!, Rejjie Snow, Bicep, J.I.D & Earthgand, Aloha Orchestra, N'To, Wilko & Ndy, Ross From Friends, Ben Ufo et Blawan) www.marsatac.com

■ **La Magnifique Society :** 15 au 17/6, Reims (parc de Champagne, avec – le **15** : Orelsan, Charlotte Gainsbourg, Selah Sue, Cigarettes After Sex, Iamddb, Yellow Dats, Motor City Drum Ensemble, Naya, Starcrawler, House Gospel Choir, Kelela et Viagra Boys – le **16** : Lomepal, Jain, Petit Biscuit, Sopico, The Hives, Vladimir Cauchemar, Superorganism, Gus Dapperton, Kiddy Smile, Sons Of Raphael, Jessie Reyez, Park Hotel, Faka, Underdog Effect et Dygl – le **17** : Eddie De Pretto, Clara Lucciani, Etienne Daho, Angel, Barcella, Tshegue, Jane Birkin, Bicep, Moodoïd et Ian Caulfield) www.lamagnifiquesociety.com

■ **Download Paris :** 15 au 18/6, Brétigny-sur-Orge (BA217, avec – le **15** : Ghost, Pogo Car Crash Control, Alestorm, Powerwolf, Zluveitie, Ozzy Osbourne, Opeth, Black Veil Brides, Bury Tomorrow, Thy Art Is Murder, Underoath, Converge et Vandenberg's Moonkings – le **16** : Ultra Vomit, Marilyn Manson, Tagada Jones, The Offspring, While She Sleeps, NOFX, Meshuggah, Billy Talent, Skinny Lister, Turbonegro, Alcest, Whiskey Myers, Treponem Pal, Crossfaith, Hollywood Undead et Mantar Thrice – le **17** : Foo Fighters, Mass Hysteria, Wolf Alice, The Hives, Teacup Monster, Perturbator, Slaves, The Noface, The Struts, Frank Carter & the Rattlesnakes, Dead Cross, Graveyard, Royal Republic, Nothing More, Starcrawler, Arcane Roots et Ego Kill Talent – le **18** : Guns N' Roses, Greta Van Fleet, Seether, Volbeat, The Pinkk Slips et The G (Gkids)) www.downloadfestival.fr

*Les dates de concerts pour la période **16/6 au 31/7** qui ne seront pas parvenues au journal le **23/5 au plus tard** ne pourront être publiées. Il est préférable de porter la mention **"Concerts"** sur l'enveloppe de votre envoi. Merci. L'ensemble des dates et des lieux indiqués l'est sous réserve de changements ultérieurs. Il est préférable de s'informer dans la presse locale ou auprès des organisateurs des changements éventuels de programmation*

Absolutely live

PAR MATTHIEU VATIN

Très en voix et en whisky

Feu! Chatterton

10 AVRIL, BATACLAN (PARIS)

Pas question d'artifices inutiles pour ouvrir le set. Les cinq Parisiens arrivent presque discrètement sur la scène et en quelques secondes font décoller la salle avec "Ginger". Le groupe, impressionnant par sa maîtrise et sa mise en place, pioche ensuite avec bonheur dans ses deux albums. En costume trois pièces, la moustache à l'affût, Arthur Teboul, redoutable showman, crée l'ambiance, emmène le public dans son imaginaire avant de le redéposer tout en douceur, en rappel, avec un "Sari D'Orcino" qui donne l'impression d'être à des kilomètres du boulevard Voltaire.

ERIC DECAUX

JC Satàn

11 AVRIL, MAROQUINERIE (PARIS)

Un peu sous pression après la performance affolante de la première partie Cockpit (à suivre), JC Satàn ne cèdera pas à la facilité pour la *release party* de son nouvel album : l'envie de séduire avec des morceaux plus calmes ? Jamais. Le rouleau compresseur stoner-punk pulvérise la concurrence dès l'intro de "I Won't Come Back". Arthur, très en voix et en whisky, emmène le groupe vers plus de rage, pendant chaotique à la justesse du chant de Paula, tout en charme. On reprend presque son souffle pendant l'étouffant "Complex Situation" avant que le concert ne s'engage vers ce qui fera toujours leur réputation sur scène : fureur, danger, maîtrise.

MORGAN LE BERVET

JC Satàn

Photo Marion Ruszniewski

The Vaccines

12 AVRIL, O2 ACADEMY (GLASGOW)

Ce soir, les Vaccines offrent un retour aux sources avec des chansons courtes, rapides et des solos de guitares. Le set démarre avec les hymnes, "Nightclub", "Wreckin' Bar" et "Teenage Icon". Quelque chose a changé avec le nouveau disque : ces Anglais sont à nouveau revigorés et énervés. Les morceaux de "Combat Sports" ("Out On The Street" et "Surfing In The Sky" et leurs mélodies infectieuses), bien intégrés au reste du set, déclenchent même une réaction très positive de la foule. Aucune baisse de tension ce soir, les spectateurs sont déchaînés, poings en l'air du début à la fin.

GAELLE BERI

Brian Hooper Benefit

13 AVRIL, PRINCE BANDROOM (MELBOURNE)

Vendredi 13, une semaine jour pour jour avant son décès, Brian Hooper partageait une ultime

fois les planches avec ses vieux complices du légendaire et chaotique groupe australien Beasts Of Bourbon. Dans une chaise roulante, avec un masque à oxygène, le bassiste donne tout ce qui lui reste sur six chansons, et repart entouré d'infirmières, sous le regard ému de Tex Perkins et la guitare bringuebalante de Spencer P Jones, qui n'a pas l'air bien non plus. "*Mon bateau prend l'eau... Je ne sais pas combien de jours, combien de mois*", peine à articuler Brian, avant de crier au "*rock'n'roll*". Dans le public, tout le monde a la gorge nouée, mais personne ne sort son téléphone pour voler des photos. Mick Harvey prend alors le relais avec Hugo Race pour délivrer un set rageur, plein de reprises de chansons de Brian Hooper, où il intime au public de la boucler. Penny Ikinger, Six Ft Hick ou Kim Salmon étaient aussi de cette soirée caritative pleine d'amour, destinée à lever des fonds pour la famille de l'artiste. "*Jamais j'aurais cru pleurer à un concert...*", murmure le voisin, avant d'ajouter "*...et encore moins à un concert de Beasts Of Bourbon*". Bon voyage, Brian Hooper.
VINCENT HANON

Powersolo
17 AVRIL, MAROQUINERIE (PARIS)
Saluons la première partie, assurée par James Leg qui parvient à occuper un sacré espace avec un batteur, son clavier et son micro chant. Puis arrivent Kim Kix et sa bande pour un show qui semble étonnement bien rodé alors même que la formation a changé il y a peu. Kim est fou de cyclisme et le concert se déroule comme une étape du Tour de France : la tête dans le guidon. Phases de repos, relances, chutes, crevaisons, ascensions, descentes délirantes. Powersolo distille son style improbable, mélange de Monty Python, de rock et de déjante gentiment trash. Le tout transpire la générosité et une sincère bienveillance envers le public. Entre deux chansons, le Danois se passe un coup de peigne, comme Hugo Koblet sur la ligne d'arrivée. De l'élégance, de l'humour, du tragique. Faire n'importe quoi, oui. Mais le faire bien.
YANN KERNINON

Ben Harper & Charlie Musselwhite
18 AVRIL, LA CIGALE (PARIS)
Poursuivant une collaboration entamée en 2013 avec l'album "Get Up !", Ben et le vieux Charlie (74 ans aux prunes) sont à Paris pour propager leur blues épicé à l'harmonica. Dès le premier morceau, "When I Go", la complicité est palpable entre l'artiste aux trois Grammys et le "*Hillbilly du Mississipi*", comme il se présente durant le show. Ben et Charlie se partagent le micro durant deux heures, avec en rappel "When The Levee Breaks", le blues classique de Kansas Joe McCoy et Memphis Minnie popularisé par Led Zep, et "Yer Blues", fameux titre de Lennon sur le *double blanc* aux paroles suicidaires ("*Yes I'm lonely want to die/ If I ain't dead already*") livré ici dans une version étonnamment solaire.
OLIVIER CACHIN

Idles
20 AVRIL, TRABENDO (PARIS)
Ambiance bouillonnante du côté de la porte de Pantin, où le Trabendo affiche totalement complet pour la venue de ces patibulaires punks de Bristol. Accent à couper au couteau, salopettes, barbes, Idles démarre pied au plancher et la fosse s'anime presque instantanément, entre pogo et *crowdsurfing* systématique. Joe Talbot, au micro, éructe tel un Johnny Rotten, porté par des guitares stridentes et une rythmique robotique, qui évite scrupuleusement de groover. Anciens et nouveaux morceaux progressent tous vers un irrésistible climax déclenchant l'hystérie d'un public surexcité, comme par exemple sur les parfaites "Well Done", "Benzocaine" ou "Exeter".
JONATHAN WITT

Hinds
23 AVRIL, POINT EPHEMERE (PARIS)
On avait gardé un souvenir tiède de leur passage généreux mais approximatif à la Route Du Rock en 2015. Mais depuis, les Madrilènes de Hinds ont muté en une implacable machine à danser. Devant un parterre de kids, les *chicas* ont répandu avec bonheur leurs mélodies catchy et débraillées, prenant leur distance avec le son du très surcôté Mac DeMarco et rappelant plutôt celui des trop sous-estimés Shannon And The Clams. Sur scène, ces filles ripaillent, twistent, haranguent la foule en français, anglais et espagnol. Après une belle heure de fièvre faisant la part belle à un excellent nouvel album, le girl group se lance dans une reprise opportune et incendiaire du "Davey Crockett" de Thee Headcoatees. On vide les lieux en se disant que, décidément, ces morveuses ont du goût. Et de l'avenir.
ROMAIN BURREL

Shame
23 AVRIL, MAROQUINERIE (PARIS)
Cheveux ras, oreilles décollées et faciès de pitbull, Charlie Steen déboule accompagné de sa mafia, avec le typique profil du serial aboyeur anglais. Dès les premières notes du frénétique "Dust On Trial", c'est illico le bain de foule, elle-même transformée en mêlée bouillonnante. Ces graines de sales mioches foutent les jetons et prouvent que le miracle Fat White Family n'a pas été qu'un coup d'épée dans l'eau. L'entêtante "Donk" est jouée pour la première fois sur scène : le guitariste tressaille comme frappé par la foudre pendant que le chanteur, clope au bec et en eau, frissonne tel un clébard après l'averse. "*Laissez parler votre bon cœur plein d'oseille et achetez notre merde !*". Clap de fin après cinquante minutes fabuleuses que même Mark E. Smith aurait saluées.
MATTHIEU VATIN

Le Printemps De Bourges
24 AU 29 AVRIL, BOURGES
La 42ème édition de l'inamovible raout berruyer a explosé le record de fréquentation, avec 80 000 spectateurs. On commence l'immersion dans le festival avec une claque

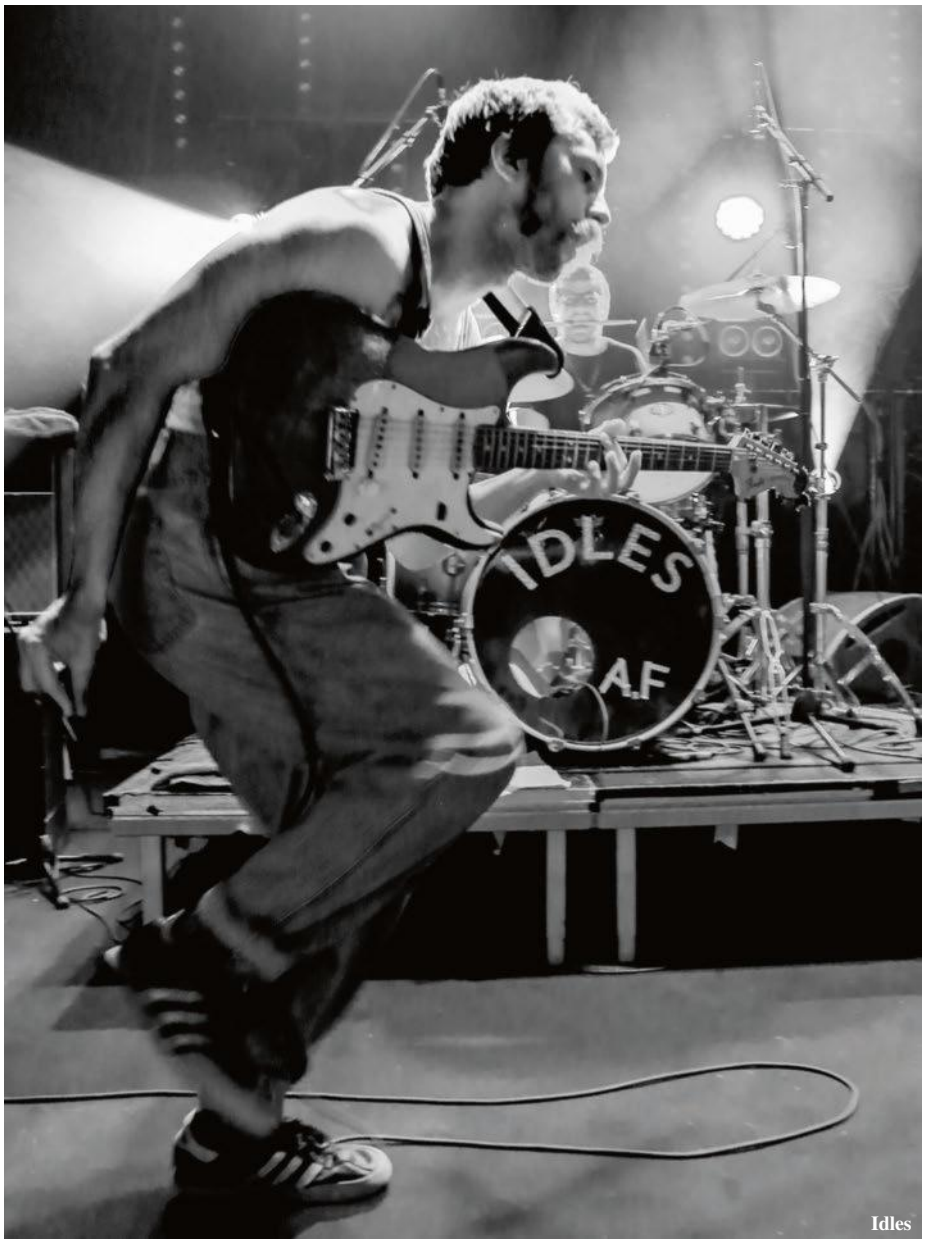


Photo Michela Cuccagna
Idles

administrée par les garagistes de **JACUZZI BOYS**, trois mecs sachant admirablement bombarder leur public de tubes punk joués vite et fort. Juste après, **THEO LAWRENCE & THE HEARTS** se charge d'apporter un peu de finesse dans ce monde de brutes avec leur soul music joliment vintage mais carénée pour le futur. Un peu plus tard, la grande **CHARLOTTE GAINSBOURG** présente classieusement l'assez inépuisable album "Rest" en interprétant ses titres bouleversants avec ce divin filet de voix. Le public a droit à deux morceaux signés par le père, "Charlotte For Ever" et "Lemon Incest". On termine la soirée en beauté avec **CONCRETE KNIVES**, qui délivre un concert aux forts relents de blues du désert, le tout teinté de pop. Le lendemain, réveil musculaire en fanfare avec le punk rock très Nirvana des **MAKE-OVERS**... Beaucoup plus calme, **ALELA DIANE** se révèle, quant à elle, toujours aussi émouvante sur scène avec ses chansons folk superbement arrangées. Dans le même registre beau à pleurer, **AVALANCHE QUARTET**, un groupe articulé autour du chanteur des Nits, Henk Hofstede, rend un poignant hommage à Leonard Cohen dans la cathédrale, pleine à craquer. On court ensuite à la soirée garage rejoindre les futures stars de **QUEEN ZEE**, qui décochent de faramineux morceaux *punk queer*, chantés avec un timbre à la Brian Molko. Toujours dans le sauvage, **DREAM WIFE** casse la baraque avec son punk féministe et tubesque. Sans temps mort, **CABBAGE** fait feu de tout bois avec un post-punk dans la grande lignée Sex Pistols/ Clash, le genre de truc parfait pour être hurlé en chœur au pub. Place ensuite à **ZEAL & ARDOR**, ovni metal trippant qui, étrangement, rappelle aussi TV On The Radio. Clap de fin sur la cold wave grinçante de **JESSICA93**, idéale pour chavirer dans une infernale spirale de spleen. Pour conclure, le batteur du groupe fait passer le message fort du festival : *"Merci aux Francofolies et à Jean-Louis Foulquier !"*

PIERRE ANDRIEU

Arcade Fire

Photo Marion Ruszniewski

Arcade Fire

28 AVRIL, ACCORHOTELS ARENA (PARIS)

L'arrivée grandiloquente des Canadiens fendant la foule pour atteindre la scène centrale en forme de ring annonce clairement la couleur : les poids lourds de la pop, idéalement servis par d'impressionnants éclairages, feront dans la démesure ce soir. Win Butler ne traîne plus cet air de Droopy et paraît même épanoui au sein du groupe à l'énergie communicative pendant que Régine Chassagne, toujours aussi habitée alterne entre la batterie, l'accordéon et le *keytar* avec désinvolture. Puis le concert bascule en spectacle interactif lorsque des écrans géants invitent les 18 000 fans à allumer leur smartphone sur le solennel "Neon Bible". L'ensemble fonctionne incroyablement mais c'est surtout lorsque retentissent les classiques de "Funeral" que les âmes chancellent, notamment lors du rappel sur "Wake Up" où le groupe accompagné d'une fanfare quitte la salle pour achever ces deux heures d'extravagance 2.0 dans la rue devant des passants hallucinés.

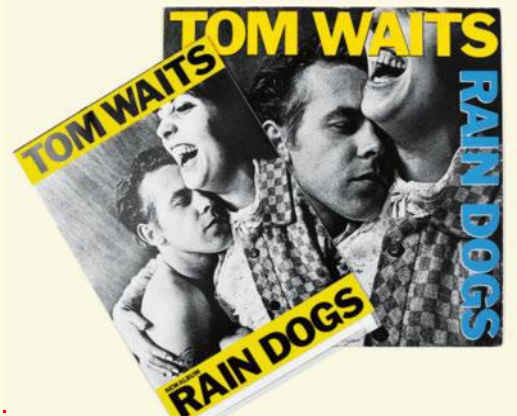
MATTHIEU VATIN

Fan Zone Tom Waits

Chaque mois, un collectionneur ouvre les portes de son cerveau. Place à Gilles, Breton et amateur de l'homme au chapeau qui ne tourne pas rond.

PAR ISABELLE CHELLEY

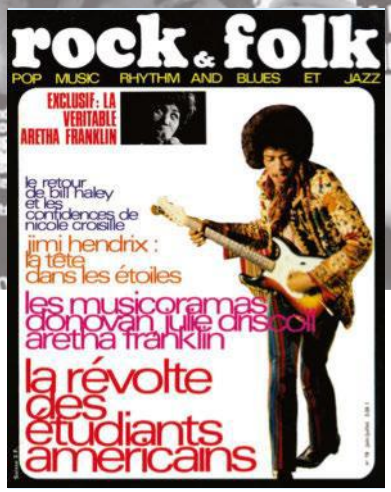
C'est par le biais d'un long mail à la rédaction qu'on a rencontré Gilles, 54 ans, brestois, marié, deux enfants, "*un job sérieux*", passionné, comme Jean-Jacques Burnel, de motos anglaises et d'aïkido. Mais aussi et surtout du plus fameux des clochards célestes. Bien mal acquis profite parfois, Gilles en est la preuve. *"En 1985, j'ai organisé une soirée chez moi et mon meilleur pote a oublié 'Rain Dogs' qu'il venait d'acheter. Le lendemain, en nettoyant, j'ai mis le disque et l'ambiance m'a tout de suite plu. Le côté bastringue, la tristesse infinie, la mélancolie m'ont touché."* Au point de garder "Rain Dogs". Le fan des Stranglers se convertit à Tom Waits. Il n'y a alors qu'un bon disquaire à Brest. *"Mais j'ai eu la chance d'habiter un an à Londres. J'achetais souvent mes disques là-bas, ce n'était pas cher à l'époque."* Son trésor est un exemplaire de la compilation "Red Hot + Blue", où des artistes reprenaient l'œuvre de Cole Porter au profit de la lutte contre le sida. *"Tom Waits avait signé le livret. J'étais d'autant plus heureux de l'acheter que c'était une bonne action."* En clin d'œil au film "Coffee And Cigarettes" où Waits et Iggy Pop jouent une scène mémorable, Gilles le fait signer après un concert des Stooges à Quimper. *"Je ne pense pas qu'Iggy ait compris. Dans une interview, ensuite, il a raconté qu'après les concerts, des mecs lui faisaient signer des trucs étranges... J'ai la chance d'avoir des copains qui me ramènent de voyages des bouquins, des disques, j'ai des choses improbables, comme un livre en japonais sur Tom Waits. En termes de merchandising j'ai à peu près tout, y compris une médaille de Saint-Christophe pour 'Hang On St Christopher'. J'ai acheté des négatifs de photos de Tom Waits à Londres. En Allemagne, j'ai trouvé une bobine du film 'Big Time'. Il faudra un jour que je me la fasse projeter, mais où ? J'ai une PLV chez les parents d'un pote à Paris. Elle doit faire deux mètres, je n'ai pas trouvé le moyen de la ramener à Brest. Mais ce qui me plaît aussi, c'est qu'il a toujours refusé qu'on utilise son image. Levi's s'est servi de 'Heartattack And Vine' repris par Screamin' Jay Hawkins pour vendre des jeans. Il leur a fait un procès et la marque a publié ses excuses dans des journaux américains — j'ai acheté les journaux."* Inutile de demander à Gilles ses astuces pour organiser sa collection. *"C'est un joyeux bordel, le bastringue à l'image de Tom Waits. Ma femme n'entre plus dans mon bureau, il y a des piles de livres et de disques partout, des posters que je n'ai pas la place d'accrocher, des T-shirts que je ne porte pas de peur de les abimer."* Et comme il n'est pas maniaque, Gilles partage ses trésors. *"La culture est faite pour circuler, je prête mes disques. Le principal, c'est la musique. J'aime la quête aussi, ça doit se rapprocher de la pêche, il faut être patient, attendre que le disque soit à un prix raisonnable. Avec internet, je peux m'y consacrer le soir ou la nuit. Et quand je reçois mon colis, c'est l'émotion du premier Noël à chaque fois."* Un jour, sa collection reviendra à son fils, qui, ce n'est pas un hasard, s'appelle Tom. Et s'il évite les forums de fans, Gilles fait parfois des émules. *"Gordon Russell, l'ex-guitariste de Dr Feelgood, a vécu un moment chez moi et y a découvert Tom Waits. Il dit toujours :* 'ce gars-là sait exactement où il va.' *Je ne sais pas si c'est vrai, sa quête a parfois l'air erratique, mais il est intègre. Il ne m'a jamais déçu. Mais si j'apprenais qu'il était raciste ou un truc du genre, je vendrais tout. J'ai besoin de respecter l'homme."* ★



Ça ne s'invente pas

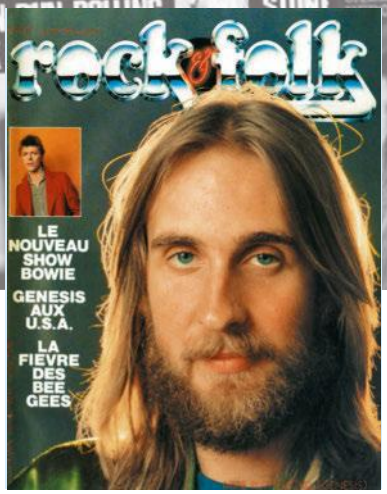
ROCK 'N'ROLL FLASH BACK

PAR CHRISTIAN CASONI



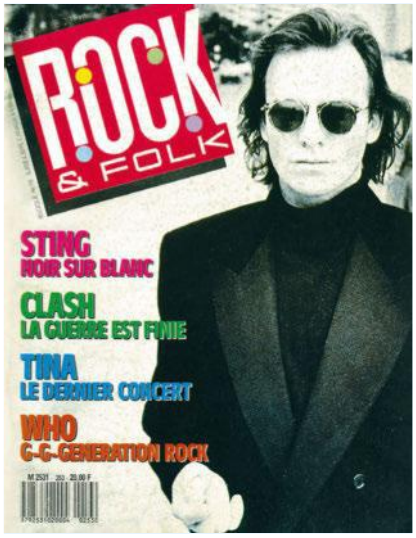
JUIN 1968 R&F 019

Le seul écho de **Mai 68** passe dans cet avertissement liminaire : *"Les événements de ces dernières semaines nous ont contraints à une parution tardive. Notre présent numéro restera donc en vente jusqu'à la fin juillet."* Se radicalisent aussi les **campus américains**, qu'une protest-song ne suffit plus à calmer, et surtout les ghettos noirs depuis le meurtre de Martin Luther King. Une brève en témoigne : *"Le cabaret de blues que dirige **Howlin' Wolf** à Chicago a été incendié lors des dernières émeutes raciales."* **Aretha Franklin** était aux obsèques du pasteur King : *"Nous avons cherché à rester dans l'anonymat, nous n'étions pas venus pour une réunion mondaine."* **Nicole Croisille** a un polype dans la gorge qui l'oblige à chercher ses *"distances"* et à trouver son swing. *"**Golf Drouot Story**"*, épisode 6, imprimé sur un portrait d'Elvis rouge grenat. Illisible.



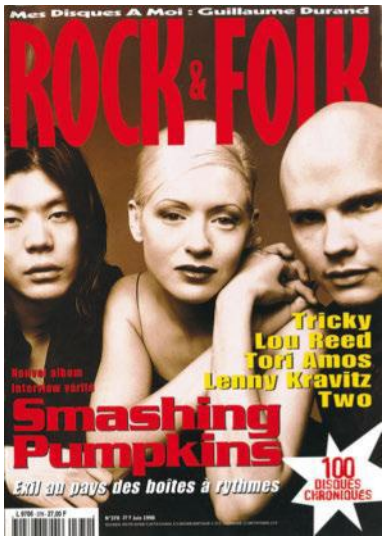
JUIN 1978 R&F 137

Aucun belligérant ne prendrait jamais, décidément, la tranchée de l'adversaire : **Starshooter** suivi de **Genesis**, un papier long comme une cuite au Vittel, puis une interview de **Steve Hackett**, ex-Genesis. Il y avait un journal dans le journal, "Rock Soir", qui se lisait verticalement et descendait ses dix pages, d'**Elvis Costello** à **Ian Anderson**, paré de strips de Margerin (Fredo, brouillon de Lucien) et Denis Sire. On trouvait plus loin l'une des premières histoires tristes de Loustal et Paringaux ("Marcello"). Un lecteur parlait des Rencontres d'Alfredo 78, symposium des **radios libres** (qui devaient bien être encore *pirates* en 1978), Radio Bastille, Radio 100, Radio Onz' Débrouille. Du côté des critiques, juin fut le mois de "Some Girls", "Return To Magenta", "OK Carole", "Kill City", "Eternally Yours", même pas besoin de décliner les auteurs.



JUIN 1988 R&F 253

Les pensées de **Sting**, extraites d'une bio de Jean-Marie Leduc : *"Le rock'n'roll est mort, mais je m'amuse bien à danser sur sa tombe"*, *"La pop music doit être réfléchie, parfois sérieuse, éventuellement politique"*, mais le jazz c'est mieux. Egalement au sommaire, un texte sur les **Clash**. Le pigiste veut l'article défini au pluriel. Dire *"les"*, cela fait plus français, *"c'était gaullien, c'était sortir de l'Otan"*. Cocktail gluant de rock et de révolution, oui, mais *"les seuls Rolling Stones possibles"* alors. Au Stadium, au Palace et à Mogador, *"soit vous y étiez, soit je perds mon temps, car il ne reste rien de quelque chose qui, à l'époque déjà, était quasi incommunicable."* Ray Davies devait participer au clip des **Stranglers** pour "All Day And All Of The Night", mais il a préféré faire un infarctus. Hugh Cornwell : *"J'espère que ce n'était pas consécutif à l'écoute de notre version."*



JUIN 1998 R&F 370

La rédac teste une police au corps 5 pour le cahier central "***Motown Story***", qu'il faut déchiffrer au compte-fil. **Wendy O Williams** s'est supprimée dans une forêt du Connecticut. **Linda McCartney** *"s'en est allée d'un coup sec."* **Tricky** critique le showbiz et les médias, mais ils en sont tous là. Les **Smashing Pumpkins** ont remplacé les guitares par des boîtes à rythmes. Billy Corgan : *"Tout Pumpkins qu'on soit, on ne vaut que ce que vendra cet album."* **Dick Rivers** a laissé tomber la scène pendant 19 ans : *"Ce sont les médias qui me l'ont fait payer, pas le public"*. **Lou Reed** pensait déjà ça 20 ans plus tôt, pour expliquer l'indifférence des radios : *"Je ne suis qu'un pédé juif new-yorkais."* Et depuis que **Marilyn Manson** a sorti un livre de souvenirs, *"un ex-guitariste des Red Hot Chili Peppers n'arrête pas de donner des interviews pour tenter de se disculper."*

JUIN 2008 R&F 490

Rock&Folk aggrave encore son cas : les **BB Brunes** à la Cigale, histoire d'assurer le courrier du mois prochain, et juste après, zou, les **Parisians**. Les lecteurs hurlent à la mort pour une chronique sur Britney Spears, *"I do the fuck I want" (sic)* leur répond l'édito et, plus loin, zou, la chronique de "Hard Candy", dernier LP de **Madonna**. Dans la chanson "Top Yourself", les **Raconteurs** voulaient célébrer l'altruisme, ils découvrent qu'en argot anglais ça donne : *"Comment vas-tu réussir à te suicider s'il n'y a personne pour t'aider ?"*. A l'évidence sur les photos, Patrick Carney, le batteur des **Blacks Keys**, est né sans cou, mais avec la moue perpétuellement stupéfaite de ceux qui ont été foudroyés dans leur berceau. **Steve Winwood** mène une carrière bien remplie et, chez lui, il élève sa femme, fait pousser des animaux et roucoule avec des légumes bio.

PEU DE GENS LE SAVENT

MON MOIS A MOI

PAR BERTRAND BURGALAT

"J'ai 19 ans et je viens de briser le cœur de mes parents : leur fils prodigue vient de leur annoncer qu'il abandonnait ses études pour 'vivre dans une grande maison avec ses copains pour faire de la musique' *(sic). Le projet de vie n'est pas facile à défendre. Après quelques pleurs, quelques empoignades et une fugue, il a été convenu que je rempilerais pour une seconde année de fac, de sorte que la maisonnée continue de percevoir les allocations familiales. Quand il n'y a qu'un seul salaire pour quatre bouches à nourrir, il n'y a pas de petites économies."* Sur Facebook, c'est la mode des 10 albums préférés et Sébastien Gimenez, après ce récit d'adolescence, raconte sa découverte d'un disque de Jo Privat. Par son ardeur il donne envie d'échanger l'intégrale d'Archie Shepp avec celle des Nonnes Troppo. *"Pour moi, le jazz* [à l'époque de son récit] *c'est soit des Noirs sapés comme des croque-morts avec l'air triste (le jazz d'hier) ou des vieux blancs friqués sapés comme des sacs (le jazz d'aujourd'hui qu'on voit dans l'émission Jazz 6, sur la 6)."* Ecrire ou parler de musique ce n'est pas avoir bon goût ou *s'y connaître*, ce n'est même pas toujours être de bonne foi ou honnête mais c'est être viscéral. Cette manie des listes et des notations donne souvent des résultats navrants, car prévisibles jusque dans leur imprévisibilité. Mais tant que des textes comme ceux de Sébastien Gimenez se faufileront dans les réseaux sociaux il reste de l'espoir. D'ailleurs ce sont souvent les mêmes qui couinaient contre la vidéosurveillance ou maintenant le flicage de Facebook qui postent des photos de leur plateau-repas sur Instagram.

"Cette affaire, même si ça n'a pas de rapport avec les principes, me rappelle l'affaire Dreyfus." Maître Amir-Aslani, conseil de Læticia H., chez Ruth Elkrief. Elle évoque plutôt le feuilleton OJ Simpson ou les tribulations de DSK, avec Anne Hommel aux commandes du Canadair. Les avocats sont comme les requins de studio : élégance des meilleurs (Temime), grossièreté et empathie zéro des nervis du barreau. Il s'en est fallu de peu, cet automne, pour que Jojo, subclaquant, revienne dans son ancienne maison de disques et signe pour une flopée de nouveaux albums. La méfiance du père Bolloré, face à la patate prétendument retrouvée de l'animal, aurait fait capoter l'opération à la veille de la convention Universal (et de celle de Norwich Union sur les obsèques). Dommage pour les juristes et le procès en tromperie sur les qualités substantielles du produit.

Débat à Marseille, *Télévision, radio, culture : quels modèles pour demain ?*, ce genre. Les deux députées payent leur part au restau et ne semblent pas affolées à l'idée de ne pas être réélues (il faut dire qu'elles sont en début de mandat) : il n'y a pas que des mauvais changements. Et c'est plutôt sympathique de voir Childéric Muller, animateur djeun's un brin échauffant de nos vingt ans, en responsable politique local.

Derniers jours de l'exposition "Daho L'Aime Pop" à la Philharmonie de Paris. Je me suis longtemps demandé si Etienne Daho n'était pas gentil pour qu'on dise de lui qu'il est gentil, si son désir d'être aimé n'était pas la source de son amabilité, s'il n'était pas trop beau pour être vrai. Ce serait déjà pas mal en ces temps de *trop bon trop con* mais c'est encore mieux que ça, car ce qui frappe, dans ce musée imaginaire, c'est sa subjectivité assumée, la passion de la musique et l'absence d'arrière-pensée. Avec ses 200 familles Daho abat ses cartes et démontre que chacun de ses engouements était entier, que son cœur d'artichaut ne cesse jamais de battre, ce n'est pas si fréquent alors il faut le dire. Je l'ai vu à l'œuvre dans des circonstances moins scintillantes, sa sollicitude discrète envers des personnes dont tout le monde se fiche prouve que l'affection profonde qu'il suscite est fondée.

Retour en Slovénie trente ans après. Le studio Tivoli a brûlé, un peu partout, ici aussi, des hôtels design, comme si le monde avait fini par ressembler aux films de science-fiction des années 70 avec leurs formes régressives, leurs acteurs en pyjama-survêt' et leur musique déshumanisée. Dans quelques jours Janez Janša risque de sortir gagnant des élections avec une nouvelle ligne qui ferait passer Laurent Wauquiez pour l'héritier de Pierre Mendès-France. Quand je pense qu'on était montés au sommet du Triglav, le point culminant de la Yougoslavie, pour demander sa libération. A Sarajevo, au Musée d'Histoire de la Bosnie-Herzégovine, une salle est dédiée au concert que Laibach donna là-bas sous les bombes. Peter Vezjak, qui réalisait les vidéos du groupe, est un homme élégant : il n'a jamais ressorti les publicités qu'il avait réalisées, et où apparaissait pour la première fois Melania Knauss.

"Les ventes mondiales de musique ont connu une croissance record en 2017, avec une hausse de 8,1 %, le numérique représentant pour la première fois la majorité des revenus grâce au streaming, a indiqué mardi la Fédération internationale de l'industrie phonographique (Ifpi) dans son rapport annuel" (Libération, 24 avril). On n'entend plus parler du salut par les sonneries de portables, c'est déjà ça, mais après la tarte à la crème *"ce qui marche maintenant c'est les concerts"* (je n'ai jamais réussi à gagner plus de 100 € par date, c'est déjà bien pour faire ce qu'on aime, mais bon) et le *retour du vinyle* (qui a explosé les délais et les tarifs de pressage) il va falloir se coltiner le poncif du streaming qui rend prospère, quand l'essentiel du magot est siphonné par quelques caïds des musiques dites *zurbaines*. Le temps que j'écrive cette chronique PNL ou Jul auront encore enregistré un album, écouté plusieurs milliards de fois dès sa mise en ligne, et le pire c'est que leurs chiffres ne sont peut être pas bidonnés. C'est tout de même marrant de voir certaines personnes s'extasier sur ce genre de productions, non parce qu'elles les apprécient, mais par peur de rater une nouvelle fois le coche, et de passer à côté du génie à l'état pur.

Sous-sol d'un pavillon dans le Val-de-Marne, fin des années 80. Comme pour les stupéfiants, la recherche ou la cession de matériel de musique est un moment de rencontres et de partage d'intimité. Je me souviens d'un type près de Roissy qui vendait des magnétos Tascam à prix cassé, il y avait un 16-pistes dans sa cuisine et des cartons de processeurs en rack dans la chambre des gosses. Ici un vocodeur Roland SPV-355, 1500 francs, annonce parue dans Sono Magazine. Le propriétaire s'appelle Jean-Pierre Goussaud, il est cordial, me parle de ce qu'il fait (des chansons pour Dalida ou Céline Dion) et je trouve ça nul, aujourd'hui j'aurais mille questions à lui poser. Il me dit qu'il était tombé malade et que sa femme, dont on sentait la présence au salon à l'étage, avait arrêté sa carrière de chanteuse pour être à ses côtés. C'était Rose Laurens. Il est mort peu après et elle le mois dernier. J'ai toujours la machine et je pense à eux chaque fois que je l'utilise.

Peu de gens le savent : ce titre est un clin d'œil à Vince Taylor, qui aimait bien le saupoudrer dans sa conversation. A ses mousquetaires aussi, Jacques Barsamian, Jean-Louis Rancurel et Georges Collange, qui place des annonces dans le carnet des journaux tous les ans pour la mort de son ami Gene Vincent : cette page leur est dédiée.

Photo Serge Leblon

FRANCOFOLIES

LA ROCHELLE

11-15 JUILLET 2018

ORELSAN • JAIN • NTM • CALOGERO • SHAKA PONK
BIGFLO & OLI • MC SOLAAR • VÉRONIQUE SANSON
NOLWENN LEROY • BRIGITTE • ALDEBERT
JULIEN CLERC • DAMSO • RAPHAEL • ARTHUR H
PIERRE LAPOINTE • CLARA LUCIANI • ROMÉO ELVIS
FATOUMATA DIAWARA • THERAPIE TAXI • JEANNE ADDED
LORENZO • LOÏC NOTTET • BEN MAZUÉ • JANE BIRKIN
JULIETTE ARMANET • EDDY DE PRETTO • ANGÈLE...

RENDEZ-VOUS SUR FRANCOFOLIES.FR ET FNAC.COM

Sur l'application LA BILLETTERIE Fnac Spectacles
et dans tous les points de vente habituels.

2 3 nouvelle aquitaine

FRANCOFOLIES depuis 1985

france inter

Culture

Région Nouvelle-Aquitaine

la Charente Maritime Département

Ville de La Rochelle

Crédit Mutuel

espace culturel E.Leclerc

ENGIE

fnac

Kronenbourg SAS

En collaboration avec LA COURSIVE, LA SIRÈNE, LA BELLE DU GABUT, LE CENTRE DES MONUMENTS NATIONAUX et avec le soutien du CNV, de LA SACEM et de LA SPEDIDAM.

activités sociales de l'énergie

DEEZER

Info Concert

rock&folk

le Bonbon

TV5MONDE

l'express

Aujourd'hui en France

FRANCOFOLIES SAS au capital de 37 000 euros - RC La Rochelle 97 B124 - Licences : N°1-144481 N°2-144482 et N°3-144483 / Création graphique : Sandrine Ballesteir et Julie Bronsette

CHANEL
BLEU
DE
CHANEL
PARFUM
LE PARFUM. NOUVEAU.
DISPONIBLE SUR CHANEL.COM
La Ligne de CHANEL - Tél. 0 800 255 005 (appel gratuit depuis un poste fixe).